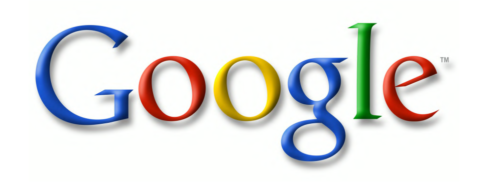
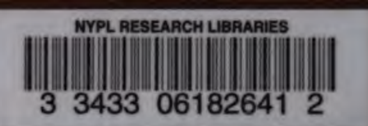
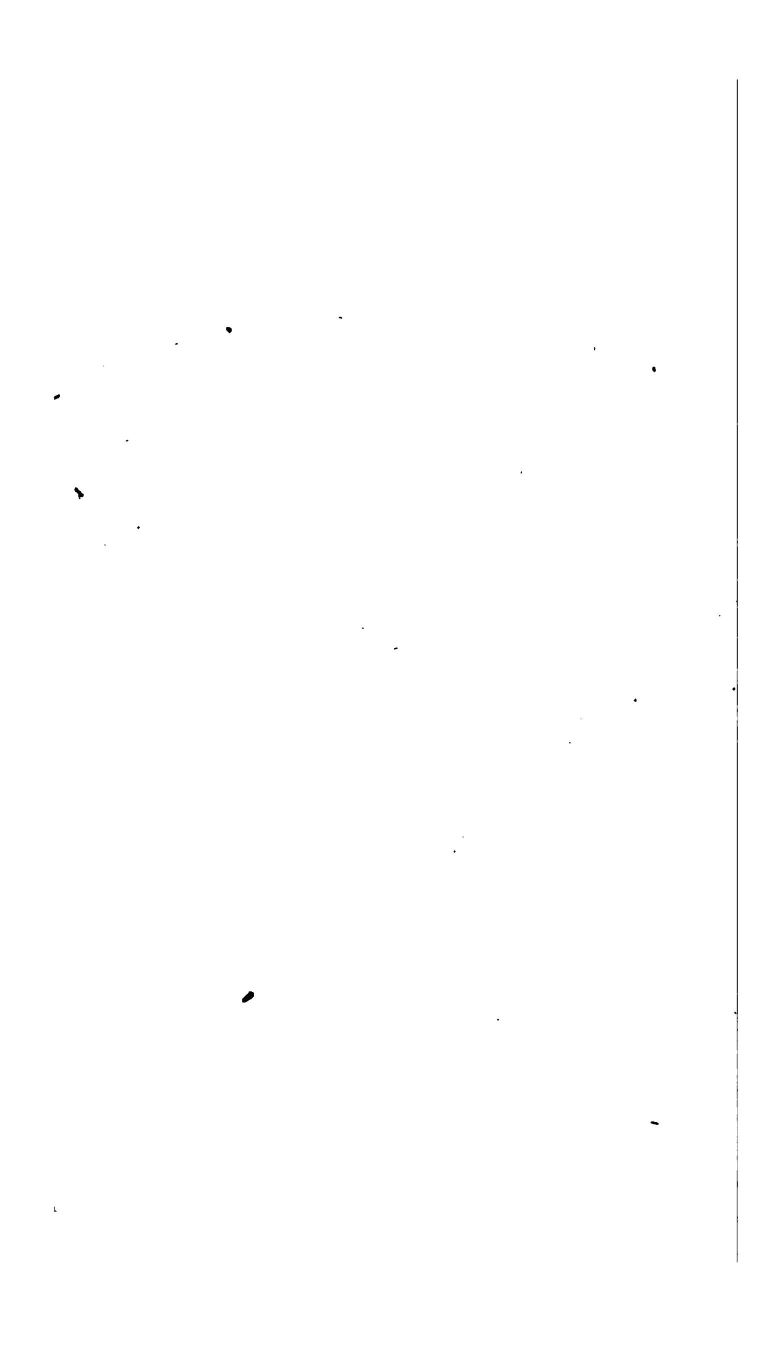










HISTOIRE GÉNÉRALE

Des Conjurations, Conſpirations, & Révolutions célebres, tant anciennes que modernes ;

Dédiée à S. A. S. Monſeigneur le Duc d'ORLÉANS, premier Prince du Sang.

Par M. DUPORT DU TERTRE.

Nouvelle Édition.

TOME TROISIEME.



A PARIS,

Chez GAY & GIDE, Libraires, rue d'Enfer, au coin de celle Saint-Thomas, près la Place Saint-Michel, n° 731.

M. DCC. XCIII.



CONJURATION
DU COMTE JULIEN,
CONTRE RODERIC, ROI D'ESPAGNE.

LES Romains, après avoir été maîtres de l'Eſpagne pendant plus de ſix cens ans, ſe virent enlever ce beau Pays par les Goths, qui y établirent leur domination. Ces derniers furent contraints à leur tour de céder l'Empire aux plus formidables ennemis du nom Chrétien. Je veux parler des Maures, à qui les excès d'un Monarque voluptueux procurerent, pour quelque tems, la poſſeſſion de toute l'Eſpagne. Roderic, Souverain de cette puiſſante Monarchie, fit paroître d'abord mille belles qualités qui annonçoient un regne glorieux. Ce Prince étoit bien fait de ſa perſonne; il avoit le cœur grand, l'ame noble & l'eſprit vaſte. Rien n'égaloit ſa valeur, & il ſupportoit aiſément les plus rudes fatigues de la guerre. Il ai-

moit les gens de mérite, & prenoit plaisir à les combler de bienfaits. Ne pouvoit-on pas se flatter qu'un Prince de ce caractere rendroit ses sujets heureux? Mais ces lueurs apparentes de vertu se transformerent en vices réels. Ce fut ainsi que Caligula, après avoir été d'abord les délices de Rome, en devint l'horreur. Sensible aux moindres injures, Roderic immoloit sur un simple soupçon, les personnes du plus haut rang. Sa Cour étoit le centre de la mollesse & de la sensualité. Les plaisirs de la table occupoient la plus grande partie du tems qu'il auroit fallu employer aux affaires de l'Etat. Pour plaire à cet indigne Souverain, il falloit suivre son exemple; & les récompenses n'étoient accordées qu'à ceux qui se signaloient par la débauche & par le crime. Sa passion pour les femmes étoit poussée aux derniers excès. Toutes celles qui avoient le malheur de lui plaire, devenoient aussi-tôt les victimes de sa brutalité. Ce fut son incontinence qui occasionna la terrible révolution dont je vais écrire l'histoire.

Il étoit d'usage en Espagne que les Grands du Royaume fissent élever leurs enfans à la Cour. Les garçons gardoient la personne du Roi, le servoient dans sa

chambre & à ſa table, l'accompagnoient à la chaſſe & le ſuivoient à la guerre. Les filles étoient attachées au ſervice de la Reine, & on leur donnoit une éducation conforme à leur ſexe & à leur naiſſance. Parmi celles qui étoient auprès d'Egilone, femme de Roderic, il y en avoit une qui ſurpaſſoit toutes ſes compagnes en ſageſſe & en beauté. Elle s'appelloit Florinde * & étoit fille de Julien, Comte de Conſuegra & Gouverneur des côtes d'Andalouſie. Un jour que cette belle & jeune Eſpagnole ſe divertiſſoit dans un des jardins du Palais, l'agraffe de ſa robe étant venue à ſe défaire, toute ſa gorge parut à découvert. Le Roi, qui regardoit par une fenêtre, apperçut Florinde en cet état, & devint paſſionnément amoureux, à la vue d'un ſi charmant objet. Il ſoupira d'abord ſecrettement, ſans oſer faire connoître la violence de ſa paſſion; mais à la fin, il réſolut de tout entreprendre pour ſe ſatisfaire. Un des plus grands obſtacles qui s'oppoſoit à ſes deſirs, étoit la préſence du Comte Julien. Celui-ci fut bientôt éloigné de la Cour. On l'envoya en Ambaſſade vers Muza-Aben-Zair, Vice-Roi d'Afrique.

* Pluſieurs Hiſtoriens donnent le nom de *Cava* à la fille du Comte Julien.

A peine le Comte fut-il parti, que le voluptueux Monarque déclara sa passion : prieres, larmes, soupirs, promesses, tout fut mis en usage pour séduire Florinde, & tout fut inutile. Irrité d'une résistance à laquelle les Souverains ne sont pas accoutumés, Roderic eut recours à la violence, & satisfit son amour par un crime. La fille de Julien ne tarda pas à instruire son pere du malheur qui venoit de lui arriver. Voici ce qu'elle lui écrivit :

La quantité de larmes dont cette lettre est presque effacée, vous fera connoître la violence que je me suis faite pour vous l'écrire. Votre fille, l'unique objet de votre tendresse, a été violée par le Roi. Si vous n'oubliez pas ce que vous devez à votre naissance, vous vous vengerez d'un si sanglant outrage. N'attendez pas que le tems rende public ce qui présentement est secret, & que nous soyons couverts d'un opprobre plus insupportable que la mort même. Souvenez-vous que vous êtes le Comte JULIEN, *& que je suis* FLORINDE, *votre fille unique.*

Le Comte, après avoir lu cette lettre, forma les plus terribles projets de vengeance ; mais il dissimula ses sentimens. Il termina promptement les affaires pour lesquelles il avoit été envoyé en Afrique,

& il revint à la Cour d'Espagne, où l'on parut très-content de ses négociations. Roderic prit plaisir à combler de faveurs le pere de sa maîtresse, de sorte que Julien devint si puissant, que les plus grandes affaires de l'Etat passoient par ses mains. C'est ainsi qu'on lui facilitoit, sans le savoir, les moyens d'exécuter les entreprises qu'il avoit formées contre le Roi & contre sa Patrie. Il entretenoit de secrettes correspondances avec les fils de Witiza *, qui cherchoient à remonter sur le Trône que Roderic avoit usurpé. Il cabaloit aussi en Espagne, & il attira dans son parti un grand nombre de mécontens. Après avoir pris des mesures pour assurer le succès de sa conjuration, il ne songea plus qu'à arracher sa fille d'entre les bras de son ravisseur. Pour cet effet il supposa que la Comtesse son épouse, qu'il avoit laissée à Malaga, étoit extrêmement malade, & qu'elle souhaitoit ardemment de voir sa fille avant que de mourir. Roderic, tout passionné qu'il étoit, consentit à être séparé pour quelque tems de l'objet de son amour. Dès que Florinde eut obte-

* Witiza occupoit le Trône d'Espagne avant Roderic; celui-ci avoit enlevé la Couronne, & avoit contraint les fils de son prédécesseur à chercher un asyle en Afrique.

nu la permiſſion de partir, elle ſe rendit à Malaga. Quelques jours après ſon pere diſparut. Ce départ myſtérieux fait ſoupçonner au Roi que le Comte eſt inſtruit de tout ce qui s'eſt paſſé, & qu'il médite de funeſtes complots. Roderic fait des perquiſitions, & il apprend que Julien s'eſt embarqué avec ſa femme & ſa fille, & qu'il a cinglé vers l'Afrique. Cette nouvelle cauſe au Roi le plus vif chagrin. Il ſe voit éloigné pour toujours d'une perſonne qu'il aime éperdument, & il a tout à craindre qu'on ne ſe porte à des excès de vengeance dont il pourroit être la victime.

Julien n'eſt pas plutôt arrivé en Afrique, qu'il va trouver Muza-Aben-Zair. Il lui apprend ſon malheur, & lui fait part de ſes projets. » Si vous voulez, lui » dit-il, m'aider à me venger de celui » qui a déshonoré ma fille, je m'engage » d'introduire les Maures juſques dans le » cœur de l'Eſpagne, & de faire la con» quête de ce Royaume pour Ulit votre » Maître. » Le Vice-Roi écoute avec plaiſir cette propoſition; mais comme il n'oſoit rien entreprendre ſans un ordre exprès du Calife, il demande du tems pour lui écrire. Le Comte impatient de neſavoir à quoi s'en tenir, ſe tranſporte lui-

même en toute diligence à Damas, va trouver Ulit, & après lui avoir exposé les motifs de son voyage, il l'exhorte à seconder ses desseins. Pour le déterminer, il lui fait voir que l'exécution de son entreprise n'a rien de difficile. » J'ai, dit-
» il au Calife, un parti puissant en Es-
» pagne. Roderic est en horreur parmi
» tous les Grands du Royaume, à cause de
» ses désordres, de ses injustices, de ses
» violences & de sa cruauté. Le peuple
» ne soupire qu'après une révolte, pour
» avoir occasion de faire éclater la haine
» qu'il porte au Tyran qui l'opprime.
» Vous n'avez qu'à le vouloir, & vous
» êtes le maître de toute l'Espagne. Les
» Goths, ces Peuples autrefois si vaillans,
» plongés aujourd'hui dans la mollesse &
» la débauche, sont devenus lâches, ef-
» féminés & incapables de supporter les
» fatigues de la guerre. La plupart des
» Places sont démantelées, sans armes
» & sans garnison. Vous connoissez, Sei-
» gneur, le Pays dont je vous propose la
» conquête, je promets de le soumettre en
» peu de tems à votre puissance. Outre les
» secours que j'espere de vous, les fils de
» Witiza se joindront encore à moi, &
» m'aideront à détrôner un usurpateur. »
Ce discours ne pouvoit manquer de

plaire au Calife, qui étoit extrêmement ambitieux. Il combla Julien de careſſes & le renvoya au Vice-Roi, qui eut ordre de fournir d'abord au Comte un petit corps de troupes, & de lui confier toutes les forces de l'Afrique, ſi on étoit sûr qu'il agiſſoit de bonne foi. Muza-Aben-Zair donna auſſi-tôt à Julien cinq à ſix cens hommes ſous le commandement d'un Officier Africain. Les Maures firent une deſcente ſur les côtes d'Andalouſie, & ſe rendirent maîtres de la Ville d'*Algezira* *. Dès que cette Place fut priſe, le Comte fait avertir ſes parens & ſes amis de s'y rendre; & à leur arrivée, il leur repréſente d'une maniere pathétique les ſervices eſſentiels qu'il a rendus à Roderic, l'ingratitude de ce Prince envers lui, l'opprobre dont il a couvert ſa famille, ſon uſurpation, ſes injuſtices, ſa tyrannie, l'état déplorable du Royaume, & l'aviliſſement de la Nation. Il leur communique enſuite le deſſein qu'il a formé de renverſer du Trône un Roi bar-

(*) Cette Place s'appelloit anciennement *Calpé*. Les Maures lui donnerent le nom de *Geicira-Paladra*, qui veut dire en Arabe *Iſle-Verte*, à cauſe qu'à une certaine diſtance, cette Ville paroît être de cette couleur. Depuis ce tems-là les Eſpagnols ont transformé ce nom en celui d'*Algezira*.

bare. Il les prie, les conjure de lui prêter leurs secours, pour venir à bout d'une entreprise qui doit les délivrer d'un Tyran, & rendre à l'Espagne sa premiere splendeur.

Tous ceux à qui s'adressoit ce discours s'engagent aussi-tôt dans la conjuration. Ils prennent les armes, s'embarquent avec le Comte, l'accompagnent à Cadix, se saisissent de la Place, passent les habitans au fil de l'épée & abandonnent la Ville au pillage. De-là, ils vont ravager toutes les côtes de la basse Andalousie, pénétrent dans la Lusitanie, & portent par-tout la désolation, le ravage & la mort. Le Comte, chargé des dépouilles de son pays, laisse en Espagne le Commandant Africain, & se rembarque pour aller rendre compte au Vice-Roi de son expédition. Muza, charmé de ce premier succès, accorda promptement à Julien un secours de douze mille hommes; mais comme on a toujours lieu de se défier d'un traître, on ne voulut pas laisser au Comte le commandement des troupes Africaines. Le Vice-Roi en confia la conduite à *Taric-Abencier*, qui joignoit un courage intrépide à une grande expérience. Cet Officier partit avec le Comte, & à peine fut il arrivé en Espagne, qu'il se rendit maître de Tarifa, Ville de la

Bétique ultérieure. Alors tous les Partiſans du Rebelle vinrent ſe joindre à lui, de ſorte que l'Andalouſie ſe trouva inondée de Maures & d'Eſpagnols révoltés, qui mettoient tout à feu & à ſang.

Roderic ſongea alors ſérieuſement à détourner l'orage qui grondoit ſur ſa tête. Il donna ordre à *Ignino* ſon parent, de marcher tout de ſuite contre les ennemis. Le Général Eſpagnol entendoit parfaitement le métier de la guerre: mais comme il étoit préſomptueux à l'excès, il regarda les Maures avec mépris, & crut qu'il ne falloit que les attaquer pour les vaincre. Dans cette confiance, il ſe preſſe d'en venir aux mains avec eux, & il leur livre bataille. Son armée plia d'abord, & la plus grande partie de ſes meilleurs ſoldats fut taillée en pieces. Il vint à bout de les rallier, les ramena au combat, & fut battu de nouveau. Réſolu de vaincre ou de périr, il retourna à la charge pour la troiſieme fois, & il perdit la vie après avoir vu la déroute entiere de ſon armée.

Au bruit des trois victoires remportées par les Africains, la conſternation s'empare de tous les cœurs: on n'entend que cris, que murmures, que gémiſſemens; les Peuples conſternés ſuccombent ſous le poids de la douleur qui les accable. On attribue les malheurs qui viennent d'arri-

ver aux déréglemens du Roi, & on vomit mille imprécations contre le Comte Julien, qui, pour satisfaire sa vengeance, s'embarrasse fort peu de sacrifier sa Patrie. Roderic, au lieu de se laisser abattre par la disgrace, s'éleve au-dessus de lui-même dans une conjoncture si cruelle. Il surmonte en grand homme le violent penchant qui jusqu'alors l'avoit entraîné vers les plaisirs, & s'acquitte dignement de tous les devoirs d'un Roi. On le voit bientôt à la tête d'une armée de plus de cent mille hommes*, marcher fierement contre les ennemis. Il auroit bientôt forcé les Maures à repasser en Afrique, si sa prudence eût égalé son courage. Il se laissa d'abord tromper par les deux fils de Witiza, qui, pour se venger pleinement du Roi, abandonnent le camp des Africains, feignent de sacrifier leur ressentiment à l'amour de la Patrie, & viennent se joindre aux Espagnols. Roderic séduit par ces apparences trompeuses, loue la générosité des deux Princes, & leur promet d'en être reconnoissant. Cette excessive confiance lui coûta cher. Il commit encore une autre faute, en voulant livrer bataille. S'il eût pris le parti de temporiser, il seroit venu

* L'armée de Roderic étoit de 100000 hommes d'Infanterie & de 20000 Chevaux.

à bout de détruire insensiblement l'armée de ses ennemis, qui n'auroit pas été longtems sans manquer de vivres; mais la supériorité de ses forces, & l'ardeur que témoignoient ses soldats, sembloient lui annoncer un triomphe certain.

Les deux armées étoient en présence; Roderic donne le signal, & attaque les Maures. Ceux-ci soutiennent courageusement la premiere impétuosité des Espagnols. Le combat fut sanglant; mais la victoire ne se déclara pour aucun des partis. Pendant une semaine entiere, il ne se passa aucun jour sans qu'on n'en vînt aux mains*, & toujours avec un avantage égal de part & d'autre. Le huitieme combat décida du sort de Roderic.

Les fils de Witiza, voyant que l'armée Espagnole étoit considérablement affoiblie, rejoignirent les Maures, & emmenerent avec eux Oppas leur oncle, Archevêque de Séville, & plusieurs Officiers que le perfide Prélat avoit attirés dans le parti de ses neveux. Ces déserteurs fondirent sur les Espagnols avec tant de furie, qu'ils les firent plier. Le Roi, voyant le désordre de ses troupes, descend de son char, revêtu de ses habits royaux, & la Couronne en tête, il

* Toutes ces batailles se donnerent près de Xerès, sur le bord de la Riviere de Cuadalete.

monte à cheval, se jette dans la mêlée, court de rang en rang, & tâche de faire passer dans le cœur de ses soldats, le courage dont il est animé. On combat, & les Espagnols, quoiqu'amollis par une longue oisiveté, font des prodiges de valeur qui balancent, pendant quelque tems, le succès de la bataille; mais ils sont enfin vaincus, & on en fait un massacre horrible. Roderic fut entraîné par les fuyards, qui se retirerent en désordre à Ezija * où ils se rallierent, se joignirent à de nouvelles troupes qui venoient de Castille, attaquerent de nouveau les ennemis, les serrerent de fort près, & les auroient peut-être vaincus, si le Comte Julien ne fût arrivé promptement au secours des Maures. Ceux-ci furent encore vainqueurs. On n'a jamais pu savoir si Roderic se trouva à cette derniere action, ni ce qu'il devint. Il y a beaucoup d'apparence qu'il perdit la vie en combattant. Telles furent les suites funestes d'une criminelle passion.

Dès que les Espagnols eurent perdu la bataille, le premier soin de *Taric* fut de s'enrichir de leurs dépouilles, après quoi, il se transporta en diligence à Ezija qu'il prit d'assaut. Ensuite, par l'avis du Comte Julien, il divisa son armée en quatre corps,

* Cette Ville s'appelloit autrefois *Astigia.*

pour se rendre maître de toutes les Places les plus considérables, avant que les Espagnols pussent rassembler leurs troupes fugitives, & en appeller de nouvelles, pour s'opposer aux Africains. Les fils de Witiza marcherent vers Malaga, qui se rendit sans faire de résistance. Toutes les autres Villes du voisinage passerent aussi sous la domination des Infideles. Cordoue eut la même destinée, malgré sa situation avantageuse & l'épaisseur de ses murailles. A la vérité, les Maures ne se seroient pas emparés aisément de cette derniere Place, si quelques habitans n'avoient pas eux-mêmes ouvert une des portes à l'ennemi. Il se trouva aussi de généreux Citoyens qui, préférant la mort à la servitude, se fortifierent dans une Eglise, où ils se défendirent pendant trois mois avec une chaleur héroïque. Leur Chef ayant été pris, on força leur asyle, & ils furent presque tous massacrés.

La prise de Cordoue procura aux Africains la possession de toute la haute Andalousie, où les Infideles firent un butin immense. Ils ne se contentoient pas d'enlever les biens, ils prenoient encore plaisir à répandre le sang. La fureur de ces barbares alla si loin, que, sans avoir égard à l'âge, au sexe, ni à la condition, ils égorgeoient impitoyablement jeunes,

vieux, enfans, filles, femmes, Nobles, Roturiers, Prêtres & Religieux. La terreur & l'épouvante, le fer & le feu, l'irréligion & l'impiété, les viols & le pillage, les extorsions & les violences, la cruauté & la tyrannie, en un mot, tout ce que l'inhumanité a de plus horrible, fut employé pour réduire des peuples abattus, consternés, eperdus, sans Roi, sans Chef, sans armée. Malheur à ceux qui faisoient la moindre résistance! la mort, & la démolition de leurs Villes étoient inévitables.

Taric, enflé de ses succès, tourna ses armes victorieuses contre le Royaume de Murcie dont il assiégea la Capitale. Cette Place fit une vigoureuse résistance, & obtint une capitulation honorable. Toute la côte d'Andalousie, depuis Cadix jusqu'au Royaume de Valence, ayant été subjuguée, le Général Africain pénétra dans le cœur de l'Espagne, & après s'être rendu maître de cette contrée qu'on appelle *la Manche*, il vint assiéger Tolede, qui ne résista pas long-tems. Taric continua ses expéditions, & acheva de conquérir le reste de la Carpétanie *. Après avoir accordé quelques jours de repos à son armée, il prit la route de la vieille Castille,

* C'est cette partie de l'Espagne qu'on appella dans la suite le Royaume de Tolede.

défola tout le Pays, & alla planter l'étendard mahométan dans la Ville de Maya, fituée au pied des montagnes de Burgos. Tandis qu'il parcouroit l'Efpagne en Conquérant, les troupes qu'il avoit envoyées dans la Lufitanie, ravageoient cette Province, détruifoient les Villes & paffoient tous les habitans au fil de l'épée.

Le Général Africain, voyant que fon entreprife avoit réuffi au-delà de fes efpérances, crut qu'il étoit de fon devoir d'en inftruire le Vice-Roi. Pour déterminer celui-ci à venir en Efpagne, Taric lui repréfenta la richeffe du Pays, & la facilité qu'il trouveroit à le fubjuguer entierement. Il lui peignit les Efpagnols comme des Peuples lâches, efféminés, & plus propres à porter des chaînes qu'à manier des armes. Enfin, il lui marqua que, s'il ne vouloit pas fe tranfporter fur les lieux, pour porter le dernier coup à l'Empire des Goths, il répondoit fur fa tête de le foumettre tout-à-fait à la domination du Calife, pourvu qu'on lui envoyât des fecours, parce qu'il avoit été contraint d'occuper une bonne partie de fes troupes pour garder les Places dont il s'étoit emparé.

Muza-Aben-Zair ne balança pas un inftant. Il paffa en Efpagne avec dix-huit mille hommes. Etant arrivé à Gibraltar,

il assembla les principaux Officiers, pour conférer avec eux sur les moyens d'assujettir entierement les Espagnols. Il fut résolu qu'on réduiroit les plus fortes Places, avant que de s'engager dans le Pays, & on commença par assiéger Medina Sidonia. Les habitans montrerent d'abord beaucoup de résolution; mais, à la fin, ils furent obligés de se rendre. Carmone & Séville n'arrêterent pas long-tems les Africains. Il n'en fut pas de même de Mérida, Capitale de la Lusitanie : à peine les habitans virent-ils l'ennemi près de leurs murailles, qu'ils allerent fierement à lui pour le combattre : mais entraînés par l'impétuosité de leur courage, ils furent battus & contraints de se retirer avec précipitation. Cette disgrace, & quelques autres événemens semblables, intimiderent si fort les Assiégés, qu'ils résolurent de se défendre de dessus leurs remparts, sans faire de sorties ; ce qui leur réussit pendant quelque tems. Tous les assauts que donnerent les Africains, furent vigoureusement repoussés, de sorte que les Assiégeans perdirent beaucoup de monde, & leur armée se trouva considérablement affoiblie. Les habitans de Mérida ne songerent à se rendre, que quand les vivres commencerent à leur manquer. Ils obtinrent une capitulation assez avantageuse.

Ce fut ainsi que passa sous la domination des Maures, une Ville qui avoit bravé tant de fois la puissance Romaine, dans le tems même que l'Empire étoit dans sa plus grande splendeur. Les Chrétiens qui ne voulurent pas se soumettre aux Infideles, se retirerent dans les montagnes des Asturies, de Burgos & de Biscaye, préférant la plus affreuse misere à la honte de vivre dans l'opulence sous de si indignes Maîtres.

Abdalaziz, fils du Vice-Roi, demanda à son pere la permission d'aller conquérir le Royaume de Valence. Elle lui fut accordée, & il ne tarda pas à partir; mais il fut arrêté dans sa course par Théodomire, qui avoit déjà donné des preuves de son amour pour la Patrie. Ce généreux Espagnol résista aux Africains avec une valeur incroyable; mais se voyant enfin accablé par le nombre, & craignant que Taric ne vînt se joindre avec le fils de Muza-Aben-Zair, il ne jugea pas à propos de faire périr inutilement tant de braves soldats qui combattoient sous ses ordres; de sorte qu'il remit aux Maures, à des conditions très-honorables, un Pays qu'il avoit défendu si courageusement.

Le fils du Vice-Roi, ne trouvant plus d'obstacles, eut bientôt conquis tout le Royaume de Valence. Tandis qu'Abda-

laziz se signaloit par ses exploits, Muza-Aben-Zair, son pere, partit de Tolede avec Taric, & ils allerent tous deux porter les horreurs de la guerre dans la Celtibérie. Après s'être emparé de plusieurs Places, ils tournerent leurs armes du côté de la Catalogne, & se mirent en possession de Lérida & de Tortose. Tarragone, Ville des plus anciennes de toute l'Espagne, comptant sur la bonté de ses fortifications, & sur la valeur de ses habitans, résolut de se défendre jusqu'à la derniere extrémité. Les Maures furent d'abord repoussés si vivement, que Muza, craignant d'être obligé de lever le siege, redoubla ses efforts, & livra de si terribles assauts aux Assiégés, que, faute de secours & de vivres, ils furent contraints de se rendre à discrétion, & leur Ville se vit bientôt ensevelie sous ses ruines *.

Après la destruction de Tarragone, le Vice-Roi d'Afrique subjugua sans peine toute la Catalogne, & ruina toutes les Villes de cette Province, à la réserve de Barcelone qu'il ménagea, à cause des avantages qu'il pouvoit tirer de son Port. Dès que les Places qui étoient situées sur le bord de la mer & dans les plaines furent

---

* Bernard, Archevêque de Tolede, fit rebâtir Tarragone en 1190, par ordre du Pape Urbain III.

assujetties, il marcha vers les Montagnes, & se rendit maître de tout ce qui étoit au pied des Pyrénées, depuis Salses jusqu'à la Vallée d'Arana. Par-tout il exerça des cruautés horribles. S'étant ensuite transporté dans la vieille Castille, il en démantela presque toutes les Places, égorgea les habitans, ou les fit esclaves.

Abdalaziz, qui n'étoit pas moins inhumain que son pere, eut ordre d'entrer dans la Lusitanie : Braga, Porto, & plusieurs autres Villes, éprouverent les effets de sa cruauté. Il resta chargé du gouvernement de toute l'Espagne, après le départ de Muza, qui avoit eu ordre de se rendre auprès du Calife, pour rendre compte de sa conduite. Malgré les services essentiels que le Vice-Roi avoit rendus à son Maître, il fut disgracié. Ses concussions & son audace lui attirerent un pareil traitement. Taric, qui s'étoit embarqué avec lui, resta à Damas, & on ignore si sa conduite fut approuvée du Calife. Celui-ci ne goûta pas long-tems le plaisir de se voir possesseur d'un des plus beaux Royaumes de l'Europe. Il mourut, & Soliman, son frere, lui succéda. Le nouveau Monarque laissa le gouvernement de l'Espagne au fils de Muza-Aben-Zair, qui d'abord se montra digne de posséder un si important emploi. Après qu'Abdalaziz eut parcouru

tout le Pays que les Maures venoient de conquérir, il fit de sages réglemens pour contenir les Peuples dans la soumission: il écrivit ensuite à tous les amis qu'il avoit en Afrique, que, s'ils vouloient s'établir en Espagne, il feroit leur fortune. Une quantité prodigieuse de ces barbares, attirés par les richesses du Pays & par la beauté du climat, abandonnerent leurs sables brûlans, & passerent la mer avec leurs familles, pour venir occuper les biens dont on avoit dépouillé les malheureux Espagnols. Bientôt tout le Royaume fut inondé de Maures ou d'Arabes qui, par leur cruauté, contraignirent les anciens habitans de quitter les lieux de leur naissance, & de se réfugier vers le Nord de l'Espagne que les Infideles n'avoient pas conquis. A mesure que les Villes & la campagne devenoient désertes par la fuite des Espagnols, elles étoient peuplées par les Africains.

Comme Abdalaziz aimoit beaucoup les belles femmes, on lui présenta plusieurs belles Esclaves, parmi lesquelles se trouvoit Egilone, veuve du Roi Roderic. Cette Princesse étoit jeune, bien faite, & quoique captive, un certain air de noblesse & de majesté relevoit tellement l'éclat de ses charmes, qu'Abdalaziz ne l'eut pas plutôt vue, qu'il en devint éperdument amoureux. Il lui offrit sa main, & la Reine

l'accepta. Egilone devenue la femme de cet Arabe, prit un si grand empire sur lui, qu'il ne faisoit rien sans la consulter, & sans avoir obtenu son consentement. Toute la tendresse de son nouvel époux ne put lui faire oublier qu'elle avoit été Reine, & ce n'étoit qu'avec un déplaisir mortel qu'elle se voyoit réduite à la condition de Sujette. Ayant trouvé dans le cœur de son mari une ambition égale à la sienne, elle n'eut pas de peine à lui persuader qu'il devoit se soustraire à la domination du Calife, & s'emparer de l'autorité souveraine. Ce n'est pas tout: elle le couronna de ses propres mains, & lui fit remarquer, dans un miroir, qu'une Couronne ornoit mieux la tête qu'un Turban. Deux Seigneurs Africains ayant vu ce qui venoit de se passer entre le Gouverneur & son épouse, en conçurent tant d'indignation, que, dès l'instant même, ils formerent le dessein d'arracher la vie à un traître qui vouloit se révolter contre son Souverain. Pour ne pas manquer leur coup, ils remirent l'exécution de leur projet à une occasion favorable. Ils n'attendirent pas long-tems. Un jour qu'Abdalaziz faisoit ses prieres dans une Mosquée, les Conjurés l'environnent, sous prétexte de faire leur cour, & voyant qu'il ne se défioit de rien, ils le poignarderent en criant de

toutes

toutes leurs forces : *C'est un traître & un impie, qui veut usurper la suprême puissance & anéantir le Mahometisme.* Tous les assistans applaudissent au zèle des conjurés, & il n'y eut personne qui songeât à venger la mort d'Abdalaziz.

Soliman, ayant appris cette nouvelle, nomma pour gouverner l'Espagne, un puissant Seigneur Arabe, nommé Alahor. C'étoit un homme d'un rare mérite, & qui jouissoit d'une grande réputation parmi les troupes. Il signala les premiers jours de son Commandement par des actes d'équité & de justice qui lui attirerent l'estime des Espagnols. Après avoir établi une bonne forme de Gouvernement dans tous les États que les Maures possédoient en Espagne, il résolut de faire la conquête de la Gaule Gothique. Dans le tems qu'il se préparoit pour cette expédition, il apprit la mort de Soliman. Alahor s'attendoit à être rappellé en Afrique, parce qu'il n'étoit pas aimé d'Omar, qui venoit d'être élevé sur le Trône.

Cependant le nouveau Calife, qui étoit un Prince sage, éclairé & politique, sacrifia son antipathie au bien de l'État. Il confirma Alahor dans son emploi, & lui ordonna de porter la

guerre dans les Gaules. Les difficultés de cette entreprise ne rebuterent point le Commandant Africain. Il ſavoit que les Eſpagnols manquoient d'armes & de munitions, que leurs troupes étoient ſans ordres & ſans dicipline, que ces Peuples, autrefois ſi vaillans, avoient dégéneré de leur ancienne valeur; en un mot, qu'il ne falloit que les attaquer pour les vaincre. Quand il eut fait tous ſes préparatifs, il ſe mit en marche. Auſſi-tôt qu'il fut arrivé ſur les frontieres de Catalogne, les Eſpagnols diſperſés ſur les montagnes & dans les vallons, ſe raſſemblerent, pour lui diſputer l'entrée du Pays, mais ce fut inutilement : rien ne pût l'arrêter. Narbonne, Agde, Beziers, Carcaſſonne, lui ouvrirent leurs portes. En un mot, tout l'Empire des Goths plia ſous le joug des Barbares, à la réſerve de cette chaîne de montagnes qui s'étend depuis l'Arragon juſqu'à l'entrée de la Galice.

Ce fut ainſi que l'Eſpagne, qui avoit bravé ſi long-tems toutes les forces de Carthage & de Rome, devint la proie d'une Nation qui, juſqu'alors, avoit été l'objet de ſon mépris. Quelle fut la cauſe d'une ſi étonnante révolution? Un pere, outré de rage contre le raviſſeur de

sa fille, veut venger l'affront qu'on a fait à son sang. Il étouffe en son cœur l'amour de la Patrie, arme contre elle un Peuple barbare, excite ses Compatriotes à lever l'étendard de la rebellion, attaque audacieusement son Roi, & lui fait perdre la vie; contribue de tout son pouvoir à la ruine totale d'un Royaume florissant, & sacrifie enfin des millions d'hommes à sa vengeance. Après avoir plongé son Pays dans un abîme de malheurs, il est réduit à errer de Province en Province, & laisse la postérité incertaine si la rage dont il devoit être dévoré, ne l'a pas rendu homicide de lui-même, ou s'il n'a pas péri par les mains de ce même Peuple à qui il avoit rendu de si funestes services.

Le même crime qui avoit occasionné la ruine des Espagnols, contribua au rétablissement de leur Empire. Pélage, un des plus grands Seigneurs d'Espagne, & qui comptoit des Rois * parmi ses Aïeux, s'étoit retiré, après la bataille de Xerès **, dans les montagnes des

---

* Pélage étoit petit-fils du Roi Recesuinte.

** La bataille de Xerès est celle que le Roi Roderic perdit contre les Maures, & dans laquelle Pélage, qui étoit alors Porte-lance du Roi, se distingua par sa valeur.

Asturies, où il demeura pendant quatre ans. Il vint ensuite s'établir à Gijon, petite Ville de peu d'importance, dont le Gouverneur s'appelloit Munuza. Pélage demeuroit avec Ormezinde, sa sœur, qui joignoit beaucoup d'esprit à une beauté ravissante. Cette aimable personne inspira bientôt le plus violent amour à Munuza; mais comme la présence de Pélage mettoit obstacle à la passion du Gouverneur, celui-ci employa les moyens dont s'étoit servi autrefois le Roi Roderic en pareille occasion. Il chargea le frere d'Ormezinde d'une commission importante auprès du Vice-Roi d'Afrique.

Après le départ de Pélage, Munuza déclare sa passion à la jeune Espagnole, & tâche de la faire consentir à ses desseins, en lui promettant de l'épouser. Ormezinde répond qu'elle ne peut disposer de sa main, & qu'il faut attendre le retour de son frere. Munuza, emporté par la violence de son amour, employe la force, & contente ses desirs. Pélage revient de l'Afrique, & Ormezinde ne lui fait pas un mystere de son infortune. On sait combien un homme de cœur est sensible à ces sortes d'outrages. Les Maures ne tarderent pas à en faire

la funeste expérience. Pélage sort de Gijon, emmene avec lui sa sœur, & se retire à l'entrée des montagnes des Asturies, où il étoit sûr de l'affection des Peuples. Munuza informe aussi-tôt le Vice-Roi de l'évasion du Seigneur Espagnol : il l'accuse de rebellion, & assure qu'il est allé se mettre à la tête d'une troupe de factieux. On envoye des soldats au Gouverneur, & on lui ordonne de poursuivre Pélage. Celui-ci cherche à s'attirer la confiance des Montagnards, & il déclare qu'il est prêt à se sacrifier pour leurs intérêts, s'ils veulent lui obéir & le reconnoître pour leur Chef. Ses offres sont acceptées, & les Asturiens lui donnent le nom de Roi. Pélage, rempli d'une noble ambition, ne refuse point ce titre glorieux, quoiqu'il ait peu d'espérance d'en pouvoir soutenir la dignité. Après une pareille démarche, il sent bien qu'il faut vaincre ou périr, & il est prêt à tout entreprendre pour secouer le joug des infideles.

Un jeune Chevalier, nommé Alphonse, qui descendoit du Roi Reccarede, vint offrir ses services à Pélage ; & ces deux braves Espagnols travaillerent à mettre leur Pays en liberté.

Cependant Munuza qui apprenoit de toutes parts que les Montagnards des Asturies se préparoient à faire la guerre, & que leurs forces augmentoient de jour en jour, écrivit à Alahor *, pour l'avertir que s'il n'arrêtoit promptement les rebelles, ils se rendroient bientôt maîtres de la vieille Castille. Sur des avis si pressans, le Général Africain donna ordre à Alcheman, un de ses principaux Officiers, de se mettre à la tête de trente mille hommes, d'aller châtier ces mutins, & de lui amener leur Chef chargé de fers. Alcheman se met en campagne, & ne trouvant aucune résistance au pied des montagnes, il pénetre sans peine jusqu'au bout de la Vallée de Rio-bueno, & occupe divers postes qu'il trouve sans défense. Il s'imagine alors que les rebelles ont cherché leur salut dans la fuite, & cette erreur est la cause de sa perte.

Pélage, depuis qu'il avoit été proclamé Roi, s'étoit occupé à discipliner ses soldats, & à prendre une connoissance exacte du Pays. Voyant les endroits par où les Maures pourroient

* Alahor, Gouverneur d'Espagne pour les Maures, étoit alors occupé à faire la conquête de la Gaule Gothique.

passer, il se tenoit caché dans une caverne, sur le haut du Mont Auseba, d'où il observoit tous les mouvemens des infideles. Cependant Alcheman avançoit toujours, & bientôt ses troupes furent répandues près de l'endroit où les Espagnols se tenoient en embuscade. Le Commandant Africain, qui ne s'attendoit pas à trouver Pélage, fut très-surpris, quand il l'apperçut au haut de la montagne, à la tête d'un petit corps de troupes. Alcheman, voyant son ennemi avec si peu de monde, avance pour se saisir de lui. Pendant ce tems-là, les Troupes Espagnoles s'emparent des chemins & des défilés que les Maures laissoient derriere eux, afin d'enlever leurs équipages, leurs vivres, & d'empêcher leur retraite. Alcheman, qui aimoit mieux faire Pélage prisonnier, que de le voir périr les armes à la main, lui envoya dire par Oppas * de se rendre promptement, s'il ne vouloit pas s'exposer à perdre la vie. Le jeune Prince

* Cet Oppas, dont nous avons déjà parlé, contribua beaucoup aux malheurs de l'Espagne, en corrompant plusieurs Officiers du Roi Rodéric. Pendant la bataille de Xerès, il se joignit aux Maures, avec les deux fils de Witiza, qui étoient ses neveux.

répondit à cet indigne Prélat : » J'espere » que la journée ne se passera pas, sans » que tu reçoives la récompense de ta » lâche trahison. Tu peux dire à celui » qui t'envoie, que si on m'attaque, je » saurai bien me défendre. » On devoit croire naturellement qu'un homme qui parloit de la sorte, étoit en état de soutenir la hardiesse de ses discours. Cependant une si fiere réponse ne fit naître aucuns soupçons, & Alcheman ne vit dans Pélage, qu'un désespéré qui cherche la mort. Il fait avancer les Maures; mais, lorsqu'ils furent au haut de la montagne, les Espagnols sortent de leur embuscade, & tombent sur les infideles. Favorisés par l'avantage du poste, & animés par la présence de leur Roi, ils combattent si vaillamment, que les Africains, ne pouvant plus résister, abandonnent au vainqueur le champ de bataille, & se retirent sur le bord de la Riviere de Deba. Ce qu'il y eut de plus surprenant, c'est que la partie de la montagne qui dominoit sur la Riviere, se détacha alors, & écrasa par sa chûte * tous les Maures, sans

* La chûte de cette partie de la montagne fut regardée par les Espagnols comme un mi-

qu'il en restât un seul. La perte de cette puissante armée procura le rétablissement de l'Empire des Goths.

Pélage établit sa Cour à Tanguas, & signala chaque année de son regne par d'éclatans succès. Ce fut ainsi que la valeur d'un seul homme releva la Monarchie des Espagnols, qui sembloit entierement anéantie. Peu de tems après cette fameuse victoire, Pélage se maria, & il eut deux enfans. Lorsque sa fille, qui s'appelloit Ormezinde, eut atteint l'âge de quatorze ans, il la donna en mariage au brave Alphonse, qui lui avoit rendu de si importans services. Pélage vécut avec plus de repos & de tranquillité que ne le devoit attendre un Prince qui avoit fondé par les armes une nouvelle domination. Sur la fin de ses jours, il institua pour héritier son fils Tafila, & lui substitua sa fille & son gendre. Ce Prince mourut à l'âge de quarante-cinq ans, fort regretté des Peuples qu'il avoit délivrés de l'esclavage. Tafila, son successeur, prenant un jour le divertissement du la chasse, s'égara

racle. On dit aussi que les fléches, les dards & les pierres que les Maures lançoient pendant le combat, respectoient les Chrétiens, & rebroussoient sur ceux qui les décochoient.

dans les montagnes, & fut tué par un ours. Son regne fut très-court * & fort paisible. Après la mort de ce jeune Prince, Ormezinde, sa sœur, monta sur le Trône, avec son mari Alphonse, qui fut surnommé le Catholique. Ce nouveau monarque, qui étoit digne du rang où il venoit d'être élevé, profita des divisions qui survinrent entre les Maures, pour étendre les limites de ses Etats. Toutes ses entreprises furent suivies des plus heureux succès, & il aggrandit considérablement son Royaume, par la conquête de plusieurs Provinces. Il régna vingt-neuf ans, & mourut couvert de gloire. Ses Successeurs firent toujours la guerre aux Africains, jusqu'au tems où ces derniers, ne possédant plus que le Royaume de Grenade, furent entierement subjugués par le Roi Ferdinand. Ainsi finit l'Empire des Maures, après avoir subsisté avec éclat pendant sept cens soixante-dix-huit ans. Ces Peuples eurent permission de rester en Espagne; mais comme ils montroient toujours du penchant à la révolte, Philippe II, Prince défiant & ombrageux, les obligea de sortir de ses Etats, & de se retirer en Afrique.

* Tafila ne régna que deux ans.

CONJURATION DE HENRI, COMTE DE TRASTAMARE,

Contre Dom Pedro, Roi de Castille.

ALPHONSE XI, Roi de Castille, avoit eu de Dona Léonor de Gusman, sa Maîtresse, six fils * & deux filles. De tous ces enfans, fruits d'un amour criminel, Dom Henri étoit celui qui promettoit davantage, & que son pere aimoit le plus tendrement. Ce jeune Prince étoit un des plus adroits & des plus aimables Cavaliers de l'Espagne. Il étoit petit, mais d'une taille bien proportionnée, & l'exercice lui avoit rendu le corps robuste. Son visage

* Voici les noms des enfans bâtards du Roi Alphonse : Dom Pedro, l'aîné, Comte d'Aguilard ; Dom Sanche, Comte de Ledesma ; Dom Henri, Dom Fadrique, jumeaux : Fadrique fut Grand-Maître de Saint-Jacques ; Dom Ferdinand, Comte d'Albuquerque ; Dom Tello fut le sixieme fils d'Alphonse : j'ignore le nom des Princesses.

laiſſoit voir la bonté de ſon cœur. Il avoit l'eſprit enjoué, & ſa converſation charmoit tout le monde. Brave, généreux, libéral, poſſédant, en un mot, toutes ſortes de belles qualités, il étoit chéri de ſon pere, & adoré de tous les Courtiſans. Le Roi Alphonſe ſe propoſoit de le combler de biens & d'honneurs; mais la mort empêcha le Monarque Caſtillan d'exécuter tout ce qu'il avoit envie de faire en faveur du jeune Prince. Alphonſe laiſſa la Couronne à Dom Pedro, le ſeul fils qui lui reſtoit de la Reine Conſtance. Le nouveau Roi étoit bien fait, & d'une conſtitution robuſte. Il avoit beaucoup d'eſprit, de feu, de hardieſſe & de valeur. Il entendoit aſſez bien le métier de la guerre, & conduiſoit ſes entrepriſes avec une rapidité qui en procuroit le ſuccès; mais il pouſſoit la violence juſqu'à la férocité. Il ſe plaiſoit à répandre le ſang, & il croyoit que tout étoit permis aux Rois. Injuſte, défiant, avare, il opprimoit ſes Sujets, & les traitoit comme des eſclaves. Porté naturellement à la cruauté, cet horrible penchant fut encore fortifié par l'éducation. La Reine Conſtance, ſe voyant privée du cœur & du lit de ſon époux,

inspiroit au Prince, son fils, le noir chagrin dont elle étoit dévorée, & elle excitoit continuellement à la vengeance un cœur qui n'en étoit déjà que trop susceptible.

Après la mort du Roi Alphonse, Léonor de Gusman, qui craignoit le ressentiment de la Reine-Mere, se retira aussi-tôt avec ses enfans. On lui conseilla de revenir à la Cour, & de ne pás laisser voir une injurieuse défiance. Elle vint donc à Séville avec ses fils; mais dès qu'elle y fut arrivée, on l'arrêta prisonniere. Dom Henri & ses freres, craignant aussi pour leur liberté, se jetterent dans Algesire, dont ils connoissoient le Gouverneur. Dom Pedro donne ordre qu'on les y assiége. La Ville fut aussi-tôt investie. Les jeunes Princes, voyant que la Place ne pourroit faire une longue résistance, prirent le parti de se sauver, & se dispersent en différens endroits. Dom Henri se retira chez Dom Jean Manuel, Comte de Molina. Celui-ci, charmé de toutes les qualités brillantes du Prince fugitif, lui donna en mariage sa fille aînée, qui apporta pour dot à son époux la Comté de Trastamare.

Dom Pedro entra en fureur, lorsqu'il

apprit cette nouvelle : il ſongeoit lui-même à ſe marier, & ſon Conſeil lui avoit propoſé, parmi pluſieurs autres Princeſſes, la fille de Dom Manuel. Le Roi, outré que ſon frere bâtard lui eût en quelque ſorte enlevé une femme dont on vantoit par-tout la beauté & le mérite, envoya commander au Comte de Molina de lui remettre Dom Henri & ſon épouſe. Cependant, comme il s'attendoit qu'on ne lui obéiroit pas, il ſe mit à la tête de quelques troupes, & ſe jetta ſur les terres de Dom Manuel. Le Comte de Traſtamare, qui ne vouloit pas expoſer ſon beau-pere, ſe retira ſur les montagnes des Aſturies, & emmena ſa femme, qui ſe fit alors, comme en toute autre occaſion, un plaiſir de partager les diſgraces de ſon époux.

Le Roi ne jugea pas à propos de pourſuivre Dom Henri, & il revint à Burgos. Quelque tems après, la Reine-Mere ſollicita vivement ſon fils de lui livrer Léonor de Guſman. Dom Diego, par une lâche condeſcendance, remit l'ancienne Favorite d'Alphonſe au pouvoir de ſa rivale. Conſtance la fit maſſacrer, & on prétend qu'elle aſſiſta à cette affreuſe exécution. Tous les enfans de Léonor frémirent d'horreur, en appre-

nant cette nouvelle. Le Comte de Trastamare, sur-tout, fut pénétré de la plus vive douleur. Il sort de sa retraite, assemble des soldats, & s'empare de quelques Places fortes : mais le Roi d'Arragon tâcha de raccommoder Dom Henri avec Dom Pedro : il y réussit, ou plutôt le Roi de Castille & le Comte de Trastamare dissimulerent leur ressentiment, & n'attendirent l'un & l'autre qu'une occasion favorable pour se venger.

Dom Pedro continuoit de se rendre odieux. Il venoit d'épouser une Princesse du Sang de France, qui étoit fille de Pierre, Duc de Bourbon. Jamais femme ne fut plus malheureuse, & ne mérita moins de l'être. Blanche (c'est ainsi que s'appelloit la Reine) étoit belle, sage, d'un caractere doux & modeste ; mais elle n'avoit point cette vivacité & cet enjouement qui étoient nécessaires pour s'attacher un Prince tel que Dom Pedro. Ce Prince ressentoit d'ailleurs la plus violente passion pour Dona Marie de Padille. C'étoit une jeune personne de quinze à seize ans, d'une figure charmante, de beaucoup d'esprit, & d'une rare douceur. Née avec des inclinations vertueuses, elle résista long-

tems aux ſollicitations du Roi. Mais trop de gens s'intéreſſoient à la corrompre. On vit les plus grands Seigneurs du Royaume employer toute leur induſtrie pour ſéduire cette jeune perſonne. Les plus indignes manéges ne coûtent rien aux Courtiſans, lorſqu'ils cherchent à ſe maintenir dans la faveur. Dona Marie, obſédée de toutes parts, ſe laiſſa vaincre enfin, & devint bientôt mere d'une Princeſſe à qui on donna le nom de Conſtance.

Le Roi témoigna d'abord quelques égards pour ſon épouſe; enfin, las de ſe contraindre, il fit conduire la Reine à Arevalo, où elle reſta comme priſonniere. Toute la Caſtille gémiſſoit ſecrettement ſur la conduite du Roi; mais le moindre murmure étoit puni de mort. Dom Jean Alphonſe d'Albuquerque, qui avoit été long-tems Favori de Pedro, & qui venoit d'être diſgracié, voyant le mécontentement des Peuples, conſpira contre ſon Souverain; mais il prit ſi mal ſes meſures, que le Roi en fut informé. Par bonheur pour lui, il eut le tems de ſe ſauver en Portugal auprès du Roi Alphonſe. Le Comte de Traſtamare & Dom Fadrique ſon frere, eurent ordre d'aller à Lisbonne, pour

redemander d'Albuquerque, & de déclarer la guerre au Monarque Portugais, s'il refusoit de leur livrer le Rebelle Castillan. Les deux freres partirent, bien résolus de ne pas suivre leur instruction. En effet, arrivés en Portugal, ils furent admis à l'audience d'Alphonse, devant lequel ils déplorerent amérement le malheur de leur Patrie. On dit même que le Comte de Trastamare, emporté par sa haine & son ressentiment, voulut engager le Roi de Portugal à venir rompre les fers de la Castille, & promit de lui aider à faire la conquête de ce beau Royaume. Alphonse, qui sentoit toutes les difficultés de cette entreprise, refusa de s'y engager. Il conseilla à d'Albuquerque de se réconcilier avec son Maître; mais le Seigneur Castillan persista dans ses premiers desseins, & Dom Henri offrit de le seconder.

Tandis que le Comte de Trastamare & Dom Tello son frere étoient en Portugal, le Roi de Castille devint amoureux de Jeanne de Castro. C'étoit une veuve d'une grande naissance & d'une beauté parfaite. Elle étoit trop fiere, pour se contenter du titre de Maîtresse. Cependant, comme Dom Pedro vou-

loit satisfaire sa passion, il fit assigner la Reine Blanche devant les Evêques d'Avila & de Salamanque, pour faire casser son mariage. Ces lâches Prélats se conformerent aux intentions du Roi, & ce Prince épousa, sur le champ, la jeune veuve qui lui avoit inspiré un si violent amour. Il s'en dégoûta bien vîte, & il retourna à Marie Padille, qui possédoit seule le secret de fixer son inconstance. Jeanne de Castro quitta la Capitale, & se retira dans une petite Ville où elle finit ses jours avec le nom & les honneurs de Reine. Ses parens, irrités contre le Roi, allerent joindre les Révoltés sur les frontieres de Portugal. Les Infans Dom Jean & Dom Ferdinand d'Arragon se joignirent à eux. Ils mirent sur pied près de huit mille hommes. La conduite qu'on tenoit envers la Reine Blanche attiroit en foule la Noblesse & le Peuple sous leurs étendards.

Dom Pedro arma puissamment de son côté. Comme il redoutoit tous les freres du Comte de Trastamare, il les dépouilla de leurs dignités & de leurs emplois. Il fit enlever la Reine Blanche, & on la conduisit à Tolede, pour l'enfermer dans le Château. Cette infortunée Princesse, croyant qu'on la menoit

à la mort, trouva le moyen de ſe jetter dans une Egliſe, d'où elle ne voulut point ſortir. Les habitans de Tolede ſe ſouleverent en ſa faveur, & empêcherent qu'on n'employât contr'elle la violence. Pendant ce tems-là, les Rebelles entrerent dans la Caſtille, & ſe rendirent maîtres de quelques Places. Dom Pedro, voyant que tout ſe diſpoſoit à une révolte générale, écouta les prieres de la Reine d'Arragon, ſa tante, qui s'offroit de tout pacifier. Il y eut un Traité par lequel le Roi s'engageoit à reprendre ſa légitime épouſe, & à ſatisfaire ſes Sujets ſur différens articles.

Lorſque Dom Pedro eut écarté le péril, il n'exécuta aucun de ſes engagemens. Il fondit ſur les Rebelles, les chaſſa de Caſtille, ſurprit la Ville de Tolede, & envoya la Reine Blanche, ſous une ſûre garde, à Medina-Sidonia. De ſi heureux ſuccès conſternerent les Révoltés & ruinerent leur parti. Ils implorerent la clémence du Roi. Ce Prince feignit de ne point conſerver de reſſentiment au fond de ſon cœur, afin d'attirer à la Cour tous ſes ennemis, & de les immoler à ſa vengeance. Pluſieurs s'y rendirent, & ils éprouverent qu'on ne doit jamais compter ſur la parole d'un Tyran.

Le Comte de Traſtamare, qui connoiſſoit l'humeur vindicative de Dom Pedro, & qui avoit conçu contre ce Prince une haine irréconciliable, lui écrivit, pour obtenir la permiſſion de voyager en France. Le Roi lui accorda ce qu'il demandoit : mais il apoſta des gens ſur le chemin pour l'aſſaſſiner. Le Comte, qui étoit ſur ſes gardes, eut le bonheur d'éviter toutes ces embûches. Il arriva en France, où le Roi Jean le reçut avec bonté, & lui aſſigna ſur le Tréſor Royal une penſion de dix mille francs.

Dom Pedro, déſeſpéré d'avoir manqué ſon coup, s'en prit au Roi d'Arragon, chez qui pluſieurs Seigneurs s'étoient réfugiés, & il lui déclara la guerre. Le Comte de Traſtamare quitte auſſi-tôt la France, & vient offrir ſes ſervices au Monarque Arragonois. Dom Tello ne tarde pas à joindre ſon frere avec des troupes. Le Roi de Caſtille marche promptement contre les Rebelles, & ravage le Royaume d'Arragon. Ses ſuccès ne ſervent qu'à redoubler ſa fureur. Deux de ſes freres *, ſa belle-

* Dom Fadrique & Dom Jean, fils du Roi Alphonſe XI, & de Léonor de Guſman.

sœur *, son cousin germain **, sa tante ***, quantité d'autres personnes de distinction sont égorgées par l'ordre du cruel Dom Pedro, qui remplit ses États d'épouvante & d'horreur.

Le Comte de Trastamare, animé par le sang de ses freres, se dispose à les venger. Il marche contre le Tyran, & remporte sur lui divers avantages. Mais les forces de Dom Pedro étoient trop supérieures, pour qu'il eût rien à craindre. Il falloit que quelque Puissance étrangere aidât à renverser du Trône cet exécrable Tyran. C'est ce que l'on vit bientôt arriver : & voici ce qui donna lieu à cette révolution. Pedro aimoit autant sa Maîtresse qu'il haïssoit son épouse. La Reine étoit toujours prisonniere à Medina-Sidonia. Son cruel mari résolut enfin de consommer un crime que, depuis plusieurs années, il brûloit de commettre. Il donna ordre de faire mourir la Reine. Cette infortunée Princesse entendit prononcer l'arrêt de sa mort avec beaucoup de résigna-

---

* Epouse de Dom Tello.

** Dom Jean d'Arragon.

*** Léonor de Castille, Reine Douairiere d'Arragon.

tion. Elle s'y étoit attendue dès les premiers jours de ſon mariage. On ignore de quelle maniere elle termina ſa triſte deſtinée. La rivale qui avoit occaſionné tous ſes malheurs, ne lui ſurvécut pas long-tems. Six mois après la fin tragique de la Reine Blanche, Dona Marie Padille deſcendit au tombeau. Dom Pedro témoigna une affliction qui alloit juſqu'au déſeſpoir. Il déclara qu'il l'avoit épouſée, & produiſit pour témoins des Seigneurs de la premiere diſtinction. En conſéquence, il aſſembla les États du Royaume, & fit reconnoître pour Prince de Caſtille & de Léon, & pour légitime héritier de la Couronne, Dom Alphonſe, qu'il avoit eu de cette Maîtreſſe. Les filles de Dona Marie furent déclarées Infantes de Caſtille. En comblant d'honneurs une perſonne qui n'y étoit plus ſenſible, il cherchoit à calmer la douleur que lui cauſoit la perte du cher objet de ſa tendreſſe. Il falloit que Dom Pedro eût un furieux penchant à la cruauté, puiſque l'amour n'avoit pu adoucir ſes mœurs.

---

* Quelques Hiſtoriens prétendent qu'elle mourut empoiſonnée ; d'autres diſent qu'elle fut étouffée entre deux matelas.

La mort d'Isabelle Blanche de Bourbon rendit le Roi de Castille exécrable à toutes les Nations étrangeres. Le Comte de Trastamare, ne voyant que les François qui pussent lui fournir des secours, ne cessoit de les exhorter à la vengeance. Par bonheur pour lui, ces Peuples n'avoient point alors de guerre à soutenir. La paix laissoit inutile un grand nombre de soldats accoutumés au tumulte des armes, & incapables de vivre dans le repos. Charles, Roi de France, résolut d'envoyer ces Troupes en Espagne. On mit à leur tête Jean de Bourbon, Comte de la Marche, cousin germain de la Reine Blanche. On lui donna, pour le guider dans ses opérations militaires, Bertrand du Guesclin, qui étoit regardé, avec raison, comme le plus grand Capitaine de son siecle. Le Comte de Trastamare alla au-devant des Troupes Françoises, & gagna l'affection des principaux Officiers. » Jamais, leur dit-il, situation ne fut si » affreuse que la nôtre. Les Castillans » gémissent sous la plus affreuse tyrannie. Vous ne paroîtrez pas plutôt » en Espagne, que les Peuples vous regarderont comme leurs libérateurs. » J'ai déjà mis dans mon parti plusieurs

» personnes de la plus haute Noblesse.
» Si mon armée n'est pas nombreuse,
» elle est capable de tout entreprendre
» pour se venger d'un Prince aussi cruel
» que perfide. »

Le Comte de la Marche & Bertrand du Guesclin assurerent Dom Henri, qu'ils étoient prêts à se sacrifier pour ses intérêts : ensuite ils publierent un Manifeste, dans lequel ils déclaroient que ce n'étoit point aux Castillans, mais à un Prince indigne de régner, qu'ils vouloient faire la guerre. Comme il s'agissoit de détrôner Pedro, & qu'il falloit le remplacer, tout le monde jetta les yeux sur le Comte de Trastamare, & on lui proposa de se mettre la Couronne sur la tête. Quoique son ambition fût agréablement flattée, & qu'il aspirât peut-être depuis long-tems à la souveraine puissance, il répondit modestement, qu'il n'avoit jamais porté ses vues jusqu'au Trône, & il supplioit qu'on ne le chargeât point d'un fardeau qu'il se sentoit incapable de porter. On lui remontra qu'il falloit un Chef aux Castillans, & leur ôter l'opinion que l'on combattoit contr'eux, pour les assujettir à une Puissance étrangere, qu'il n'y avoit point de mesures à garder avec

un

un Tyran dont on vouloit délivrer la Castille, & qu'il étoit tems de purger la terre d'un monstre qui la désoloit par ses fureurs. Le Comte de Trastamare se rendit à ces raisons, & prit le titre de Roi.

Les Confédérés pénétrerent dans la Castille, & Dom Henri déclara dans un Manifeste, que ce n'étoit ni la haine ni l'ambition qui lui avoient fait entreprendre la guerre, mais l'amour de la Patrie, & le desir de venger les Castillans. Il exhortoit les Peuples à se joindre à lui pour contribuer eux-mêmes à leur bonheur, & il les conjuroit de ne pas l'obliger, par une injuste résistance, à répandre un sang qui lui étoit précieux. Ce Manifeste fut très-bien reçu, & les Peuples vinrent en foule se ranger sous les étendards de leur Libérateur.

Dom Pedro, qui avoit toujours montré beaucoup de courage & de résolution, perdit la tête dans ces circonstances, & se comporta comme un lâche. Quoiqu'il pût compter sur les habitans de Burgos, il les quitta brusquement pour se retirer à Tolede, non pas dans le dessein de s'y défendre, mais seulement parce que cette Ville étoit plus

éloignée des ennemis. Il n'avoit point de troupes à oppofer aux François, & il ne fe mit pas même en devoir de lever une armée; cela lui eût été cependant très-facile, car il ne manquoit pas d'argent. De Tolede il fe hâta de fuir à Cordoue, & la même terreur le fit aller à Séville. Il fembloit que, déchiré par fes remords, il eût perdu l'efprit & le jugement. Il ne paroiffoit occupé que de la confervation de fes tréfors; il en chargeoit les vaiffeaux qu'il avoit fur le Gualdaquivir, & fe difpofoit à prendre la fuite.

Les plus zélés partifans de Dom Pedro voyant que ce Prince cherchoit à les abandonner, prirent alors le parti de fon adverfaire. Dom Henri entra dans Burgos, aux acclamations de tous les habitans, & il y fut couronné folemnellement avec la Princeffe fon Epoufe. Pedro ayant appris cette nouvelle, s'imagina que tout étoit perdu pour lui. Il réfolut de fortir promptement de Séville, & il dit aux habitans qu'il ne partoit que pour raffembler une puiffante armée; mais il n'avoit point l'air d'un Prince à qui il refte encore quelque efpérance. Quoiqu'il fût toujours fier & farouche, il paroiffoit

épouvanté, & de tems en tems il lui échappoit des soupirs. Il s'embarqua, & se rendit en Portugal pour demander des secours qu'on ne jugea pas à propos de lui accorder. Il revint dans ses Etats, & quand il fut arrivé en Galice, il fit poignarder l'Archevêque de Saint-Jacques, pour s'emparer des richesses de ce Prélat. Après quoi, Dom Pedro cingla vers S. Sébastien, d'où il emporta une grosse somme qu'il y tenoit cachée, & ensuite il fit voile vers Bayonne, pour implorer l'assistance d'Edouard, Prince de Galles, qui faisoit sa résidence dans la Guyenne, & qui passoit pour être le plus généreux Prince de l'Europe.

La fuite de Dom Pedro lui fit perdre toute la Castille. Dom Henri se voyant tranquille possesseur du Royaume, congédia son armée, & ne retint que quinze cens chevaux, avec un corps de noblesse. Pendant ce tems-là, Pedro travailloit à mettre Edouard dans ses intérêts, & il y réussit. Le Prince de Galles mit sur pied en peu de jours une armée considérable, composée de vaillans soldats, & commandée par d'habiles Capitaines. Cette nouvelle causa de vives inquiétudes à Dom Henri. Il ne s'attendoit pas qu'un Prince tel qu'Edouard se déclare-

roit le protecteur d'un tyran. Le nouveau Roi de Castille se disposa à une vigoureuse défense. Il leva une armée égale à celle des ennemis par le nombre, mais inférieure par la valeur. Quand il eut fait tous ses préparatifs, il s'avança vers les frontieres de son Royaume pour en défendre l'entrée aux Anglois. Il ne put cependant les empêcher d'entrer en Castille, où ils s'emparerent de plusieurs Places. Ils avoient fort envie d'en venir à une bataille, & il n'étoit pas avantageux à Dom Henri de l'accepter. En temporisant, il fatiguoit les ennemis, évitoit leur premiere ardeur, leur laissoit consommer leurs vivres, tandis qu'il avoit derriere lui plusieurs Provinces qui lui fournissoient abondamment toutes les munitions nécessaires. Charles V, Roi de France, qui passoit pour un des plus grands politiques de l'Europe, lui avoit conseillé de ne pas exposer sa Couronne, & peut-être sa vie, aux risques d'un combat. C'étoit aussi le sentiment de du Guesclin, qui étoit venu avec quatre mille hommes au secours de Dom Henri; mais le Prince Castillan craignoit, en refusant la bataille, de donner des marques de foiblesse, & d'in-

timider les Peuples. D'ailleurs la Noblesse lui avoit déja demandé fierement depuis quand on estimoit les Espagnols inférieurs aux Anglois. Toutes ces raisons déterminerent Dom Henri à livrer bataille.

Le Prince de Galles, charmé de voir que les Castillans vouloient hasarder le combat, fit une action qui sembloit partir d'un principe d'humanité, & qui cachoit un venin fort subtil. Il écrivit à Dom Henri une lettre, dont on eut soin de répandre des copies dans l'armée Espagnole, & qui étoit très-capable d'inspirer des scrupules à tous les soldats qui avoient pris les armes contre Dom Pedro, leur Souverain légitime. Cette lettre étoit adressée *à Dom Henri, Comte de Trastamare.*

Edouard lui représentoit l'horreur de la rebellion & la fidélité que les Sujets doivent à leur Prince. Il exhortoit ensuite Dom Henri à quitter un Trône usurpé, & offroit d'être médiateur entre les deux freres. » Au reste, disoit-il, » c'est le seul desir d'épargner le sang » humain qui m'engage à vous écrire. » Si je ne m'intéressois pas pour vous, » proposerois-je un accommodement » lorsque je suis sûr de vaincre? » Dom

Henri répondit à-peu-près dans ces termes : » Ce n'eſt point l'ambition ni la
» vaine gloire qui m'ont fait uſurper la
» Couronne. Après avoir vu ma mere &
» mes freres immolés par le cruel Dom
» Pedro, j'avois tout à craindre pour mon
» épouſe, pour mes enfans & pour moi-
» même; voilà ce qui m'a forcé à pren-
» dre les armes, &, d'ailleurs, je me ſuis
» rendu aux inſtances d'un Peuple acca-
» blé ſous le poids de la plus affreuſe
» tyrannie. Je ne balancerois pas un inſ-
» tant à deſcendre du Trône, ſi le bien
» de l'Etat l'exigeoit; mais les Loix di-
» vines & humaines ne m'obligent pas
» à faire aucun accommodement avec
» un Prince barbare, perfide, injuſte,
» encore teint du ſang de la Reine ſon
» épouſe & de tous les Princes de la
» Maiſon Royale ». Dom Henri finiſſoit ſa lettre, en s'excuſant de ne pouvoir répondre aux bonnes intentions d'Edouard, & en lui témoignant une eſtime toute particuliere. Le Prince Caſtillan laiſſoit néamoins entrevoir que les Anglois n'étoient pas ſi sûrs de la victoire qu'ils vouloient ſe le perſuader.

Il ne fut plus queſtion que de ſe préparer au combat. On en vint aux mains, & l'action fut des plus ſanglantes. Les

Castillans perdirent la bataille. Dom Henri, désespéré d'un si cruel évenement, ne vouloit pas survivre à sa défaite; mais du Guesclin lui représenta qu'un grand Roi ne devoit pas se laisser abattre par la disgrace, & que la fortune ne lui seroit pas toujours contraire. Le Prince se laissa persuader, & ne voyant plus de ressource, il prit le parti de se retirer, & laissa à du Guesclin * le soin de la retraite, qui se fit en assez mauvais ordre, parce que l'ennemi étoit trop supérieur.

Dom Pedro rendit graces sur le champ de bataille au Prince de Galles son Protecteur. S'abandonnant ensuite à la violence de son caractère, il donna ordre qu'on massacrât tous les prisonniers, pour contenir les Peuples dans le devoir, par la crainte d'un si terrible châtiment. Edouard s'y opposa, & ce généreux Prince fit ressouvenir Dom Pedro que la victoire qu'il venoit de remporter étoit l'ouvrage du Ciel. » Souvenez-vous, ajouta-t-il, de la situa-» tion où vous étiez il y a quelque

* Bertrand du Guesclin fut fait prisonnier par le Prince de Galles, & il en coûta cent mille francs pour sa rançon.

» tems, & ſongez que le bonheur du
» reſte de votre vie dépend de l'uſage
» que vous ferez de la ſouveraine puiſ-
» ſance ». Le Roi feignit de goûter un avis qui n'étoit gueres conforme à ſes cruelles intentions.

Dom Pedro ſe comporta bien indignement envers ſon bienfaiteur. Au lieu de récompenſer les troupes Angloiſes, il ne paya qu'une partie de leur ſolde, & lorſque le Prince de Galles voulut ſe mettre en poſſeſſion de la Biſcaye, ſelon les termes du Traité, les Etats de la Provence y mirent oppoſition, & Dom Pedro les excitoit ſous main à ne pas ſe ſoumettre au Prince Anglois. Celui-ci auroit pu employer la force pour ſe faire rendre juſtice ; mais venant à conſidérer qu'il terniroit l'éclat de ſa gloire, ſi on venoit à ſavoir que cet Edouard, qui paſſoit pour un Prince ſi généreux, n'avoit ſervi Dom Pedro que par un vil intérêt, il s'en retourna en Guyenne, fort mécontent d'avoir rétabli ſur le Trône un Prince qui joignoit à la cruauté le plus odieux de tous les vices, je veux dire l'ingratitude.

Dom Pedro, ravi d'être délivré d'un Prince qui lui étoit à charge, parce qu'il

lui devoit sa Couronne, ne songea plus qu'à satisfaire sa vengeance. Il fit mourir tous ceux qui avoient paru les plus zélés partisans de son frere. Ne se contentant pas de répandre du sang, il taxa toutes les Villes du Royaume à des sommes immenses, & il fut bientôt plus détesté qu'il ne l'étoit dans le tems qu'on le précipita du Trône. Dom Henri, au contraire, se montroit digne du rang dont on venoit de le priver. Ce Prince faisoit voir une fermeté au-dessus de ses malheurs. Il eut encore recours à la France, qui lui fournit de l'argent, & qui le mit en état de paroître à la tête de dix mille hommes; armée bien foible pour conquérir un puissant Royaume, mais suffisante contre un Roi abhorré de ses Sujets. Quand il fut entré dans la Castille, il jura de n'en sortir que mort ou vainqueur.

Bertrand du Guesclin vint joindre Dom Henri avec deux mille François, & on se trouva bientôt dans la nécessité de combattre. Pedro défendit sa Couronne avec beaucoup de valeur; mais enfin il fut vaincu. Quand il vit son armée en déroute, il se sauva dans le Château de Montiel, qui passoit pour imprenable. On investit sur-le champ

cette Forteresse, qui étoit dépourvue de toutes sortes de provisions. Dom Pedro voyant qu'il seroit obligé de se rendre, fit proposer à du Guesclin cent mille doublons d'or, s'il vouloit faciliter au Roi les moyens de se sauver. Du Guesclin, par ordre de Dom Henri, feignit d'accepter la proposition, & indiqua le lieu où l'on tiendroit la conférence.

Dom Pedro, accompagné de trois Seigneurs Castillans, sortit de la Ville pour se rendre à l'endroit marqué; quelques soldats François, sous prétexte de lui indiquer le chemin, le conduisirent à la tente de leur général, où il trouva Dom Henri, du Guesclin & plusieurs autres personnes qui étoient bien armées. Il s'apperçut alors qu'on l'avoit trahi, & il s'écria tout-à-coup, d'une voix terrible : *je suis le Roi.* Aussi-tôt Dom Henri tire son poignard, & se jette sur son rival pour lui arracher la vie. Les deux Princes se saisirent au corps, & Pedro renverse son adversaire. Les spectateurs sont quelque tems sans prendre part à ce combat, mais comme du Guesclin craignoit que Pedro ne profitât de ses avantages, il aida Dom Henri à reprendre le dessus, &

alors, ce dernier enfonce ſa dague dans la gorge de ſon ennemi, & le poignarde à diverſes repriſes. Ce tragique évenement, qui ne fait pas trop d'honneur à du Gueſclin, procura à Dom Henri la tranquille poſſeſſion du Royaume de Caſtille.



CONJURATION DES CASTILLANS

CONTRE HENRI IV.

HENRI IV, Roi de Castille, sembloit né pour être heureux sur le Trône, & pour y faire le bonheur de ses Sujets; cependant ce Prince éprouva, pendant tout le cours de son regne, les plus cruelles disgraces. Il avoit épousé Blanche de Navarre, qu'il répudia après treize ans de mariage, parce qu'il n'avoit point eu d'enfans. Les Peuples furent extrêmement sensibles à l'affront qu'on venoit de faire à une Reine vertueuse; & les gens de Cour dirent assez ouvertement que le Roi ne devoit imputer qu'à lui-même la stérilité de son épouse. Henri voulant se remarier, jetta les yeux sur Dona Jeanne, Infante de Portugal. C'étoit une Princesse d'une rare beauté & de beaucoup d'esprit. On ne lui cacha pas les bruits désavantageux qui s'étoient répandus sur le compte du Monarque Castillan.

L'envie d'être Reine l'empêcha de faire attention à ce qu'elle devoit desirer en qualité d'épouse ; mais quand son ambition fut satisfaite, elle ne s'abandonna que trop aisément aux charmes du plaisir.

Aussi-tôt après la célébration du mariage, on commença à plaindre le sort de la Reine d'une maniere très-offensante pour le Roi. Celui-ci voulant prouver qu'il n'étoit point dans le cas où on le supposoit, ne se borna pas à son épouse, & il voulut avoir des maîtresses. Il eut beau être assidu auprès d'elles, leur donner des fêtes galantes, faire même trancher la tête à un de ses rivaux *, tout cela ne fut point capable de rétablir sa réputation.

---

* La premiere maîtresse du Roi Henri fut Dona Catherine de Sandoval, qui aimoit Dom Alphonse de Cordoue. Celui-ci s'étant trouvé dans une émotion populaire, le Roi, charmé d'avoir un prétexte pour se délivrer d'un odieux rival, lui fit couper le cou. Henri s'attacha ensuite à Dona Guiomar ; tandis que cette derniere étoit en faveur, l'Archevêque de Séville la régala avec toute la Cour. Quelques personnes furent scandalisées de la conduite du Prélat ; mais on le justifia, en disant que l'honneur de la belle Guiomar ne couroit aucun risque avec le Roi.

Sur ces entrefaites, la Reine devint grosse. Cet évenement donna lieu à d'étranges discours. Il paroissoit depuis quelques années à la Cour un jeune Seigneur nommé Dom Bertrand de la Cueva. C'étoit un Cavalier très-bien fait & fort spirituel. Le Roi, qui l'aimoit beaucoup, le menoit souvent avec lui chez la Reine. Le jeune Castillan y alloit aussi souvent tout seul. Ces visites, qui pouvoient être très-innocentes, furent malignement interprêtées. On savoit qu'il étoit important pour le Roi d'avoir des enfans, & on ne le croyoit pas en état de devenir pere. Le Favori d'ailleurs étoit aimable. La Reine le traitoit avec beaucoup de distinction; il n'en falloit pas davantage pour faire soupçonner que l'enfant qui alloit bientôt naître lui seroit redevable de son existence. On accusoit même le Roi d'avoir favorisé cette odieuse intrigue, pour écarter du Trône Dom Alphonse, son frere & son héritier présomptif. Celui-ci n'étoit âgé que de neuf ans; mais ses belles qualités faisoient concevoir les plus heureuses espérances. Dona Isabelle, sa sœur aînée, partageoit avec lui l'affection de la Noblesse. Toutes les fois qu'ils venoient à la Cour, on

avoit pour eux des déférences qui donnoient de l'inquiétude au Roi, & qui lui faisoient desirer ardemment de se voir un successeur dont il n'eût rien à craindre.

La Reine accoucha d'une fille, qui fut nommée Dona Jeanne. Henri, au milieu des transports de sa joie, créa son Favori Comte de Ledesma. Un titre de cette importance, accordé à un jeune homme qui n'avoit encore rendu aucun service à l'Etat, ne servit qu'à confirmer les Castillans dans leurs soupçons. Deux mois après la naissance de la jeune Princesse, le Roi la fit reconnoître pour héritiere du Royaume. Il n'y eut pas la moindre opposition. Alphonse & Isabelle furent les premiers qui prêterent le serment de fidélité. Depuis ce jour, Dona Jeanne fut toujours appellée Princesse des Asturies. La Reine devint grosse pour la seconde fois, & elle mit au monde, avant terme, un Prince qui mourut en naissant *.

* La Reine, qui avoit apparemment les cheveux un peu roux, se les faisoit peindre avec une essence qui étoit facile à s'enflammer. Elle s'avisa de se promener, un jour que la chaleur étoit excessive ; les rayons du soleil

Henri combloit tous les jours le Comte de Ledesma de nouvelles faveurs. Dom Jean Pacheco, Marquis de Villena, qui avoit été long-tems dans les bonnes graces du Roi, déseſpéré qu'un autre ſe fût emparé du cœur de ſon maître, ſe joignit à pluſieurs Seigneurs mécontens, qui formerent une conſpiration contre le Roi & ſon Favori. Ils commencerent à publier que c'étoit une honte pour la Caſtille de ſouffrir plus long-tems les déſordres qui régnoient à la Cour. Ils diſoient ouvertement que la Princeſſe des Aſturies étoit le fruit d'un adultere, que les Eſpagnols avoient trop de cœur pour la reconnoître jamais en qualité de Souveraine, & qu'il ſeroit injuſte d'abandonner Alphonſe & Iſabelle, reſtes glorieux de tant de Rois leurs prédéceſſeurs. Ces inſolens diſcours furent ſuivis d'aſſemblées ſéditieuſes & de levées de ſoldats. Si Henri eût raſſemblé en diligence tout ce qu'il avoit de gens de guerre ſur pied, il auroit infailliblement forcé les Rebelles à rentrer dans le devoir; mais

---

étoient ſi ardens, qu'ils embrâſerent les cheveux de la Reine. La frayeur la ſaiſit, & occaſionna l'accident dont je viens de parler.

il resta tranquille à Tolede, & laissa aux Conjurés le tems de prendre des mesures. Ils eurent l'audace de venir attaquer le Roi jusques dans son Palais. Henri craignant de tomber en leurs mains, sortit par une porte secrette, accompagné du Comte de Ledesma, & se retira avec les Infants à Ségovie *.

Le Roi, pour braver les Rebelles, conféra à son Favori la Grande-Maîtrise de S. Jacques, qui étoit destinée depuis long-tems à Dom Alphonse. Lorsqu'ils virent qu'on donnoit à leur ennemi la premiere dignité du Royaume, leur ressentiment se changea en fureur. Ils perdirent toutes sortes de considérations, & résolurent de porter les choses aux dernieres extrémités. Avant que d'en venir aux armes, ils employerent l'artifice, & tâcherent de surprendre Ségovie. La prise de cette Ville auroit mis dans leur pouvoir la personne du Roi, celle des Infants & du Comte de Ledesma. Il étoit donc important pour les Rebelles de se rendre maîtres de cette Place. Leur entreprise étoit

* Les Infants étoient Dom Alphonse, frere du Roi, & Dona Isabelle, sa sœur.

sur le point de réussir, lorsqu'un Gentilhomme de leur parti, vaincu par ses remords, alla tout découvrir au Roi. Henri fit mettre tout le monde sous les armes. Les conjurés voyant qu'ils étoient découverts, s'assemblerent à Valladolid, & convinrent qu'il n'y avoit plus de salut pour eux que dans une rebellion ouverte.

Ils publierent un sanglant Manifeste, dans lequel ils accusoient le Roi d'avoir fait reconnoître pour légitime héritiere de l'Etat, une Princesse que l'infamie de sa naissance devoit éloigner du Trône pour jamais; d'avoir privé l'Infant Dom Alphonse d'une succession dont on ne pouvoit le frustrer, sans violer les Loix divines & humaines; d'avoir conféré la plupart des charges du Royaume à des gens indignes de les posséder; d'entretenir une éternelle alliance avec les Maures, & de les attirer à sa Cour par des bienfaits. Les Conjurés ajoutoient que l'honneur ne leur permettoit pas d'obéir à un Roi qui abusoit ainsi de l'autorité souveraine. En conséquence, ils leverent des troupes, & firent proclamer Dom Alphonse Roi de Castille. Les habitans de Valladolid, bien loin d'applaudir à cette proclamation, pri-

rent les armes, & obligerent les Rebelles de se retirer à Burgos.

Henri assembla son Conseil pour délibérer sur les affaires présentes; on y conclut tout d'une voix qu'il falloit déclarer tous les Seigneurs criminels de lèze-Majesté, & les poursuivre les armes à la main. L'Evêque de Calahorra, frere du Favori, conseilla au Roi de prendre sur-le-champ tout ce qu'il avoit de gens de guerre prêts à combattre, & de marcher tout de suite à Burgos. » C'est le vrai moyen, disoit le Prélat, » de surprendre les Rebelles, de dissiper » leurs cabales, & de les ramener à » l'obéissance. Dans les circonstances où » vous êtes, il convient de prendre un » parti prompt & vigoureux ». Le Roi écouta cet avis, & le trouva suspect. Il savoit que la faveur du Comte de Ledesma avoit occasionné la Conjuration; & quoiqu'il aimât ce jeune Seigneur avec beaucoup de tendresse, il n'avoit pas envie de lui sacrifier sa Couronne. Henri répondit donc que l'expédient qu'on venoit de lui proposer étoit sujet à de grands inconvéniens; que s'il manquoit à réussir, on exposoit le Royaume aux fureurs d'une guerre civile dont le succès étoit douteux;

qu'un Roi devoit tout tenter, avant que de se résoudre à répandre le sang de ses Peuples; qu'au reste, s'il n'y avoit pas lieu de conclure quelque accommodement, il seroit toujours tems de prendre les armes. Un Roi qui montroit tant de tendresse pour ses Sujets, méritoit-il de les trouver rebelles?

Le Prélat, indigné de cette réponse, oublia une partie du respect qu'il devoit à son Souverain. » Tant d'indulgence, » répliqua t il, marque moins de généVrosité que de foiblesse; c'est quand on » est le maître de punir, qu'il faut mon» trer de la modération. Ne vous en » prenez qu'à vous-même, si vous de» venez le plus malheureux Prince de » l'Europe ». Henri ne releva point la hardiesse de cette réplique, & il entra en négociation avec les Rebelles. Ceux-ci, qui ne se voyoient pas encore en état de soutenir leur démarche, ne cherchoient qu'à amuser le Roi. Ils parlerent de lui avec plus de respect, & offrirent de rentrer dans le devoir, s'il vouloit désavouer la Princesse des Asturies pour sa fille, ôter la Grande-Maîtrise de S. Jacques au Comte de Ledesma, accorder cette dignité à Dom Alphonse, & faire reconnoître l'In-

sant pour héritier légitime du Royaume.

Henri ne voulut d'abord écouter aucune de ces propositions ; cependant on ménagea une conférence, & on fit consentir le Roi aux conditions suivantes : Qu'on n'attaqueroit plus la naissance de la Princesse Jeanne ; qu'elle épouseroit Dom Alphonse, qui seroit déclaré, conjointement avec elle, Prince des Asturies ; que le Roi mettroit l'Infant en liberté dans douze jours, & confieroit sa personne aux Confédérés ; qu'il ôteroit la Grande-Maîtrise au Comte de Ledesma, & que l'administration en seroit conférée à Dom Alphonse, jusqu'à ce qu'il fût en âge de posséder cette dignité. A ces conditions, les Rebelles s'obligerent de poser les armes & de se soumettre au Roi. On signa le Traité de part & d'autre, & on jura d'en observer religieusement tous les articles.

Quand le Roi eut contracté ces engagemens, on lui fit sentir combien ils lui étoient désavantageux, & on l'exhorta à n'y avoir aucun égard, sous prétexte qu'un Souverain ne pouvoit jamais être contraint de traiter avec des Sujets rebelles. Ce Prince fut inflexible, & ferma la bouche à tous ses Conseil-

lers, en disant que la parole des Rois étoit sacrée & inviolable, & qu'il ne vouloit point allumer le feu de la guerre civile dans le sein de ses Etats. » Eh » bien! lui dit la Reine, hâtez-vous » donc de céder la Couronne à votre » frere, en le confiant aux traîtres qui » ont eu l'insolence de le proclamer » Roi ». En effet, les Confédérés ne tarderent pas à violer leurs sermens. Dès qu'ils eurent l'Infant à leur pouvoir, ils travaillerent à le placer sur le Trône. Le peuple leur parut dans les dispositions les plus favorables pour un changement de regne. Après avoir pris leurs mesures, & s'être rendus maîtres d'une grande partie du Royaume *, ils proclamerent l'Infant Roi de Castille, sous le nom d'Alphonse XII.

Henri fut pénétré de la plus vive douleur en apprenant cette nouvelle. » Grand Dieu! s'écria-t-il, vous qui » êtes le protecteur des têtes couron- » nées, vengez-moi de mes perfides » Sujets, & réprimez leur insolente au-

---

* Les conjurés s'emparerent de Tolede, de Séville, de Cordoue, de Valladolid, d'Avila & de Burgos.

» dace ». Comme ce Prince se trouvoit alors sans troupes, sans argent, sans amis, il se retira à Salamanque avec sa femme & la jeune Princesse des Asturies. Les Conjurés, au lieu de le poursuivre, lui donnerent le tems de lever des troupes, de sorte qu'il se vit bientôt à la tête de cent mille hommes. Il est vrai que la plupart de ces soldats étoient assez mal disciplinés, & qu'il ne pouvoit s'en servir que pour quelques jours. Mais la supériorité du nombre le rendit si formidable aux Rebelles, que ceux-ci résolurent d'entrer encore une fois en négociation. Ils promirent d'observer l'ancien Traité *, & obtinrent la paix à ces conditions.

Les Conjurés n'eurent pas plutôt écarté la tempête, qu'ils mépriserent leurs engagemens. Une conduite si odieuse souleva contre eux les habitans de Valladolid, qui appellerent Henri, & le reçurent avec toutes les marques de la plus vive joie. Pendant ce tems-là, Dom Alphonse éprouvoit bien des désagrémens de la part des Rebelles. Un d'entre eux dit à ce jeune Prince : » Nous avons

* Ils s'engagerent aussi à faire quitter à Dom Alphonse le nom de Roi dans six mois.

» sacrifié nos biens & notre vie pour » vous élever sur le Trône. Nous ne dou» tons pas que vous n'ayez assez de cœur » pour vous y maintenir jusqu'à la mort; » au reste, s'il vous arrive de laisser » voir un indigne repentir, nous ne » balancerons pas à vous presenter une » coupe de poison ».

La guerre recommença dans tout le Royaume, quoiqu'avec assez de lenteur. Le Roi qui aimoit le repos, écouta de nouvelles propositions que lui fit faire le Marquis de Villena. Cet ambitieux Castillan portoit ses vues jusqu'au Trône, & n'y pouvant monter lui-même *, il voulut du moins y placer son frere Dom Pedro Giron, Grand-Maître de Calatrava. Ce dernier étoit un homme de cinquante ans, plein de mérite, & dont le crédit n'avoit point de bornes. Villena proposa à Henri de faire quitter à Dom Alphonse le nom de Roi, & de rétablir la tranquillité dans le Royaume à ces trois conditions. 1°. Qu'on observera l'ancien Traité. 2°.

* Le Marquis de Villena étoit marié; or ce n'étoit qu'en épousant l'Infante Isabelle, qu'on pouvoit espérer de parvenir à la Couronne.

Qu'on-

Qu'on banniroit de la Cour le Duc d'Albuquerque & l'Evêque de Calahorra, son frere. 3°. Qu'on accorderoit en mariage Dona Isabelle au Grand-Maître de Calatrava.

Le Roi eut encore la bonté, ou plutôt la foiblesse, d'accepter ces propositions. On fit un nouveau Traité qu'on signa de part & d'autre. Henri parla à l'Infante, pour la résoudre au mariage qu'on venoit d'arrêter. Cette Princesse, qui ne croyoit pas au-dessus d'elle les plus grands Rois de l'Europe, ne voulut point consentir à une alliance si indigne; cependant, pour ne pas déplaire au Roi, dont les malheurs avoient aigri le caractère, elle ne lui découvrit pas ses véritables sentimens. Mais l'Infante jura à Dona Béatrix de Bobadille, l'une de ses Dames d'honneur, qu'elle se tueroit plutôt que d'épouser le Grand-Maître. La confidente ne put désapprouver une pareille résolution, & promit même à sa Maîtresse de lui fournir les moyens d'exécuter son projet : Dona Béatrix conjura en même-tems la Princesse de ne prendre un parti si violent qu'à la derniere extrémité, l'assurant que, le soir de ses nôces, lorsqu'on auroit

conduit les époux dans leur chambre, elle s'armeroit d'un poignard, & perceroit le cœur du Grand-Maître. Cette scène tragique n'eut pas lieu ; car celui qu'on vouloit faire périr par le fer, fut emporté, en peu de jours, par une fièvre maligne. On soupçonna les Conjurés d'être les auteurs d'une mort si prompte, parce que plusieurs d'entre eux ne vouloient point d'accommodement avec la Cour, & étoient fort éloignés de sacrifier leurs intérêts à l'ambition du Marquis de Villena. Celui-ci, n'ayant plus de raison pour ménager le Roi, se jetta encore dans le parti des Révoltés, & la guerre civile recommença avec plus de fureur que jamais. Les Rebelles étoient maîtres des plus fortes Places du Royaume, & Dom Alphonse voyoit tous les jours augmenter le nombre de ses partisans. Le Prince qui n'étoit pour lors âgé que de quinze ans, s'attiroit l'admiration de tout le monde. Il s'occupoit à étudier les Loix & les Coutumes du Royaume, les Droits & les Priviléges du Peuple. Il assistoit régulierement au Conseil, entroit dans le détail des affaires, prenoit connoissance de tout, laissoit voir une équité & un

bon ſens qu'on admireroit dans les perſonnes les plus avancées en âge, & ſoutenoit la grandeur de ſon rang avec une majeſté qui lui attiroit la vénération & le reſpect de tous ſes Sujets ; c'étoit dommage qu'il ne dût qu'à la rebellion un Trône dont il étoit digne par ſes vertus.

Henri, qui ne vouloit pas abandonner la Couronne à ſon rival, faiſoit tous ſes efforts pour la conſerver. Il aſſembla ſes troupes, & donna ordre à Dom Jean de Velaſco, Connétable de Caſtille, de livrer bataille aux Rebelles. Le Général conjura le Roi de ne point expoſer ſa perſonne : Henri eut égard à cette priere, & ſe retira dans une Ville prochaine. Les armées ſe rencontrerent auprès d'Olinédo, & l'on combattit de part & d'autre, avec cette fureur qui caractériſe les guerres civiles. Dom Alphonſe, monté ſur un ſuperbe cheval, couroit de rang en rang, animoit ſes ſoldats, leur inſpiroit ſa valeur, & s'expoſoit aux plus grands dangers. La bataille fut longue & ſanglante, mais confuſe & tumultueuſe. Les troupes de Henri étoient ſupérieures par le nombre, & celles d'Alphonſe par le courage. La laſſitude & la nuit terminerent

le combat, dont chacun s'attribua l'avantage. Les deux Princes firent faire des feux de joie dans toutes les villes de leur domination.

Il paroiſſoit néanmoins que le parti du Roi s'affoibliſſoit de jour en jour. Dom Alphonſe ſe rendit maître de Ségovie, où la Reine & l'Infante ſe trouvoient actuellement. La premiere n'eut que le tems de ſe ſauver en déſordre au Château. Dona Iſabelle ne chercha point à s'enfuir; au contraire, elle ſe hâta d'aller embraſſer ſon frere, & de le reconnoître pour Roi. Les Conjurés furent très-contens d'avoir cette Princeſſe au milieu d'eux. Henri, à la tête d'un détachement, vint retirer ſon épouſe du lieu où elle s'étoit enfermée, & il chargea l'Archevêque de Séville de la conduire à un autre Château*, & de l'y garder avec une forte garniſon.

Le Prélat accepta cette commiſſion avec plaiſir. Il mena avec lui Dom Pedro de Fonſeca, ſon neveu, qui étoit un des plus aimables Cavaliers de toute l'Eſpagne. La figure de ce jeune Seigneur ne tarda pas à faire une vive impreſſion ſur le cœur de la Reine. Fonſeca,

* Le Château d'Alarcon.

de ſon côté, ne put voir avec indifférence la plus belle Princeſſe qu'il y eût alors dans l'Europe. En ſuppoſant, comme on le prétendoit toujours, que Henri étoit incapable de s'acquitter des fonctions d'époux, & qu'il avoit lui-même forcé ſa femme à violer la foi conjugale, il n'eſt pas étonnant que la Reine, qui ſe voyoit alors réduite à mener une vie ſolitaire dans un triſte Château, ait écouté favorablement les ſoupirs d'un amant jeune & bien fait, & qu'elle ſe ſoit dédommagée, par les plaiſirs de l'amour, des diſgraces qu'elle eſſuyoit du côté de l'ambition. Dom Pedro trouva donc le ſecret de lui plaire, & elle en eut un fils qui fut nommé Dom Ferdinand. On prit tellement ſoin de cacher cette aventure, que perſonne n'en eut connoiſſance. Un pareil événement forma un furieux préjugé contre la naiſſance de la jeune Princeſſe des Aſturies.

Tandis que la Reine paſſoit ſon tems d'une maniere fort agréable dans le Château d'Alarcon, le Roi continuoit la guerre, & travailloit à dompter ſes Sujets rebelles. Il eut le plaiſir de voir la ville de Tolede ſe ſoulever en ſa faveur, & ſe ranger ſous ſon obéiſſance. Dom

Alphonse ayant appris cette nouvelle, marche à la tête de son armée, pour faire le siége d'une Place si importante. Il arriva au Bourg de Cardegnosa, le premier de Juillet 1468, où il se trouva tellement indisposé, qu'il ne put pas aller plus loin. Il régnoit alors une espece de contagion, dont on prétend qu'il fut frappé. Son mal augmenta considérablement, & il mourut après cinq jours de maladie. Ce Prince n'étoit âgé que de seize ans: il mériteroit les plus grands éloges, s'il n'eût pas été rebelle.

La mort d'Alphonse eut des suites avantageuses pour le Roi. Plusieurs Villes abandonnerent le parti des Conjurés. Ceux-ci ne perdirent cependant pas courage, & ne trouvant de sûreté que dans la continuation de leur révolte, ils résolurent de proclamer Reine de Castille, l'Infante Dona Isabelle. Elle étoit pour lors dans la dix-huitieme année de son âge. Beauté, esprit, sagesse, gravité, goût pour les sciences, amour de la gloire, telles étoient les grandes qualités qu'on admiroit dans cette Princesse. L'Archevêque de Tolede fut chargé d'aller lui offrir la Couronne, & il le fit en des termes très-obligeans. L'Infante commença par témoigner sa

reconnoiſſance au Prélat; enſuite elle lui repréſenta que Dom Henri étoit ſon légitime Souverain, que ſes Sujets n'avoient pas le droit de dépoſer leurs Rois, & qu'on n'auroit jamais à lui reprocher d'être montée ſur le Trône par des moyens injuſtes. Elle ajouta cependant que, ſi les Seigneurs confédérés vouloient ſuivre ſes conſeils, & continuer à lui donner des marques de leur affection, ils rentreroient dans le devoir, & ſe contenteroient d'engager le Roi à la reconnoître pour Princeſſe des Aſturies, & pour héritiere du Trône de Caſtille. « Ce n'eſt pas, diſoit-» elle, l'ambition qui m'engage à ſol-» liciter cette faveur; ce n'eſt que pour » répondre aux vœux de tous les Caſ-» tillans, & pour empêcher que la » Couronne ne tombe en des mains » étrangeres. »

L'Archevêque porta cette réponſe aux Confédérés, & leur inſpira tant d'admiration, qu'ils éleverent juſqu'au ciel, le mérite & la vertu de l'Infante. Ils envoyerent des Députés à Henri, & promirent à ce Prince de ſe ſoumettre, s'il vouloit reconnoître Dona Iſabelle pour Princeſſe des Aſturies. Le Roi tint conſeil à Madrid ſur ces pro-

positions, & jamais matiere plus importante, & plus délicate tout ensemble, n'avoit été agitée. Il s'agissoit, d'un côté, de rendre le calme & la tranquillité à tout le Royaume, qui, depuis six ans, étoit en proie aux fureurs d'une guerre civile; d'une autre part, il falloit déshériter une Princesse innocente, la couvrir pour jamais d'un opprobre éternel, & faire rejaillir cette infamie sur la Reine & sur le Roi lui-même. Tous les Peuples penchoient cependant vers ce dernier parti. Le Roi résista long-tems, & soutint avec fermeté que Dona Jeanne étoit sa fille. Un Seigneur * de la Cour osa dire que tout le monde étoit prévenu de l'opinion contraire. Il remontra ensuite au Roi que les Confédérés étoient maîtres de la plus grande partie du Royaume, & que si on rejettoit la démarche qu'ils venoient de faire, Sa Majesté devoit s'attendre à voir bientôt un autre Roi sur le Trône. Henri, vaincu par ces raisons, & emporté par l'amour du repos, qui le domina pendant toute sa vie, souscrivit, en soupirant, à l'exhérédation de sa fille. On fit

* Dom André de Cabrera, Majordome du Roi.

un nouveau Traité, par lequel le Roi accordoit aux Conjurés une amnistie générale. Il s'obligeoit à faire reconnoître sa sœur Isabelle pour Princesse des Asturies, & pour légitime héritiere de l'État; mais il fut décidé que cette Princesse ne pourroit se marier sans le consentement du Roi. Celui-ci s'engageoit à renvoyer sa femme * & sa fille en Portugal, & à faire casser son mariage. Il conféra en même-tems la Grande-Maîtrise de Saint-Jacques à Dom Jean Pacheco, Marquis de Villena, qui avoit été le principal auteur de tous les troubles, & qui força son Maître à lui accorder une des plus grandes dignités du Royaume.

La Reine protesta contre tout ce qui s'étoit fait à son préjudice; & comme elle ne se croyoit pas en sûreté dans le Château d'Alarcon, elle résolût d'en sortir, & y réussit avec le secours de Louis de Mendoza. Ce jeune Seigneur la conduisit à Gualdalajura, où elle eut le plaisir de se voir avec sa fille. Un grand nombre de Seigneurs Castillans, sensibles au sort de ces deux Princesses,

* La Reine ne devoit plus porter que le titre d'Infante de Portugal.

se déclarerent en leur faveur, & leur parti devint assez considérable, pour faire craindre aux Confédérés une nouvelle guerre civile.

Le Roi ne goûtoit point tranquillement les douceurs de la paix; il se souvenoit à quel prix il l'avoit achetée, & se reprochoit sans cesse d'avoir manqué aux devoirs de mari & de pere. Ce Prince qui aimoit tendrement son épouse & sa fille, songeoit à les rétablir dans leurs droits, sans exposer l'État à une révolution. Tandis qu'il étoit occupé de ce projet, il apprit que Dona Isabelle venoit d'épouser Dom Ferdinand, fils de Jean II, Roi d'Arragon. Ce mariage portoit un coup mortel au parti de la Princesse Jeanne. Ferdinand devoit hériter des Couronnes d'Arragon, de Valence, de Mayorque, de Sardaigne, de Sicile, & de la Principauté de Catalogne. On regardoit Isabelle comme l'héritiere présomptive des Courones de Castille, de Léon, de Galice, de Tolede, de Murcie & d'Andalousie. L'union de ces deux Puissances devoit composer cette vaste Monarchie, qu'on a appellée depuis le Royaume d'Espagne.

Henri sentit toutes les conséquences

d'un pareil mariage. Le parti des Rebelles étoit désormais assuré de toutes les forces de l'Arragon, & le Monarque Castillan craignoit de n'être plus Roi, qu'autant qu'il plairoit aux nouveaux époux. Il se plaignoit amérement de sa sœur, qui venoit de violer un des articles du dernier Traité *, & il déclara que la Princesse Jeanne, étant véritablement sa fille, il n'y avoit point d'autre héritiere des Couronnes de Castille & de Léon.

Le Roi & la Reine de Sicile ** s'étoient bien attendus que Henri ne verroit leur union, qu'avec un extrême déplaisir. Ils ne s'en inquiéterent pas beaucoup; ils se mirent cependant en état de défense, en cas qu'on vînt les attaquer. Pendant ce tems-là, Henri faisoit ses préparatifs; mais son indolence naturelle, & la crainte de répandre le sang de ses Sujets, l'empêcherent de suivre les premiers transports de son ressentiment. D'ailleurs, de nouveaux

* Selon un des articles du dernier Traité, il étoit défendu à Dona Isabelle de se marier sans le consentement du Roi son frere.

** Lorsque Dom Ferdinand se maria, son pere lui fit prendre le titre de Roi de Sicile.

chagrins vinrent l'accabler. Il apprit enfin que son épouse le déshonoroit, & qu'elle avoit eu deux enfans de Dom Pedro de Fonseca. Cette nouvelle le mit d'abord en fureur, & il résolut d'immoler à sa vengeance le Sujet audacieux qui lui avoit fait le plus sensible des outrages. La Reine pâlit d'effroi, en apprenant le danger où étoit Dom Pedro. Cette Princesse, pour sauver la vie de son Amant, fit une demarche dont l'Histoire fournit peu d'exemples. Elle alla trouver le Roi, se jetta à ses pieds, les arrosa long-tems de ses larmes, & demanda enfin la grace du coupable. Henri aimoit son épouse, toute indigne qu'elle étoit de sa tendresse. Il se laissa fléchir, & Fonseca en fut quitte pour s'éloigner de la Cour. Je ne sais ce qu'on doit admirer le plus, ou l'impudence de la Reine, ou la complaisance du Roi.

Henri se réconcilia avec le Roi & la Reine de Sicile; il se contenta d'approuver leur mariage, sans rien changer aux arrangemens qu'il avoit pris pour la succession au Trône de Castille. Ferdinand, & Isabelle, son épouse, vinrent à Ségovie, où ils furent parfaitement bien reçus. Dom André de Cabrera

obtint la permiſſion de donner à manger aux deux Rois. Henri ſe trouva mal en ſortant de table. Il vomit, ſentit un grand feu dans tout le corps, & fut attaqué d'un flux de ſang qui lui fit perdre toutes ſes forces. On ſoupçonna qu'il avoit été empoiſonné. Iſabelle, voyant le Roi ſon frere ſur le point de mourir, le ſupplia de révoquer la derniere diſpoſition qu'il avoit faite en faveur de la Princeſſe Jeanne. La Reine de Sicile fit joindre à ſes ſollicitations celles des plus grands Seigneurs du Royaume. Henri tint toujours ferme, & refuſa de déshériter ſa fille unique.

La Princeſſe des Aſturies qu'on cherchoit à exclure de la Couronne, entroit pour lors dans la quatorzieme année de ſon âge. Rien n'égaloit ſa beauté, ſi ce n'étoit la grandeur d'ame qu'elle faiſoit paroître en toutes occaſions. Elle poſſédoit tous les agrémens de ſon ſexe, ſans en avoir les défauts. Les charmes de ſa converſation lui gagnoient tous les cœurs; & ſes plus mortels ennemis, en lui diſputant ſa naiſſance, convenoient qu'elle étoit digne du rang dont on vouloit la priver. Comme cette Princeſſe avoit beaucoup d'eſprit, elle ne ſentoit que plus vivement le malheur

de sa situation. Elevée en fille de Roi, & reconnue deux fois pour l'héritiere de l'État, elle savoit que la plupart des Castillans lui disputoient l'honneur d'être issue du sang de leur Souverain. Cette idée étoit accablante pour une Princesse que l'élévation de ses sentimens assuroit de la noblesse de son origine. Comme le Roi s'affoiblissoit de jour en jour, & que les Peuples se voyoient à la veille d'essuyer une furieuse guerre civile, on fit encore des tentatives, pour engager Henri à se déclarer contre la jeune Princesse. Quelques-uns des principaux Seigneurs de la Cour vinrent trouver le Roi, & lui dirent que les momens étoient précieux, & qu'il devoit songer au bien & au repos de l'Etat; que, selon la plus commune opinion, la Princesse Jeanne n'étoit pas sa fille; qu'ainsi, il termineroit tous les différends, & rendroit la paix à l'Espagne, s'il lui plaisoit d'instituer la Reine de Sicile pour son héritiere. Henri répondit, en peu de mots, que les Loix avoient pourvu à la sûreté du Royaume, & que la Princesse des Asturies devoit lui succéder. Comme il sentoit que sa fin étoit proche, il fit un testament par lequel il déclara que Dona Jeanne étoit sa fille

unique, & par conséquent, son héritiere. Quelques jours après il mourut, sans avoir rien changé aux articles du testament.

Après la mort de Henri, quelques Seigneurs se rendirent à Escalone, où étoit pour lors la Princesse Jeanne avec la Reine sa mere. Ils allerent tous saluer leur nouvelle Souveraine, qui fut proclamée le même jour Reine de Castille & de Léon. Plusieurs Villes du Royaume se déclarerent en sa faveur. Pendant ce tems-là, les Partisans d'Isabelle lui juroient une éternelle obéissance, aussi-bien qu'à Dom Ferdinand, son époux. On fut extrêmement surpris de voir dans le parti du Roi & de la Reine de Sicile, Dom Bertrand de la Cueva, Duc d'Albuquerque, qui passoit pour être le pere de la Princesse Jeanne. Il y a beaucoup d'apparence que ce Seigneur, qui avoit beaucoup d'ambition, prévoyoit que sa fille, prétendue ou véritable, étoit intéressée par sa propre gloire, à ne pas l'élever, & peut-être même à le perdre. Ce qu'il y a de certain, c'est que le Duc d'Albuquerque agissoit en cette occasion, contre les sentimens de la nature, ou violoit les loix de l'équité.

Le parti d'Isabelle étoit sans com-

paraiſon le plus fort. Cette Princeſſe tâcha de gagner le Marquis de Villena *, qui avoit embraſſé le parti de ſa rivale, & qui paroiſſoit diſpoſé à reconnoître pour ſa Souveraine, celle qui lui feroit les plus grands avantages. Villena offrit de changer de parti, ſi on vouloit lui donner la Grande-Maîtriſe de Saint-Jacques. Le Roi & la Reine de Sicile accepterent la propoſition ; mais ils vouloient qu'on leur livrât auparavant la Princeſſe Jeanne : le Marquis n'y voulut pas conſentir, & la négociation fut rompue.

La guerre commença de part & d'autre avec aſſez de vigueur. Villena, qui voyoit que Ferdinand & Iſabelle avoient à leur diſpoſition preſque toutes les forces de la Monarchie, & qu'ils étoient encore ſoutenus par le Roi d'Arragon, ſentit bien qu'il ne pouvoit pas ſe ſoutenir contre un parti ſi puiſſant. Il s'adreſſa donc au Roi de Portugal, Dom Alphonſe V, & lui offrit en mariage **

* Il étoit fils du Marquis de Villena, que le Roi Henri avoit fait Grand-Maître de l'Ordre de Saint-Jacques. Le pere de ce jeune Marquis étoit mort dans le tems dont nous parlons.

** La Princeſſe Jeanne fut d'abord promiſe

la Princesse Jeanne, avec les Couronnes de Castille & de Léon pour sa dot. Le Monarque Portugais accepta ses offres avec plaisir, & promit d'appuyer par ses armes, les droits de la jeune Reine. Comme celle-ci étoit sa niece, il fit demander au Pape les dispenses nécessaires pour l'épouser.

Une si puissante protection affermit un peu les Seigneurs qui s'étoient déclarés pour la Princesse Jeanne. Le Roi de Portugal envoya déclarer la guerre à Ferdinand & à Isabelle : il leva ensuite une puissante armée, pour conquérir le Royaume d'une Princesse qui alloit devenir son épouse. Villena conduisit la jeune Reine à Plaisance, où Dom Alphonse se rendit avec une armée de cinq mille chevaux & de quinze mille hommes d'infanterie. Il prit dès-lors le titre de Roi de Castille & de Léon, & se mit en possession de quelques Places *, que le Marquis de Villena lui remit entre les mains. La jeune Reine fit son entrée avec lui dans Toro,

---

en mariage au Duc de Guyenne, frere de Louis XI, Roi de France; ensuite à l'Infant d'Arragon, & après cela, au Roi de Portugal.

* Les Places de Toro & de Zamora.

revêtue de tous les ornemens de la dignité Royale.

Les affaires de la Princesse Jeanne sembloient prendre un tour heureux. Dom Ferdinand ne s'endormoit pas en de pareilles circonstances. Il rassembla toutes ses forces, & se trouva à la tête de quarante mille hommes. Il crut finir la guerre tout d'un coup, en allant assiéger Toro, où étoient Dona Jeanne & Dom Alphonse. Il se trompa dans sa conjecture. La Place ne manquoit d'aucunes sortes de munitions, & elle étoit défendue par la plus grande partie des Troupes Portugaises. Les Assiégés firent de fréquentes & vigoureuses sorties sur les Castillans, & les obligerent de renoncer à leur entreprise. Le Roi de Portugal se mit en campagne, à son tour, défit une grande partie des ennemis, & se rendit maître de Pegnafiel.

Le Pape Pie II, qui étoit dans les intérêts de Ferdinand & d'Isabelle, refusoit à Dom Alphonse la dispense qu'il demandoit pour épouser la Princesse Jeanne. La proximité qui se trouve entre oncle & niece servoit de prétexte aux refus du Pontife Romain, quoique rien ne fût plus commun que de pareilles alliances. On ne sait si ces dif-

ficultés rebuterent le Prince Portugais ; il eſt toujours certain qu'il commença d'entendre à quelque négociation. Il offroit de renoncer à toutes ſes prétentions, pourvu qu'on lui cédât la Galice, Toro & Zamora. Iſabelle rejetta cette propoſition avec fierté, & dit qu'on ne lui reprocheroit jamais d'avoir conſenti au démembrement d'une ſeule Ville de la Monarchie, & qu'elle eſpéroit laiſſer la Caſtille à ſes enfans, telle que les Rois ſes prédéceſſeurs en avoient joui ; elle offrit ſeulement de payer au Roi de Portugal, une ſomme d'argent qui ſeroit réglée par des arbitres.

La négociation où Dom Alphonſe venoit d'entrer, fut regardée par ſes partiſans mêmes, comme un ſigne de foibleſſe qui lui fit perdre leur confiance. Il ſentit bientôt les effets d'une pareille démarche. Pluſieurs Villes d'Eſpagne ouvrirent leurs portes à Ferdinand & à Iſabelle. Le Roi de Portugal réſolut d'en venir à une bataille, pour arrêter les progrès de ſes ennemis. Les deux armées ſe trouverent en préſence, & on ne tarda pas à en venir aux mains. Le combat fut long & ſanglant ; & quoique les Caſtillans euſſent l'avantage du nombre, la victoire pencha pluſieurs

fois du côté des Portugais. Il y eut bien du sang répandu. La fortune de Ferdinand l'emporta. Les Troupes Portugaises furent enfoncées, & il s'en fit, dans la déroute, un massacre effroyable. Alphonse se sauva en Portugal, & emmena la Princesse Jeanne, qui supportoit ses malheurs avec beaucoup de courage.

Madrid, & toutes les Places qui étoient un peu avant dans le Royaume, se rangerent sous l'obéissance du Vainqueur; de sorte que le Roi de Portugal fut obligé de se prêter à un accommodement, par lequel le Roi & la Reine de Sicile demeureroient en possession du Royaume de Castille. On convint aussi que la Princesse Jeanne épouseroit Dom Jean, fils unique de Ferdinand & d'Isabelle, lorsque le jeune Prince seroit en âge de se marier *. Il fut aussi décidé que, si la Princesse Jeanne ne vouloit pas consentir à cet arrangement, elle seroit obligée de se faire Religieuse. La paix fut ensuite solemnellement jurée pour cent un an, & ces deux Nations attacherent leurs regards sur la fille de Henri IV, pour

* Ce Prince n'avoit pour lors qu'un an.

voir le parti qu'elle prendroit. Cette Princeſſe, qui avoit été tant de fois le jouet de la fortune, ne voulut pas s'expoſer à de nouveaux malheurs. Elle déclara donc qu'elle renonçoit à l'eſpérance de monter un jour ſur le Trône, & qu'elle étoit enfin déterminée à paſſer ſa vie au fond d'un Monaſtere. Cette réſolution parut bien ſurprenante de la part d'une Princeſſe que ſon rang, ſa jeuneſſe & ſa beauté rendoient propre à jouer un rôle brillant ſur le théâtre du Monde.

Le jour fixé pour ce généreux ſacrifice étant arrivé, la Princeſſe parut dans l'Egliſe de Sainte-Claire de Coimbre *, revêtue des ornemens royaux, dont elle alloit ſe dépouiller pour toujours. Ce ſpectacle attendrit tous les aſſiſtans. On ne pouvoit ſonger, ſans répandre des larmes, que tant d'attraits alloient être enſevelis dans la ſolitude. La Princeſſe étoit la ſeule qui montroit de la fermeté dans cette occaſion. Elle commença par ôter la Couronne de deſſus ſa tête, & la poſa aux pieds d'un Crucifix. Après qu'elle eut quitté le reſte de ſa parure, elle prit un ha-

* En Portugal.

billement de Religieuse, prononça ses vœux avec les formalités ordinaires, & changea son nom de Reine en celui de Sœur Jeanne. On ne peut assez exprimer quelle fut la douleur du Roi Dom Alphonse, quand il se vit privé pour toujours d'une personne qui lui étoit extrêmement chere. Ce Prince résolut aussi d'abandonner le Trône, & de s'enfermer dans une solitude. La mort l'empêcha d'exécuter ce projet. Dom Ferdinand & Dona Isabelle, délivrés d'une concurrente formidable, ne songerent plus qu'à rendre leur regne florissant. Ils porterent la splendeur de la Monarchie Espagnole bien plus loin qu'aucun de leurs prédécesseurs. Ils réunirent sous leur domination les Royaumes de Castille, de Léon, de Tolede, de Murcie, de Séville, de Galice, d'Andalousie, d'Arragon, de Valence, de Mayorque, de Sicile, & la Principauté de Catalogne. Ils acheverent de chasser les Maures d'Espagne, par la conquête du Royaume de Grenade, & ils s'emparerent du Royaume de Naples, sur le Roi Dom Fadrique & sur les François. Enfin, ils enleverent la Navarre à Dom Jean d'Albret, & mirent le comble à leur gloire, par la découverte qui

se fit, sous leur regne, des Indes Occidentales. Les malheurs mêmes de leur Maison contribuerent à l'aggrandissement de la Monarchie Espagnole.

Dom Jean, Prince des Asturies, fils unique de Ferdinand & d'Isabelle, mourut à Salamanque, à l'âge de vingt ans, & sa veuve, Marguerite d'Autriche, accoucha d'une fille qui mourut avant que de naître. Dona Isabelle, fille aînée de leurs Majestés Catholiques, épousa Dom Manuel I, Roi de Portugal, & mourut en couches, après avoir donné le jour à un Prince, qui fut appellé Dom Michel. Celui-ci qui, selon les Loix fondamentales de l'État, devoit réunir en sa personne toutes les Couronnes d'Espagne, ne survécut que de deux ans à sa mere : de sorte que le Ciel, qui sembloit s'intéresser pour la gloire & l'accroissement de la Maison d'Autriche, prit soin de conduire sur le Trône d'Espagne l'Archiduc Philippe, Prince des Pays-Bas, qui avoit épousé l'Infante Dona Jeanne, derniere fille des Rois Catholiques. L'Archiduc étant à la veille de se voir maître d'un vaste Empire, par la mort de tous les Princes qui devoient le précéder, se rendit en Espagne avec son épouse, pour y recevoir le

serment de la Noblesse, du Clergé & du Peuple. Après cette cérémonie, il retourna en Flandres, où il apprit bientôt la mort de la Reine Isabelle, sa belle-mere. Il partit sur le champ pour aller prendre possession de la Couronne de Castille. Dom Ferdinand voulut la lui disputer; mais il se vit contraint d'abandonner ses prétentions à son gendre, & de se contenter du Royaume d'Arragon. Philippe ne jouit pas long-tems du plaisir de régner. Il fut empoisonné à Burgos, dans un festin que lui donna Dom Jean Manuel, son Favori. Jeanne, épouse du Prince qui venoit de mourir, étoit incapable de régir ses vastes Etats. Cette jeune Reine avoit de fréquens accès de folie; de sorte qu'on fut obligé de lui donner une espece de Curateur. On choisit Dom Ferdinand, son pere, à qui on confia le Gouvernement, jusqu'à ce que son petit-fils fût en état de régner. Le jeune Prince qui devoit bientôt monter sur le Trône de Castille, étoit le fameux Charles-Quint, qui joua un si grand rôle dans l'Europe. Il réunit sur sa tête toutes les Couronnes qui forment à présent la Monarchie Espagnole. Il fut aussi élu Empereur d'Allemagne; de sorte qu'il devint le plus puissant

Prince

Prince de toute l'Europe. Quelques années avant que de mourir, il abdiqua la puissance souveraine ; il laissa l'Empire à Ferdinand, son frere ; & l'Espagne à son fils Philippe. La postérité de celui-ci fut éteinte à la mort de Charles II, qui nomma pour son successeur * un Prince de l'auguste Maison de Bourbon. L'autre branche de la Maison d'Autriche, qui a occupé long-tems le Trône Impérial, ne subsiste plus aussi. Il ne reste de cette illustre Maison que Marie-Thérese d'Autriche, Reine de Boheme & de Hongrie, & femme de François de Lorraine, qui est actuellement Empereur d'Allemagne.

---

* Le Duc d'Anjou, petit-fils de Louis XIV, Roi de France, & qui a régné sous le nom de Philippe.

CONJURATION DE PORTUGAL.

LES Espagnols s'étoient rendus maîtres du Portugal, & ce Royaume commençoit à être regardé comme une Province d'Espagne. Le Comte, Duc d'Olivarès, premier Ministre à la Cour de Madrid, croyant qu'on ne pouvoit trop affoiblir de nouvelles conquêtes, s'appliqua à mettre les Portugais hors d'état de se soulever contre la domination Espagnole. Il laissoit les Grands sans emploi, tenoit la Noblesse éloignée des affaires; & accabloit le reste de la Nation par des impôts excessifs. Lorsqu'il vouloit avoir de l'argent, il ne daignoit pas même employer ces spécieux prétextes dont les Souverains savent si bien se servir pour ruiner le Peuple. Cette barriere politique ne réussit pas au Comte d'Olivarès. Les Portugais, n'ayant plus rien à perdre, & ne pouvant espérer de fin ni d'adoucissemens à leurs miseres que dans le changement de l'Etat, songerent à se-

couer un joug qui, de jour en jour, leur devenoit plus insupportable.

Marguerite de Savoye, Duchesse de Mantoue, gouvernoit alors le Portugal en qualité de Vice-Reine; mais son pouvoir n'égaloit pas le titre éclatant dont elle étoit revêtue. Toute l'autorité se trouvoit entre les mains de Miguel Vasconcellos, qui faisoit la fonction de Secrétaire d'Etat auprès de la Vice-Reine. Cet odieux Ministre étoit Portugais, & traitoit ses compatriotes avec autant de dureté que s'il eût été Espagnol. Personne ne possédoit mieux que lui le funeste talent d'enrichir son Maître aux dépens des Peuples, & de faire naître des haines & des inimitiés entre ceux qu'il étoit intéressé à désunir; ce fut par de si détestables qualités qu'il se rendit agréable au Duc d'Olivarès. Celui-ci se reposoit entierement sur Vasconcellos du soin de tirer tout l'argent du Portugal. Il n'y avoit dans tout ce Royaume que le Duc de Bragance, qui pût donner de serieuses inquiétudes aux Espagnols. La Couronne appartenoit à ce Prince par le droit de la naissance. Il étoit d'une humeur douce & agréable; d'un naturel tranquille & modéré, d'un esprit plus droit que vif, allant toujours

dans les affaires, au point principal; pénétrant aisément les choses auxquelles il s'appliquoit, mais n'aimant pas l'application; ambitieux, sans cependant être prêt de tout hasarder pour changer la situation de sa fortune; sensible aux injustices de ses ennemis, mais incapable de se donner beaucoup de peine pour en tirer vengeance. Il ne paroît pas d'abord qu'un homme de ce caractère fût bien propre à jouer le premier rôle parmi les conspirateurs.

Les qualités du Duc de Bragance étoient proportionnées aux conjonctures présentes. Il falloit que ce Prince, pour être moins suspect aux Espagnols, ne se mêlât d'aucune affaire, & qu'il ne fût & ne parût occupé que de divertissemens & de plaisirs. Il s'acquittoit parfaitement bien d'un personnage qui étoit si conforme à ses inclinations. Si le Duc de Bragance eût eu ces talens supérieurs, qui sont presque toujours nécessaires quand on veut former de grands projets, il ne seroit jamais parvenu à monter sur le Trône. Ses qualités n'étoient pas assez brillantes pour faire craindre aux Espagnols qu'il voulût un jour entreprendre de se faire Roi; mais elles étoient assez solides pour

donner aux Portugais l'espérance d'un Gouvernement doux, sage & plein de modération.

Quoique ce Prince se comportât avec beaucoup de sagesse, en ne suivant même que son penchant naturel, il survint une affaire qui le rendit enfin suspect à la Cour de Madrid. Le Peuple d'Evora, réduit au désespoir par quelques nouvelles impositions, s'étoit soulevé contre ses oppresseurs, & dans la chaleur de la révolte, il échappa aux plus échauffés, des plaintes contre la tyrannie des Espagnols, & des vœux publics pour la Maison de Bragance. Cet événement auquel le Duc n'avoit aucune part, détermina le Conseil d'Espagne à s'assurer de ce Prince, ou du moins, à l'éloigner de Portugal. On se servit de différens moyens pour l'attirer à la Cour; & comme il étoit dangereux d'employer contre lui la force ouverte, à cause de l'affection extraordinaire que les Portugais avoient toujours eue pour la Maison de Bragance, le premier Ministre résolut de l'éblouir à force de caresses, & par tous les dehors d'une amitié sincere.

Le Duc ne donna point dans le piége, & se tint sur ses gardes plus que jamais.

Olivarès, pour le mieux tromper, lui écrivit en des termes pleins de la confiance la plus intime, & lui manda que Sa Majesté Catholique souhaitoit qu'il visitât exactement toutes les Places & les Ports du Portugal. On lui envoya en même tems une ordonnance de quarante mille ducats, pour lever des troupes s'il en étoit besoin, & pour faire le voyage de Madrid. Cependant les Gouverneurs des Citadelles avoient un ordre secret de s'assurer de sa personne, & de le conduire promptement en Espagne.

Ce Prince se servit du pouvoir que lui donnoit sa nouvelle charge, pour placer ses amis dans les emplois & dans les postes où ils pouvoient un jour lui être plus utiles. Il employa l'argent d'Espagne à se faire des créatures; &, lorsqu'il visita les Places, il se fit si bien accompagner, que les Gouverneurs Espagnols ne purent exécuter les ordres qu'ils avoient reçus de la Cour. Les artifices qu'on employa pour le prendre contribuerent à son élévation. Il commença à envisager le Trône de plus près, & il ne lui parut pas impossible d'y monter. A la faveur de son nouvel emploi, il parcouroit librement tout le Portugal avec un équipage magnifique,

qui attiroit ſur lui les regards de tous les Peuples. Il réprimoit l'inſolence du ſoldat, combloit les Officiers de louanges, écoutoit le Peuple avec bonté, recevoit la Nobleſſe avec des diſtinctions obligeantes, & dans tous les lieux de ſon paſſage, annonçoit ſa préſence par des bienfaits.

Les partiſans du Duc de Bragance n'oublioient rien, de leur côté, pour établir ſa réputation. Mais Pinto Ribéiro, Intendant de la Maiſon de ce Prince, montroit plus de zèle que tous les autres Portugais. C'étoit un homme actif, vigilant, conſommé dans les affaires, & qui avoit une paſſion violente pour l'élévation de ſon Maître. Le Duc lui avoit avoué pluſieurs fois qu'il profiteroit avec plaiſir d'une occaſion qui pût le placer ſur le Trône, mais qu'il ne vouloit pas tenter cette entrepriſe comme un ſimple aventurier qui n'auroit rien à perdre. Il conſentoit ſeulement que ſon Domeſtique travaillât à ménager les eſprits, & à préparer ſourdement les voies qui pourroient occaſionner une heureuſe révolution.

Pinto ſe conforma aux intentions du Prince; & après s'être aſſuré de pluſieurs Portugais en particulier, il aſſembla en-

fin un grand nombre de Seigneurs, à la tête desquels se trouvoit l'Archevêque de Lisbonne. D'Acugna (c'est ainsi que s'appelloit le Prélat) étoit d'une des meilleures Maisons du Royaume, savant, habile dans les affaires, aimé du Peuple, mais haï des Espagnols qu'il haïssoit réciproquement, parce qu'ils lui préféroient Norogna, Archevêque de Bragance, créature de la Vice-Reine, & partisan zélé de la domination Espagnole.

Parmi les Seigneurs Portugais qui conspirerent en faveur du Duc de Bragance, Dom Miguel d'Alméida se fit principalement distinguer. C'étoit un vénérable vieillard, qui avoit acquis une considération extraordinaire par son mérite. Il faisoit gloire d'aimer sa patrie plus que sa fortune. Il étoit indigné de voir son Pays presque réduit en servitude par des usurpateurs. Ce généreux Portugais s'étoit toujours distingué dans des sentimens si nobles, sans que les prieres de sa famille & les conseils de ses amis l'eussent pu obliger de faire sa cour aux Ministres d'Espagne. Une si rare fermeté l'avoit rendu suspect. Ce fut aussi le premier sur qui Pinto jetta les yeux, sachant bien qu'un homme de ce caractère étoit d'un grand poids,

pour attirer la Noblesse dans le parti du Duc de Bragance.

Les plus grands Seigneurs du Royaume s'étant assemblés, comme je viens de le dire, l'Archevêque de Lisbonne, qui étoit fort éloquent, leur adressa la parole en ces termes : » Vous n'ignorez » pas les maux que nous avons eus à » souffrir, depuis que les Espagnols se » sont rendus maîtres de ce Royaume. » Combien de sang n'ont-ils pas répan» du pour assurer leur usurpation ! C'est » un crime à leurs yeux d'être attaché » à sa Patrie, & ce crime est toujours » puni de mort. Est il quelqu'un parmi » nous dont la vie & les biens soient en » sûreté ? La Noblesse est sans emploi, » sans considération, & l'Eglise n'a que » d'indignes Ministres, depuis que les » Bénéfices sont devenus la récompense » des créatures de Vasconcellos. Le » Peuple est accablé d'impôts, les cam» pagnes restent sans culture, & les » Villes n'ont presque plus d'habitans. » Les Portugais se sont arrachés de leur » Patrie, pour aller servir dans un Pays » étranger *, & on a convoqué l'arriere-

* En Catalogne. Cette Province s'étoit soulevée contre Philippe IV, Roi d'Espagne.

ne manquoit, ce jour-là, qu'un Héraut aux Portugais, pour le proclamer Roi, ou à lui-même assez de résolution pour oser mettre la Couronne sur sa tête; mais ce Prince étoit trop sage pour commettre un si grand dessein aux saillies d'un Peuple léger & inconstant. Il se retira au Château d'Almada, où il eut une conférence avec trois des principaux Conjurés *. Ils lui représenterent vivement le malheureux état du Royaume; les périls auxquels sa personne se trouvoit continuellement exposée; le desir qu'avoit toute la Nation de le voir sur le Trône, & la facilité de réussir dans une pareille entreprise. Le Duc se contenta de laisser entrevoir qu'il ne désapprouvoit pas tout ce qu'on vouloit faire en sa faveur. Il attendoit que les choses fussent plus avancées, pour manifester ses sentimens.

Après avoir pris de nouvelles mesures avec Pinto, il s'en retourna à sa maison de Villaviciosa, avec des inquiétudes qu'il n'avoit point encore éprouvées. Il communiqua à son épouse les proposi-

* Ces trois conjurés étoient Miguel d'Alméida, Antoine d'Almada, & Mendoze.

tions que venoient de lui faire les principaux Seigneurs du Portugal. La Duchesse étoit Espagnole de naissance, sœur du Duc de Medina-Sidonia, Grand-d'Espagne, & Gouverneur d'Andalousie. Elle étoit née avec une forte inclination pour tout ce qui paroissoit grand, & cette inclination devint peu-à-peu une passion démesurée pour la gloire. Le Duc, son pere, qui s'apperçut d'abord de toutes ces brillantes qualités, mit de bonne heure auprès d'elle des personnes habiles, qui lui inspirerent des sentimens pleins de cette ambition que l'on regarde dans le monde comme quelque chose de noble, & comme la premiere vertu des Princes. Aussi-tôt après son mariage, elle prit toutes les manieres de Portugal avec tant de facilité, qu'elle sembloit être née à Lisbonne. Bien différente de la plupart des personnes de son sexe, elle fuyoit tous les vains amusemens, & ne s'occupoit, dans ses heures de loisir, que des choses qui pouvoient embellir son esprit & rendre son jugement plus juste. Le Duc de Bragance, qui avoit pour elle une estime infinie & une confiance parfaite, ne voulut rien entreprendre sans l'avoir consultée. Il lui découvrit

donc le plan de la conjuration & le nom des conjurés, mais il ne lui dissimula pas les périls qui accompagnent ordinairement ces sortes d'entreprises.

La vue d'un si hardi projet ne fit qu'exciter le courage de la Duchesse, & réveiller ses desirs d'élévation. Elle représenta avec beaucoup de force à son mari, qu'il avoit des droits incontestables à la Couronne; que dans la déplorable situation où se trouvoit le Portugal, il ne convenoit pas à un homme de son rang de demeurer dans l'indifférence; que ses enfans & toute sa postérité reprocheroient à sa mémoire de n'avoir pas profité d'une occasion si favorable. Ensuite, elle lui fit envisager le Trône par ces côtés si brillans, & lui exagéra tellement la facilité d'y parvenir, qu'elle le détermina enfin à tout hasarder, pour goûter les douceurs de la puissance souveraine.

Cependant la Cour de Madrid n'étoit pas sans inquiétude. Ces marques de joie, que le Peuple de Lisbonne avoit fait paroître à la vue du Duc de Bragance, firent impression sur le premier Ministre. Il commençoit à soupçonner qu'il se tenoit à Lisbonne des assemblées secrettes, & certains bruits qui ont cou-

tume de précéder les événemens extraordinaires, lui causoient les plus vives alarmes. Pour ôter aux Portugais l'espérance de réussir dans la révolte qu'ils pouvoient méditer, on envoya au Duc de Bragance des ordres positifs de se rendre à la Cour, sous prétexte de conférer avec lui de l'état où étoient les Troupes & les Places du Portugal. Cette nouvelle fut un coup de foudre pour le Prince. Il se persuada qu'on en vouloit à sa personne, & que sa perte étoit résolue. La crainte d'avoir été trahi s'empara de son esprit; & comme ceux qui roulent de grands desseins dans leur tête croyent que le monde appliqué à leurs démarches devine toujours leur secret, ce Prince timide & défiant se crut précipité dans les plus grands malheurs. Il apprit aux conjurés les ordres qu'il venoit de recevoir. Mendoze vint le trouver secrettement, & lui déclara qu'il falloit prendre un parti, & choisir ou la mort ou la Couronne. Le Duc répondit qu'il étoit prêt à tout entreprendre pour délivrer le Portugal de la tyrannie des Espagnols. Il examina ensuite avec Pinto comment on exécuteroit cette importante entreprise. Voici ce qui fut réglé.

On commencera par s'assurer de Lisbonne, qui, étant la capitale, donnera le branle à tout le Royaume. Le même jour on fera déclarer cette grande Ville en faveur du Duc, & il sera proclamé Roi de Portugal dans les lieux de sa dépendance. Ceux de ses amis qui sont Gouverneurs de Places, en feront autant dans tous les endroits où ils commandent. La même chose doit être exécutée jusques dans les Bourgs & Villages dont les Conjurés sont Seigneurs; afin que la nouvelle de cette grande révolution se répande comme un embrasement général dans tout le Royaume, & entraîne tous les Peuples, sans que le peu d'Espagnols qui restent en Portugal, sachent où porter leurs armes. Il y avoit quelques détails sur la maniere dont on devoit s'y prendre pour s'emparer de Lisbonne.

Ce fut Pinto qui notifia aux Conjurés les intentions de son Maître. D'Alméida & Mendoze envoyerent aussi-tôt chercher le Mos & le Corée. C'étoient deux riches Bourgeois, qui, ayant passé par toutes les Charges de la Ville, avoient beaucoup de crédit parmi le Peuple, & disposoient d'un nombre considérable d'Artisans qui étoient à leurs gages.

Ces deux-zélés Citoyens avoient pris ſoin depuis long-tems de fomenter & d'entretenir l'averſion des Bourgeois contre l'Eſpagne, par les bruits qu'ils répandoient ſourdement. Ils ne parloient que de nouvelles impoſitions qu'on alloit bientôt établir. Ils avoient même congédié exprès pluſieurs de leurs ouvriers, principalement les plus mutins, ſous prétexte que le commerce étant ruiné ils ne pouvoient plus les entretenir; mais c'étoit afin que la miſere les portât plus aiſément à ſe ſoulever. Cependant le Mos & le Corée les aſſiſtoient de tems en tems, afin de les avoir toujours à leur diſpoſition. Ils entretenoient, outre cela, des intelligences ſecrettes avec les principaux de chaque quartier, en ſorte qu'ils aſſurerent les Conjurés que, pourvu qu'ils fuſſent avertis la veille de l'exécution, ils s'engageoient à faire ſoulever la plus grande partie du Peuple, à telle heure qu'on voudroit.

Pinto trouva tous les autres Conjurés fermes, intrépides, & pleins d'impatience de ſe venger des Eſpagnols. Les principaux Chefs de cette glorieuſe entrepriſe s'aſſemblerent à l'Hôtel de Bragance, la nuit du 25 Novembre. Ils

eurent la ſatisfaction de voir qu'ils pouvoient compter à-peu-près ſur cent cinquante Gentilshommes, la plupart Chefs de Maiſon, & ſur environ deux cens Bourgeois & Artiſans, tous gens de main dont on étoit aſſuré, & qui, par leur crédit dans la Ville, entraîneroient aiſément le reſte du Peuple. Comme le Roi d'Eſpagne étoit alors occupé à réduire les Catalans, & à ſe défendre contre la France & la Hollande, il n'avoit pu laiſſer beaucoup de troupes en Portugal; c'eſt ce qui devoit faciliter le ſuccès de la Conjuration.

On délibéra dans l'aſſemblée ſur les meſures qu'il falloit prendre pour réuſſir plus ſûrement. La mort de Vaſconcellos fut réſolue. Cette victime étoit due au reſſentiment des Portugais. Il y en eut qui propoſerent de traiter de même l'Archevêque de Brague; mais Dom Miguel d'Alméida repréſenta, qu'en faiſant périr un homme de ce caractère, & revêtu d'une auſſi grande dignité, on attireroit ſur le Duc de Bragance la haine de tous les Eccléſiaſtiques & des Inquiſiteurs, gens redoutables aux Princes les plus puiſſans. Enfin, il parla ſi fortement en faveur du Prélat, qu'il fit changer de ſentiment

aux Conjurés. Ceux-ci réglerent la marche & l'ordre de l'attaque, & fixerent l'exécution à un Samedi premier Décembre 1640.

Enfin, le jour parut où le succès alloit décider si le Duc de Bragance méritoit le titre de Roi & de libérateur de la Patrie, ou le nom de Rebelle & d'ennemi de l'Etat. Les Conjurés se rendirent de grand matin chez d'Alméida, & chez les autres Seigneurs où ils devoient s'armer. Ils y parurent tous avec tant de résolution & de confiance, qu'ils sembloient aller à une victoire certaine. Ce qui est de remarquable, c'est que, dans un si grand nombre, composé de Prêtres, de Bourgeois & de Gentilshommes, qui étoient la plupart animés par des intérêts différens, il n'y en eut pas un seul qui manqua à sa parole & à la fidélité qu'il avoit promise. Plusieurs femmes même voulurent avoir part à la gloire de cette journée. On rapporte que Dona Philippe de Villenes arma ses deux fils; & après leur avoir donné leurs cuirasses : » Allez, » mes enfans, leur dit-elle, éteindre » la tyrannie, & vous venger des Espa» gnols. Si le succès ne répond pas à » nos espérances, votre mere ne survi-

» vra pas un moment au malheur de
» tant de gens de bien ».

Les Conjurés ayant pris les armes, ſe rendirent au Palais par différens chemins. Ils ſe partagerent en quatre bandes, comme on en étoit convenu, attendant avec bien de l'impatience que huit heures ſonnaſſent (c'étoit le moment marqué pour l'exécution.) Jamais le tems ne leur avoit paru ſi long. La crainte qu'on ne s'apperçût de leur grand nombre, & que l'heure extraordinaire où ils paroiſſoient au Palais ne fît ſoupçonner à Vaſconcellos quelque choſe de leur deſſein, leur cauſa de cruelles inquiétudes. Enfin, l'horloge ſonna, & Pinto ayant tiré un coup de piſtolet pour ſignal, chacun ſe vit en liberté d'agir. Dom Miguel d'Alméida attaque auſſi tôt la Garde Allemande, qui fut défaite ſans preſque avoir rendu de combats. Le Grand-Veneur, Mella ſon frere, & Dom Eſtervan d'Acugna; chargent la Compagnie Eſpagnole qui fait une aſſez vive réſiſtance. Un Prêtre, marchant à la tête des Conjurés, tenant un crucifix d'une main, & une épée de l'autre, anime le Peuple avec une voix terrible, décharge des coups furieux ſur les Eſpagnols, qui prennent

la fuite, & se voyent contraints de crier comme les autres, *Vive le Duc de Bragance, Roi de Portugal.* Pinto s'étant ouvert le chemin du Palais, marche avec tant de confiance & de résolution, que, rencontrant un de ses amis, qui lui demande, en tremblant, où il va avec ce grand nombre de gens armés, & ce qu'il veut faire : » Rien autre chose, répond » Pinto en souriant, que de changer de » maître, & de vous défaire d'un tyran, » pour vous donner un Roi légitime ».

Antoine Corréa, premier Secrétaire de Vasconcellos, accourt au bruit qu'il entend dans le Palais. Comme il étoit le Ministre ordinaire des cruautés de son maître, & qu'il traitoit la Noblesse avec le dernier mépris, on se donne bien de garde de l'épargner. Dom Menezès lui enfonce son poignard dans le sein. Corréa, ne pouvant comprendre qu'on ose s'attaquer à lui, se tourne fierement vers le Portugais qui l'avoit blessé, & le regardant avec des yeux qui respiroient la fureur & la vengeance : *Quoi! tu as l'audace de me frapper?* lui dit-il. A quoi l'autre ne répondit que par trois ou quatre coups redoublés qui jetterent ce malheureux sur le carreau. Cependant ses blessures ne se trou-

verent pas mortelles, & il en réchappa pour perdre la vie, quelque tems après, par la main du bourreau.

Les Conjurés entrerent en foule dans l'appartement de Vasconcellos. On le cherche par-tout, on renverse les meubles, on enfonce les coffres pour le trouver. Chacun veut avoir l'honneur de lui donner le premier coup. Cependant il ne paroît point, & les Conjurés sont au désespoir qu'il échappe à leur ressentiment. Une vieille servante, menacée de la mort, montre l'endroit où il s'est caché. On le trouve, & Dom Rodrigo de Saa, Grand-Chambellan, lui lâche un coup de pistolet. Les autres Conjurés fondent sur lui, l'épée à la main; on le jette ensuite par les fenêtres, en criant: *Le tyran est mort; vive la liberté & Dom Juan, Roi de Portugal.* Le Peuple, qui étoit accouru au Palais, pousse mille cris de joie, en voyant précipiter Vasconcellos. On se jette avec fureur sur son cadavre. Chacun, en le frappant, croit venger l'injure publique, & donner les derniers coups à la tyrannie.

Telle fut la fin de cet odieux Ministre. Il étoit né avec un génie admirable pour les affaires; mais il ne se servit de son habileté, que pour faire le

malheur de sa Patrie. Jamais il n'y eut de cœur plus impitoyable. Il ne connoissoit ni parens ni amis, & ne songeoit qu'à sa propre fortune. Il avoit amassé des biens immenses dans l'exercice de son emploi. La meilleure partie de ses trésors fut pillée dans la chaleur de la sédition. Le peuple se fit justice lui-même, & se paya par ses propres mains, en s'appropriant les biens qu'on lui avoit enlevés. Le sort de Vasconcellos devroit servir de leçon à tous les indignes Ministres, qui s'embarrassent peu de la misere publique, lorsqu'ils en peuvent tirer avantage.

Les Conjurés se rendirent maîtres du Palais où logeoit la Vice-Reine. Cette Princesse étoit accompagnée de ses filles d'honneur & de l'Archevêque de Brague. Elle se présenta à l'entrée de sa chambre, se flattant que sa présence appaiseroit la Noblesse & feroit retirer le Peuple. » J'avoue, Messieurs, leur » dit-elle, en s'avançant vers les princi- » paux Conjurés, que Vasconcellos s'est » justement attiré votre haine & votre » indignation. Sa mort vient de vous » délivrer d'un Ministre odieux. Votre » ressentiment ne doit-il pas être satis- » fait ? Si vous persistez plus long tems

» dans ce tumulte, vous ne pourrez
» vous disculper du crime de rebellion,
» & vous me mettrez moi-même hors
» d'état de pouvoir vous excuser auprès
» du Roi ». Dom Antoine de Menezès répondit à la Vice-Reine : » Ne
» croyez pas, Madame, que tant de gens
» de qualité n'ayent pris les armes que
» pour ôter la vie à un misérable qui la
» devoit perdre par la main du bourreau.
» Nous ne nous sommes assemblés que
» pour rendre au Duc de Bragance une
» Couronne qui lui appartient légitime-
» ment, & qu'on a usurpée sur sa Mai-
» son. Il n'y en a pas un de nous qui
» ne soit prêt à se sacrifier pour re-
» mettre ce Prince sur le Trône de ses
» Aïeux ». La Princesse voulut répliquer, & interposer l'autorité du Roi ; mais d'Alméida, craignant qu'un plus long discours ne rallentît l'ardeur des Conjurés, l'interrompit brusquement, & lui dit : » Le Portugal ne reconnoît
» plus d'autre Roi que le Duc de Bra-
» gance ; &, en même-tems, tous les Conjurés crierent à l'envi : *Vive Dom Juan, Roi de Portugal.* On supplia ensuite la Princesse de ne pas s'exposer aux insultes d'un Peuple furieux, & de se retirer dans sa chambre. On l'assura qu'elle

y feroit fervie avec autant de refpect, que fi elle commandoit encore. Elle comprit aifément par ces paroles qu'elle étoit prifonniere. Outrée de dépit, elle demanda : *Que me peut donc faire le Peuple ? Rien autre chofe*, répondit Norogna avec beaucoup d'emportement, *que de jetter votre Alteffe par les fenêtres.* L'Archevêque de Brague ne pût entendre cette réponfe fans frémir : il arracha l'épée d'un foldat pour percer celui qui venoit de tenir un pareil difcours. D'Alméida fe jette fur lui, l'embraffe, le conjure de fonger au péril où il s'expofe ; puis le tirant par force à l'écart : » Savez-vous, lui dit-il, que votre vie » ne tient à rien, & que j'ai eu bien de » la peine à l'obtenir des Conjurés ? Ne » cherchez pas à les aigrir davantage » par une bravoure inutile, & peu con» venable à un homme de votre carac» tere. » Le Prélat profita de ce confeil ; il fe retira dans l'efpérance que le tems lui fourniroit une occafion favorable de fe venger.

On s'affura de tous les Efpagnols qui étoient dans le Palais où dans la ville *. Cela fe paffa auffi tranquillement que

* La plupart furent arrêtés dans leur lit.

s'ils avoient été arrêtés par un ordre de Sa Majesté Catholique. Personne ne branla pour les secourir. On tira ensuite des prisons tous ceux que la dureté des Ministres d'Espagne y tenoit enfermés. Ces pauvres gens, passant tout-à-coup d'un affreux cachot, & de la crainte continuelle d'une mort prochaine, au plaisir de trouver leur liberté dans celle de leur Patrie, touchés de sentimens de reconnoissance, & agités par la crainte de retomber dans leurs chaînes, composerent une nouvelle compagnie de Conjurés, qui montra beaucoup d'ardeur pour affermir le Duc de Bragance sur le Trône.

Cependant les Espagnols étoient encore dans la Citadelle, d'où ils pouvoient foudroyer la ville, & faire repentir les Portugais de la démarche qu'ils venoient de faire. C'est pourquoi les Conjurés croyant n'avoir rien fait tant qu'ils ne seroient pas maîtres de cette Place, allerent trouver la Vice-Reine, & lui demanderent un ordre pour le Gouverneur, afin qu'il remît la Citadelle entre leurs mains. La Princesse refusa d'y consentir. *Prétendez-vous*, leur dit-elle, *me rendre complice de votre rebellion? Si vous ne signez promptement cet ordre*, répondit

un des Conjurés *, *on va sur-le-champ poignarder tous les Espagnols qui sont à Lisbonne.* La Vice-Reine, effrayée de cette menace, signa ce qu'on voulut, croyant que le Gouverneur savoit trop bien son devoir pour déférer à un ordre qu'il devineroit aisément avoir été extorqué par violence. Elle se trompa : le Gouverneur Espagnol **, homme de peu de résolution, voyant à la porte de la Citadelle tous les Conjurés qui le menaçoient de le mettre en pieces avec sa Garnison, s'il ne se rendoit à l'instant, se trouva fort heureux d'avoir un prétexte pour couvrir sa lâcheté. Il rendit la Citadelle. Mendoze & Mello partirent sur-le-champ pour apprendre au Duc de Bragance le succès de la Conjuration, & pour l'assurer, de la part de toute la ville, qu'il ne manquoit plus au bonheur du Peuple que la présence de son Roi.

Tandis que ces deux Seigneurs étoient en route, le Duc de Bragance, qui ignoroit sa destinée, se trouvoit dans une terrible situation. Tout ce que l'espérance la plus flatteuse a d'agréable,

---

* D'Almado.

** Dom Louis del Campo.

& tout ce que la crainte la plus cruelle a de terrible, venoient ſucceſſivement agiter ſon ame. L'éloignement de Villaviciosa, qui eſt à trente lieues de Lisbonne, l'empêchoit de recevoir des nouvelles auſſi promptement qu'il l'auroit ſouhaité. Tout ce qu'il ſavoit, c'eſt que dans ce moment on décidoit de ſa vie & de ſa fortune. Il avoit déja paſſé la journée & une partie de la nuit dans ces agitations, lorſqu'enfin Mendoze & Mello vinrent mettre fin à ſes inquiétudes. Ils ſe jetterent d'abord aux pieds du Prince. Par cette action reſpectueuſe, & par la joie qui brilloit ſur leur viſage, ils lui apprirent encore mieux que par leurs paroles, qu'il étoit Roi de Portugal. Tout le Château retentit alors de cris de joie : la nouvelle ſe répandit dans un moment aux environs. Chacun accourut en foule pour rendre ſes devoirs au nouveau Roi ; & peut-être que ces premiers hommages, quoique rendus confuſément, ne toucherent pas moins l'ame de ce Prince, que ceux qu'il reçut quelque tems après dans un jour de cérémonie.

Dom Juan de Bragance partit auſſitôt pour Lisbonne. Il étoit accompagné

de plusieurs Seigneurs qui s'étoient rendus auprès de lui. Il trouva les chemins bordés d'un nombre infini de gens de toutes conditions, qui accouroient pour le voir. Ce Prince eut la satisfaction, dans tous les lieux de son passage, d'entendre le Peuple qui faisoit des vœux pour sa conservation, & qui donnoit mille malédictions aux Espagnols. Toute la Noblesse, les Officiers de la Couronne & les premiers Magistrats, le furent recevoir bien loin de Lisbonne, & il entra dans cette ville aux acclamations de tous les habitans.

Tout le reste du Royaume suivit l'exemple de la Capitale, & jamais révolution ne fut si prompte ni plus générale. On apprenoit tous les jours que les villes & les Provinces entieres avoient chassé les Espagnols pour se mettre sous l'obéissance du nouveau Roi. Les Gouverneurs de Places ne furent pas plus fermes que celui de la Citadelle de Lisbonne. Soit qu'ils n'eussent pas assez de troupes pour contenir le peuple, ou qu'ils manquassent de courage ou de munitions, ils ne firent aucune résistance : chacun d'eux craignoit pour soi le sort de Vasconcellos ; rien ne leur paroissoit si terrible que le peuple en fureur ; de

ſorte qu'on les voyoit s'enfuir avec la même précipitation que des criminels qui échappent de leurs priſons, ſans qu'il reſtât dans tout le Portugal un ſeul Eſpagnol qui ne fût arrêté, & tout cela en moins de quinze jours.

Il n'y eut que Dom Fernand de la Cueva, Gouverneur de la Citadelle de Saint-Joam, à l'embouchure du Tage, qui parut vouloir tenir contre la révolution générale, & conſerver la Place au Roi ſon maître. Sa garniſon n'étoit compoſée que d'Eſpagnols, qui ſe défendirent courageuſement. Dom Fernand, après avoir long-tems réſiſté aux attaques des Portugais, laiſſa corrompre ſa fidélité, & rendit la Citadelle, ſous prétexte qu'il n'avoit pas de troupes ſuffiſantes. Les Officiers refuſerent de ſigner la capitulation, & il y eut un jeune Gentilhomme Eſpagnol qui promit de tenir encore trois ſemaines, & d'attendre le ſecours qu'on feroit venir d'Eſpagne.

Tel fut le ſuccès de la Conjuration de Portugal. Cette entrepriſe doit être regardée comme le miracle du ſecret, ſoit que l'on conſidere le grand nombre ou les diverſes qualités des perſonnes qui entrent dans ce complot; mais on

peut dire auſſi que ce fut une ſuite naturelle des ſentimens de haine & de vengeance que chacun d'eux avoit conçus depuis long-tems contre le Gouvernement Eſpagnol. Les guerres fréquentes que ces peuples comme voiſins, ont toujours eues l'un contre l'autre, firent naître l'animoſité entre les deux Nations. La concurrence dans la découverte des Indes, & de fréquens démêlés, n'ont pas peu contribué à augmenter ces ſentimens réciproques de haine & d'averſion.

La nouvelle de la révolte des Portugais parvint bientôt à la cour de Madrid. Le premier Miniſtre fut au déſeſpoir de s'être laiſſé prévenir : Philippe IV n'avoit pas beſoin de nouvelles affaires ; il étoit aſſez embarraſſé à ſe défendre contre les armes de la France, de la Hollande & de la Catalogne. Toute la Cour ſavoit ce qui venoit d'arriver en Portugal ; le Roi étoit le ſeul qui l'ignoroit ; perſonne n'oſoit l'en inſtruire, par la crainte du Comte d'Olivarès, qui n'auroit pas pardonné aiſément à ceux qui ſe feroient chargés de ce ſoin. Enfin, cette affaire faiſant trop de bruit pour être cachée davantage, & le premier Miniſtre, craignant que quelques-

uns de ſes ennemis ne la racontaſſent d'une maniere qui lui fût déſavantageuſe, il ſe détermina à l'annoncer lui-même au Roi; mais comme il connoiſſoit l'eſprit de ce Prince, il ſut tourner la choſe ſi adroitement, que Philippe IV ne connut pas toute la perte qu'il venoit de faire. » Sire, dit le » Comte, en abordant ſon maître avec » un viſage ouvert & plein de confian» ce, je vous apporte une bonne nou» velle. V. M. vient de gagner un grand » Duché, & pluſieurs belles terres. Et » comment, répartit le Roi? C'eſt, ré» pliqua le Miniſtre, que la tête a tour» né au Duc de Bragance; il s'eſt laiſſé » ſéduire par une vile populace, qui l'a » proclamé Roi de Portugal. Voilà, » par conſéquent, tous ſes biens confiſ» qués; il n'y a qu'à les réunir à votre » Domaine, & par l'extinction de la » Maiſon de Bragance, Votre Majeſté » régnera déſormais, ſans inquiétude, » en Portugal. »

Quelque foible que fût Philippe IV, il ne ſe laiſſa pas tellement éblouir par ce beau diſcours, qu'il ne ſût bien à quoi s'en tenir; mais comme il ne voyoit que par les yeux de ſon Miniſtre, il ſe contenta de lui dire qu'il falloit travail-

ler à éteindre une rebellion qui pouvoit avoir des ſuites dangereuſes. Le Roi de Portugal, de ſon côté, travailloit à s'affermir ſur le Trône. Il nomma des Gouverneurs qui allerent promptement ſe jetter, chacun dans leurs Places, avec ce qu'ils purent ramaſſer de gens de guerre. Ce Prince délivra en même tems quantité de Commiſſions pour lever de nouvelles Troupes. Il fit enſuite examiner ſes droits à la Couronne *,

---

* Après la mort du Cardinal Dom Henri, Roi de Portugal, il y eut pluſieurs prétendans à la Couronne. Philippe II, Roi d'Eſpagne, & Catherine de Portugal, femme de Dom Jacques, Duc de Bragance, étoient les mieux fondés dans leurs prétentions. Le Monarque Eſpagnol étoit fils de l'Infante Iſabelle, fille aînée du Roi Emmanuel. La Ducheſſe de Bragance ſortoit du Prince Dom Edouard, fils du même Roi Emmanuel. Cette Princeſſe prétendoit que la Couronne de Portugal lui appartenoit préférablement à Philippe II, qui ne ſortoit du Roi Emmanuel que par une fille qui, ſelon les Loix fondamentales du Royaume, étoit exclue du Trône, parce qu'elle avoit épouſé un Prince étranger. Comme le Roi d'Eſpagne avoit la force en main, il s'empara de la Couronne, au préjudice de la légitime héritiere. Les Eſpagnols furent maîtres du Portugal depuis l'an 1580, jusqu'en 1640.

afin qu'il ne reſtât aucun ſcrupule dans l'eſprit des Portugais, & par un Acte ſolemnel, il fut reconnu pour véritable & légitime Roi de Portugal. Après cela, voulant faire ſentir à ſes Sujets combien il leur étoit avantageux d'avoir changé de Maître, il abolit tous les impôts dont les Eſpagnols avoient accablé le Royaume. Il donna les principales Charges de l'Etat à ceux des Conjurés qui en étoient les plus dignes, & qui avoient marqué le plus d'ardeur pour ſon élévation. Pinto devoit plus que perſonne prétendre aux faveurs : comme il étoit d'une naiſſance médiocre, Dom Juan n'oſa pas l'élever aux premiers emplois; mais ce fidele Domeſtique fut toujours honoré de la confiance de ſon Maître. Le crédit dont il jouiſſoit ne valoit-il pas mieux que certains titres éclatans qui ne donnent quelquefois aucune autorité.

Philippe IV fit contre le Portugal quelques tentatives qui ne ſervirent qu'à montrer ſa foibleſſe. Ses Troupes n'eurent que du déſavantage. Pour comble de bonheur, Dom Juan de Bragance apprit que Goa, & tout ce qui reconnoît la Domination Portugaiſe dans l'Afrique, aux Indes & au Pérou,

avoient ſuivi la révolution générale; de ſorte que tout ſembloit promettre au Roi de Portugal une ſuite d'heureux ſuccès, lorſque ce prince ſe vit ſur le point de perdre le ſceptre & la vie, par une déteſtable conſpiration qui s'étoit formée dans Lisbonne, & au milieu même de la Cour.

L'Archevêque de Brague, comme nous l'avons dit, étoit entierement dévoué à l'Eſpagne. Il ne voyoit auſſi qu'avec un véritable déſeſpoir, la Vice-*Reine* priſonniere en des lieux où elle devoit commander. Le ſouvenir des bontés dont il étoit redevable à cette Princeſſe, alluma la colere du Prélat, & le fit réſoudre à tout employer pour la venger de ſes ennemis. Il n'entreprit rien moins que de faire périr le Roi. S'étant affermi dans ce deſſein, il s'appliqua à trouver les moyens qui pouvoient faire réuſſir le plus promptement ſon projet. Il ſavoit que la plupart des Grands du Royaume ne voyoient qu'avec une ſecrette jalouſie l'élévation d'un Prince qui avoit été leur égal. L'Archevêque eſpéra donc trouver des Partiſans parmi la haute Nobleſſe. Il jetta d'abord les yeux ſur le Marquis de Villaréal, qui étoit de la Maiſon de Bragance, & il

lui représenta que le nouveau Roi étant un esprit défiant & timide, il chercheroit toutes les occasions d'abaisser les Princes de son sang. » Ne voyez-vous » pas, lui dit-il, qu'on vous éloigne » des emplois, pendant que toutes les » Charges de l'État deviennent la ré- » compense d'une troupe de séditieux? » Tous les gens de bien ne voyent qu'a- » vec douleur le mépris qu'on fait de vo- » tre personne. On va vous faire languir » dans une indigne oisivété, au fond » d'une Province. Songez que vous êtes » trop grand par votre naissance, pour » être le Sujet du plus petit Roi de l'Eu- » rope, & qu'il vaut mieux obéir à un » maître qui, par le nombre considéra- » ble d'Emplois & de Gouvernemens » dont il peut disposer, est en état de » récompenser un homme de votre » rang. » Le Prélat voyant que ces discours faisoient impression sur l'esprit du Prince, acheva de le déterminer, en lui promettant, de la part du Roi d'Espagne, la Vice-Royauté de Portugal. L'Archevêque s'étant assuré du Marquis de Villaréal, du Duc de Camine*,

* Le Duc de Camine étoit fils du Marquis de Villaréal.

& du Grand-Inquisiteur, travailla à augmenter le nombre des Conjurés, & il y réussit. Le desir de la vengeance étoit si violent, qu'il n'eut point de honte d'emprunter le secours des Juifs, pour chasser du Trône son Roi légitime ; & ce fut peut-être la premiere fois que l'on vit l'Inquisition agir de concert avec la Synagogue.

Les Conjurés, après plusieurs projets différens, déciderent enfin que les Juifs mettroient le feu, la nuit du 5 Août, aux quatre coins du Palais, & en même tems à plusieurs maisons de la ville, afin d'occuper le Peuple, chacun dans son quartier ; qu'on se jetteroit ensuite dans le Palais, sous prétexte d'apporter du secours contre l'incendie, & qu'au milieu du trouble & de la confusion, on s'approcheroit du Roi, & on le poignarderoit ; que le Duc de Camine s'assureroit de la Reine & des jeunes Princes, afin de s'en servir pour faire rendre la Citadelle ; qu'il y auroit des gens tout prêts, avec beaucoup de feux d'artifice, pour mettre le feu à la Flotte ; que l'Archevêque & le Grand-Inquisiteur, avec tous ses Officiers, marcheroient par la ville, pour appaiser le Peuple, & l'empêcher de remuer, par

CONJURATION DE RIENZI.

ASPIRER au rang suprême, & y parvenir par des moyens qui devoient en écarter pour toujours; gouverner en sage Législateur, & se comporter en Tyran; dépouiller un Souverain de son autorité légitime, & lui faire agréer une pareille usurpation; échouer contre des difficultés légeres, & triompher des plus grands obstacles; trouver des ressources dans les occasions imprévues, & manquer de cette solidité qui est nécessaire pour suivre long-tems un grand projet; agir en insensé, & réussir mieux que les plus profonds politiques; être l'idole du Peuple & en devenir l'exécration: voilà l'étonnant tableau que je vais présenter aux Lecteurs; mais, avant que d'entrer dans le détail de cette fameuse Conjuration, il faut tracer le portrait de celui qui va jouer le principal personnage.

Nicolas de Rienzi * étoit un de ces

* Rienzi étoit fils d'un Cabaretier & d'une porteuse d'eau.

ticuliere d'écrire en Espagne. Cet homme, appellé Baeze, faisoit profession publique de la Religion Chrétienne, & étoit Juif dans le cœur. On lui offrit une somme considérable d'argent pour l'engager dans l'entreprise; il se laissa séduire, & promit de faire tenir les lettres au premier Ministre.

Baezo adressa son paquet au Marquis d'Aiamonte, Gouverneur de la premiere Place frontiere d'Espagne, croyant ses lettres en sûreté si-tôt qu'elles seroient hors de Portugal. Ce Gouverneur qui s'intéressoit fort à tout ce qui regardoit le Monarque Portugais, étant proche parent de la Reine, fut surpris de voir des lettres cachetées du grand Sceau de l'Inquisition de Lisbonne, & adressées au premier Ministre d'Espagne. Il les ouvrit aussi-tôt, dans la crainte que ce ne fût quelques avis qu'on donnoit au Comte d'Olivarès, au sujet de la liaison que le Marquis d'Aiamonte avoit toujours entretenue avec le Roi & la Reine de Portugal, malgré les dernieres révolutions. Le Gouverneur demeura fort étonné, quand il vit le projet & le plan d'une conjuration prête à éclater contre Sa Majesté Portugaise & toute la Maison Royale.

D'Aiamonte renvoya auſſi-tôt le paquet au Roi de Portugal.

On ne peut exprimer qu'elle fut la ſurpriſe de Dom Juan de Bragance, lorſqu'il vit que des Princes ſes parens, un Archevêque & pluſieurs Grands de ſa Cour, qui ſembloient avoir marqué plus de joie de ſon élévation, conſpiroient non-ſeulement contre ſa Couronne, mais en vouloient encore à ſa vie. Il fit auſſi-tôt aſſembler ſon Conſeil ſecret, & quelques jours après, on exécuta ce qui y fut réſolu. Le jour que la conſpiration devoit éclater, le Roi fit entrer dès le matin dans Lisbonne toutes les troupes qui étoient en quartier dans les villages voiſins, ſous prétexte d'une revue générale qu'il vouloit faire dans la grande cour du Palais. Il donna, de ſa propre main & en ſecret, pluſieurs billets cachetés, à ceux des Officiers dont il étoit le plus sûr, avec un ordre précis à chacun de n'ouvrir ſon billet qu'à midi, & pour lors d'exécuter ponctuellement ce qui leur étoit ordonné. Le Roi ayant enſuite fait appeller dans ſon cabinet l'Archevêque & le Marquis de Villaréal, ſous prétexte de quelque affaire qu'il vouloit leur communiquer, on les arrêta ſans bruit.

On en fit autant au Duc de Camine. Ceux qui avoient reçu du Roi les billets cachetés, les ayànt ouverts, y trouverent un ordre pour chacun d'eux, d'arrêter un des Conjurés, de le conduire en telle prison, & de le garder à vue. Ces mesures étoient prises si justes, & furent si bien exécutées, qu'en moins d'une heure, quarante-sept personnes qui avoient eu part à la conjuration, se trouverent emprisonnées.

Le bruit de cet affreux complot s'étant répandu dans la ville, tous les habitans accoururent en foule au Palais, demandant avec de grands cris que l'on leur livrât les traîtres. De peur de laisser rallentir la haine du Peuple, qui passe aisément de la fureur & de la colere la plus violente contre des criminels, aux sentimens de pitié & de compassion, dès qu'il ne les regarde plus que comme des malheureux, le Roi fit publier que les Conspirateurs avoient eu dessein de l'assassiner, & toute la Maison Royale; de mettre le feu à la ville & de la livrer au pillage; mais ce qui acheva d'irriter les Portugais, c'est qu'on leur déclara que les Espagnols, pour s'épargner désormais toute crainte de nouvelles conspirations, & pour assouvir

auprès de Clément VI. Ce Pape, voulant donner au Député des preuves de son estime & de sa confiance, le fit Notaire Apostolique, & le renvoya comblé de faveurs. Rienzi fut moins sensible aux bienfaits du Pontife, qu'aux mauvais traitemens qu'il avoit reçus d'abord du Cardinal. Le ressentiment l'emporta sur la reconnoissance, & il sortit d'Avignon dans le dessein de se venger.

Dès que Rienzi fut de retour à Rome, il commença à exercer sa charge de Notaire Apostolique avec une affectation d'honneur, de justice & de probité, qui, jointe à ses discours éternels sur les vices contraires des Seigneurs & des Magistrats, faisoit un contraste très-propre à les rendre odieux, & à lui attirer l'affection du peuple. Quand il se crut bien établi dans l'esprit de ses concitoyens, il résolut de faire un coup d'éclat. Tandis que le Conseil étoit assemblé, Rienzi se leve tout-à-coup, fait des reproches sanglans à la Noblesse, & exhorte les Officiers & les Gouverneurs à remplir plus exactement leurs devoirs. La récompense de ce zèle imprudent, fut un vigoureux soufflet que donna au Harangueur André le Normand Camer-

lingue, qui étoit de la Maison des Colonnes. Fortifiocca*, Secrétaire d'Etat, fit aussi un signe de mépris qui lui coûta cher dans la suite. Une si désagréable aventure ne rebuta pas Rienzi, & il continua de déclamer contre les désordres publics. Il fit peindre un tableau symbolique, où il prétendoit représenter toute la situation des affaires d'Italie, & il l'attacha au Capitole devant la Cour du Sénat.

Ce ne fut pas la seule fois qu'il eut recours à des figures hiéroglyphiques pour faire sentir les défauts du Gouvernement, & pour exciter les Peuples à la révolte. Les plus grands Seigneurs assistoient à l'explication qu'il donnoit de ses emblêmes, & ne songeoient qu'à s'en amuser. Ces sortes de farces étoient toujours suivies de quelques harangues séditieuses. Rienzi parloit en homme inspiré, & dans son enthousiasme il annonçoit sa future grandeur. Si je deviens jamais Roi ou Empereur, disoit-il, je ferai le procès à tous ces Grands

* Rienzi le fit mettre dans la suite au carcan avec un bonnet de papier, & le condamna à une amende considérable, comme faussaire.

qui m'écoutent. Les uns seront pendus; les autres auront la tête tranchée; il n'en épargnoit aucun, & les désignoit tous en leur présence. Tous les Seigneurs Romains le regardoient comme un bouffon; ils rioient de tous ses propos sans en prévoir les suites funestes. C'est ainsi que cet extravagant personnage dupoit tout ce qu'il y avoit de gens sensés à Rome.

Le Sénat ne se défioit nullement d'un homme qu'on traitoit d'imbécille, & ce fut par le moyen de cette réputation, que Rienzi exécuta ses projets sans trouver d'obstacles de la part du Gouvernement. A l'abri de cette liberté, il sonda les dispositions du Peuple, & il trouva beaucoup de gens & même des Gentilshommes qui se jetterent dans son parti. Il leur indiqua un lieu secret sur le mont Aventin, où ils se rendirent en grand nombre. Rienzi parut au milieu de l'assemblée, & peignit avec énergie la misere & la servitude où étoit réduite cette ville autrefois si florissante, & qui donnoit des Loix à tout l'Univers. Les divisions de la Noblesse, l'abaissement du Peuple, les cabales intestines, les femmes arrachées des bras de leurs époux, les Laboureurs privés

du fruit de leurs travaux, les Pélerins pillés & égorgés jusqu'aux portes de Rome, les Citoyens continuellement exposés à perdre la vie ou leurs biens, les Ecclésiastiques adonnés à toutes sortes de débauches; telle fut l'affreuse peinture qu'il fit des malheurs de Rome. Il animoit de tems en tems son discours par des soupirs, des larmes, des gémissemens, & quelquefois par des cris d'indignation. C'est à vous, disoit-il, braves Romains, qu'il convient de rétablir la justice & la paix.

Rienzi ne se contenta pas de faire sentir la grandeur du mal, il détailla les moyens qu'on pouvoit employer pour sortir d'un si triste état. Comme l'argent est sur-tout nécessaire pour l'exécution des grands projets, il fit entrevoir aux Conjurés, que les revenus immenses de la Chambre Apostolique fourniroient des fonds suffisans, & que le Pape ne trouveroit pas mauvais qu'on portât la main sur ses trésors. Quand Rienzi se fut apperçu que son discours avoit fait une vive impression sur les Conjurés, il les obligea de signer l'engagement qu'ils vouloient contracter avec lui, & ensuite il congédia l'assemblée. Quelques jours après il fit crier à son de

trompe que chacun eût à se trouver sans armes la nuit suivante dans l'Eglise du Château de Saint-Ange, afin de pourvoir au bien de l'Etat. Jamais on n'avoit vu conspirateur publier hautement ses desseins avant que d'être prêt à les exécuter. Il n'y a ordinairement que le secret qui peut faire réussir ces sortes d'entreprises. Rienzi voulut suivre une route extraordinaire, & son extravagance fut suivie des plus heureux succès.

Les Romains se rendirent dans l'Eglise qu'on leur avoit indiquée, & celui aux ordres duquel ils venoient d'obéir, fit dire trente Messes du saint-Esprit, auxquelles il assista depuis minuit jusqu'à neuf heures du matin. C'étoit le jour de la Pentecôte qu'il avoit choisi exprès pour sanctifier en quelque sorte sa conjuration, & pour faire entendre qu'il n'agissoit que par une inspiration particuliere du saint-Esprit. Rienzi sortit de l'Eglise, accompagné de Raymond *, Evêque d'Orviette, qu'il avoit attiré dans son parti par force ou par adresse. Cent hommes bien armés envi-

* C'est ce Vicaire du Pape dont j'ai déja parlé.

rounoient le Chef des séditieux; une foule innombrable le suivoit avec de grands cris de joie, sans trop savoir à quoi cette scène devoit aboutir. Rienzi arrangea la marche avec le plus d'ordre qu'il lui fut possible; on portoit devant lui trois étendards, sur lesquels on avoit peint des figures symboliques. Au milieu de cette pompe singuliere & des acclamations redoublées, il marche au Capitole, entre dans le Palais, monte sur la tribune, harangue le Peuple, déclare aux Romains que le tems de leur délivrance est arrivé, & qu'il veut être leur libérateur. Quand il eut achevé son discours, il fit lire les réglemens qu'il avoit dressés, & qui ne pouvoient manquer d'être agréables au Peuple à qui on promettoit l'abondance, la liberté & l'abaissement de la Noblesse. Outre ces avantages, on n'imposoit aux Romains nulle condition onéreuse. Tout se tiroit des revenus de la Chambre Apostolique. Ce qu'il y avoit de singulier, c'est qu'en ruinant le Pape * on croyoit encore lui rendre service:

* Rienzi avoit persuadé aux Romains que toutes ses démarches étoient approuvées par Clement VI.

de ſorte que l'intérêt & la conſcience ſe trouvoient d'accord. On approuva donc tout ce que Rienzi venoit de propoſer, & il fut déclaré Souverain de Rome. Dès ce jour même il commença à dicter ſes Loix du haut du Capitole.

Cependant Etienne Colonne, qui étoit à Corneto, fut extrêmement ſurpris d'apprendre ce qui venoit de ſe paſſer. La choſe lui parut d'abord incroyable; mais ne pouvant plus douter d'un événement ſi extraordinaire, il monte à cheval, & arrive à Rome dans la perſuaſion que ſa préſence ſeule va faire rentrer les factieux dans le devoir. On ne le laiſſa pas long-tems dans cette erreur; Rienzi lui envoya un ordre de ſortir promptement de la ville. Le Gouverneur, étonné d'une pareille audace, fit une réponſe qui témoignoit beaucoup de mépris. Auſſi-tôt on ſonne l'allarme au Capitole. Le Peuple accourt en armes de toutes parts, & la ſédition fut ſi prompte & ſi univerſelle, que Colonne eut à peine le tems de ſe ſauver. Tous les Nobles eurent ordre de ſe retirer dans leurs Terres, & aucun n'oſa déſobéir. Après ce coup de vigueur, Rienzi ſe rend maître de toutes les avenues de la ville,

s'assure de tous les quartiers, met des corps-de-garde à la tête des ponts, établit des Officiers pour rendre la justice, & fait punir tous les scélérats qui tombent sous sa main. Le peuple étoit au comble de la joie d'avoir confié la suprême Puissance à un homme qui en savoit faire un si bon usage.

Rienzi, craignant d'être regardé comme un Usurpateur, tâcha de faire approuver sa démarche par le Souverain Pontife, & il eut encore le bonheur d'y réussir. Clément VI, qui ne se voyoit pas en état de punir un sujet rebelle, crut qu'il falloit dissimuler, & ne pas aigrir un homme qui pouvoit encore porter plus loin son audace. La Cour d'Avignon prit donc le parti de confirmer Rienzi & Raymond * dans tous les droits que le Peuple leur avoit donnés. On loua même le zèle de l'Usurpateur, & on l'exhorta à continuer de se rendre digne de la protection du Saint-Siége. Voilà jusqu'où les Italiens poussent quelquefois la politique.

* Rienzi feignit de ne vouloir accepter la souveraine Puissance, qu'à condition qu'on lui donneroit pour Collégue, Raymond, Evêque d'Orvieto; mais ce dernier ne jouissoit d'aucun pouvoir.

L'ambitieux Rienzi avoit toujours témoigné qu'il vouloit être le restaurateur de la liberté Romaine. Il se donna donc bien de garde de prendre des titres fastueux, qui, loin d'augmenter sa puissance, n'auroient servi qu'à la décréditer. Il représenta aux Romains que, comme l'insolence de la Noblesse avoit donné lieu autrefois à la création des Tribuns du Peuple, les circonstances présentes exigeoient qu'on établît de pareils défenseurs. Il fit sentir qu'en renouvellant cette ancienne dignité, il en résulteroit des avantages considérables. Les Romains ne balancerent pas un instant à lui accorder ce qu'il desiroit avec tant d'ardeur, & on joignit au titre de Tribun, celui de Libérateur de la Patrie *.

Les principaux Nobles qui avoient été contraints de se retirer dans leurs Châteaux, frémirent en apprenant que la puissance de l'Usurpateur augmentoit de jour en jour. Ils s'assemblerent secrettement pour délibérer sur les moyens de perdre leur ennemi ; mais on se sépara sans rien conclure. Rienzi, ayant

* Raymond fut aussi nommé Tribun du Peuple.

été informé de leur démarche, les cita tous à son Tribunal, pour y prêter entre ses mains serment de fidélité à la République, sous peine d'être traités comme criminels d'Etat. Cette sommation fut un coup de foudre pour la Noblesse ; mais il fallut obéir. Le premier qui se présenta, fut le jeune Etienne Colonne, fils du Gouverneur, & les autres Nobles suivirent son exemple.

Quand l'Usurpateur vit que son autorité étoit bien affermie, il tourna tous ses soins du côté de l'administration de la justice ; & il faut convenir que jamais Souverain légitime ne montra plus d'équité. Rienzi fut principalement le fléau des scélérats, & il étoit inflexible à l'égard des crimes qui intéressoient la sûreté & la tranquillité publiques. Rome en peu de tems fut purgée des malfaiteurs ; les bois & les grands chemins devinrent libres ; le commerce commença à fleurir, & tout reprit une face nouvelle.

La facilité qu'avoit trouvé le Tribun à se rendre maître absolu de Rome, lui fit étendre ses vues sur le reste de l'Italie, qu'il ne désespéra pas de réduire sous son obéissance. Quand il en eut formé le projet, il assembla les Ro-

mains, & leur repréſenta que c'étoit peu d'avoir délivré leur Patrie de la ſervitude, s'ils ne s'efforçoient de lui rendre une partie de ſa gloire paſſée; qu'il falloit, par conſéquent, travailler à réunir tous les petits Etats qui partageoient l'Italie, & en former un corps dont Rome régleroit tous les mouvemens; qu'il étoit d'avis d'inviter toutes les villes à favoriſer une entrepriſe qui rétabliroit les Romains dans l'heureuſe ſituation où ils étoient du tems de la République. On applaudit à ce diſcours, & on preſſa le Tribun d'exécuter un projet ſi glorieux. Rienzi dépêcha alors des couriers à tous les Princes d'Italie, pour les exhorter à rétablir Rome dans ſon ancienne ſplendeur. Il eut même l'audace d'écrire à toutes les têtes couronnées de l'Europe pour demander leur amitié, en leur offrant la ſienne. C'eſt ainſi qu'un homme de la plus baſſe naiſſance traitoit d'égal avec les plus puiſſans Souverains. Ce qu'il y eut d'extraordinaire, c'eſt que preſque tous les Potentats lui envoyerent des Ambaſſades; de ſorte que le Peuple Romain crut voir revenir ces tems heureux où tous les Rois ſoumettoient leurs ſceptres aux Faiſceaux, & ve-

noient reconnoître la Souveraineté de la Capitale du Monde.

La conduite du Tribun avoit été jusqu'alors irréprochable, & on ne pouvoit lui imputer d'autre crime que celui de son usurpation. Il étoit sévere, à la vérité, & n'épargnoit pas les gens de la plus haute naissance; mais ses châtimens ne tomboient que sur des scélérats indignes de vivre. Rienzi n'eut pas assez de force d'esprit pour ne pas s'oublier dans le haut rang où la Fortune venoit de le placer. Sa puissance l'aveugla, les richesses l'amollirent, il donna dans la profusion, & se livra à la débauche. Avant ce changement de mœurs, il ne vouloit point d'autre rempart que l'affection des Peuples; mais depuis, il songea à prendre des précautions pour sa sûreté, & fit trop sentir qu'il étoit Souverain; il n'y eut que sur l'article de la justice, qu'il ne se relâcha jamais. Dès qu'il se vit en état d'inspirer la crainte par le grand nombre de troupes qu'il avoit sur pied, il publia un Edit, par lequel il citoit devant lui les Magistrats ou Gouverneurs des villes qui étoient du district de Rome, pour venir rendre hommage à tout le Peuple Romain en sa personne. Il ré-

tablit auſſi une impoſition qu'on ne levoit plus depuis long-tems. Tout le monde ſe ſoumit à la citation & à la taxe, excepté Jean de Vic, Commandant de Viterbe, & Gaëtan de Ceccano, Comte de Fonde. Le Tribun, indigné contre ces deux Seigneurs qui oſoient lui tenir tête, réſolut de leur faire connoître qu'on ne lui réſiſtoit pas impunément. En effet, il vint à bout de les réduire, & leur défaite le rendit plus formidable que jamais à tous les Grands d'Italie.

La Nobleſſe qui, quelques mois auparavant, étoit ſi fiere & ſi arrogante, rampoit avec la derniere baſſeſſe devant l'Uſurpateur. Quand celui-ci étoit à l'Egliſe, on le voyoit aſſis ſur un Trône élevé, ayant devant lui les Seigneurs Romains qui ſe tenoient debout dans une contenance modeſte. La femme de Rienzi pouſſoit encore plus loin le faſte & l'orgueil. Toutes les fois qu'elle ſe montroit en public (ce qui arrivoit rarement) elle étoit accompagnée d'une Cour brillante, & traînoit à ſa ſuite les Dames de la plus haute naiſſance. Une troupe de jeûnes gens armés lui faiſoient eſcorte, & quantité de Demoiſelles la précédoient l'éventail à la main pour

empêcher que la chaleur & les mouches ne l'incommodassent. Toute la famille du Tribun se ressentit de son élévation; il avança tout ce qu'il avoit de parens, & il imita en ce point la conduite des Souverains Pontifes.

Malgré le changement qui s'étoit fait dans les mœurs du Tribun, la réputation de son intégrité se trouvoit si bien établie, qu'on venoit de toutes parts, & même des lieux les plus éloignés, pour lui demander justice. Il y eut même des têtes couronnées qui rechercherent sa protection, & qui se soumirent à son arbitrage *. Le Pape, les Cardinaux, & tous les Prélats de la Cour d'Avignon, écrivirent à Rienzi des lettres très-obligeantes, dans lesquelles on lui insinuoit adroitement qu'il étoit de sa piété de ne pas dissiper les biens de l'Eglise. *Il faut*, lui disoit-on, *en agir avec elle comme avec une bonne mere, dont on ne doit succer le lait*

* Jeanne, Reine de Naples, étoit accusée d'avoir eu part à la mort du Roi André son époux. Louis d'Anjou, Roi de Hongrie & frere d'André, ne vouloit pas laisser ce crime impuni. L'affaire fut portée au Tribunal de Rienzi, qui demanda du tems pour se mettre en état de juger une cause si importante.

qu'avec modération. Philippe de Valois, qui régnoit alors en France, ne crut pas qu'il fût de sa dignité de répondre sérieusement aux lettres fastueuses & insolentes que lui avoit envoyées Rienzi. Le Monarque François affecta d'employer le style le plus commun & le plus trivial, & fit porter sa réponse par un simple Archer de sa garde *.

Il sembloit que le Tribun n'eût plus rien à desirer du côté de l'ambition; cependant il eut la manie de vouloir être Chevalier Romain, sans faire attention qu'en voulant entrer dans le Corps de la Noblesse qu'il avoit pris plaisir à humilier, il se décréditeroit dans l'esprit du Peuple, dont il avoit paru jusqu'alors soutenir les droits. Rienzi se fit donc recevoir Chevalier **, & après la cérémonie, qui fut aussi indécente

---

* La Lettre de Philippe de Valois n'arriva à Rome, qu'après que Rienzi en eut été chassé.

** Rienzi s'avisa de prendre le bain dans une fameuse cuve de marbre, où Constantin s'étoit baigné, après avoir été guéri de la lepre, dit-on, par le Pape St. Sylvestre. Ce monument étoit regardé comme quelque chose de sacré. Le Tribun se coucha ensuite dans un endroit de l'Eglise qu'on appelloit les fonts de Saint Jean.

que magnifique, il cita les Empereurs, les Rois, les Ducs, les Princes, les Comtes, les Marquis, les Universités, les Peuples qui prétendoient avoir quelque Jurisdiction, puissance & autorité dans l'Empire, de comparoître à un jour marqué avec leurs titres & leurs prétentions, faute de quoi on procéderoit contr'eux selon les formes du droit & les inspirations du Saint-Esprit. Lorsqu'il eut fait cette insolente sommation, on lui présenta successivement sept Couronnes *, qu'on lui arrachoit à mesure qu'on les mettoit sur sa tête. Il est difficile de deviner quelles vues pouvoit avoir Rienzi dans ces sortes d'entreprises, où il paroît plus d'extravagance que de politique.

Depuis que le Tribun se fut fait couronner, son crédit commença à décheoir. La pompe passagère des cérémonies qui avoit occupé un tems toute l'attention des Romains, fit place à des réflexions sérieuses. Le luxe de ses habillemens, la somptuosité de sa table, la pompe de son cortege; en un mot, ce faste Monarchique qu'il affectoit dans toutes ses actions, occasionna bientôt des

* Par allusion aux sept Dons du Saint-Esprit.

murmures secrets, & altéra le principe de la vénération qu'on avoit toujours eue pour l'Usurpateur. Cependant Rienzi, qui ne s'étoit pas encore apperçu de la mauvaise disposition des Peuples à son égard, crut qu'il pouvoit tout oser, & qu'il étoit tems de porter le dernier coup à la haute Noblesse. Il attira dans son Palais plusieurs Seigneurs Romains sous différens prétextes, & s'assura de leurs personnes. Le Tribun craignant que ce coup d'éclat ne causât quelque sédition, fit courir le bruit que ses prisonniers étoient des traîtres qui avoient conspiré contre le Gouvernement. Il assembla ensuite le Peuple au Capitole, où il fit conduire les prétendus coupables. Etienne Colonne, qui étoit une des illustres victimes que l'Usurpateur avoit résolu d'immoler, leva un pan de la robe de Rienzi, & lui dit : *Un habit simple ne vaudroit-il pas mieux que ce riche ornement que vous portez ?* La hardiesse de Colonne, son regard majestueux, & une rumeur sourde que ces paroles exciterent dans l'assemblée, firent pâlir Rienzi, qui étoit naturellement timide & facile à déconcerter. Le Tribun n'osa poursuivre sa démarche, & il remit l'affaire au len-

demain. Comme il étoit résolu à l'exécution de son barbare projet, il fit tendre des tapisseries mi-parties de rouge & de blanc, dans le lieu où se tenoit le Conseil, & qui devoit être le théâtre de la sanglante tragédie qu'on préparoit. Rienzi envoya un Confesseur à chacun des prisonniers pour les exhorter à la mort, & fit ensuite sonner la cloche du Capitole. A ce son fatal, les Seigneurs jugerent que leur Arrêt étoit prononcé, & tous se disposerent à mourir.

Cependant le Peuple, qui s'attendrit aisément à la vue des plus insignes criminels qu'on conduit au supplice, ne put voir sans une extrême douleur le sort qu'on préparoit à des hommes de la plus haute naissance, & qui n'étoient coupables que parce qu'ils faisoient ombrage au Tyran. On n'entendit point alors ce murmure d'approbation, avec lequel le Peuple avoit coutume d'applaudir à la sévérité du Tribun dans les exécutions ordinaires. Un sombre & lugubre silence régnoit dans toute l'assemblée, & la compassion avoit gagné tous les cœurs. Ceux qui étoient le plus près de Rienzi, lui firent remarquer ce changement. Ils en prirent occa-

ſion d'imploter ſa clémence en faveur des priſonniers, & ils employerent pour le fléchir, les paroles les plus tendres, & les motifs les plus preſſans.

Le Tribun comprit alors qu'il avoit été trop vîte dans une affaire ſi délicate; il prit ſur le champ ſon parti, & fit conduire les Seigneurs à ſon Tribunal. Au lieu de prononcer le funeſte Arrêt, il ſupplia le peuple d'avoir quelque indulgence pour d'illuſtres priſonniers, dont les ſervices & la naiſſance méritoient bien qu'on n'examinât pas leur conduite à la rigueur. Quoiqu'il frémît de rage intérieurement de ſe voir arracher ſes victimes, il demanda leur grace, & l'accorda lui-même au nom du Peuple. » N'êtes-vous pas réſolus, leur » dit-il, de vous ſacrifier pour les in- » térêts de ce Peuple qui vous rend & » les biens & la vie? » Tous ces Seigneurs, frappés d'un changement ſi imprévu, répondirent par une profonde inclination.

Le Tribun, voulant regagner entiérement ſes priſonniers, les combla de politeſſe & de préſens; mais dès qu'ils furent ſortis de Rome, ils ſongerent à ſe venger. Ils commencerent par fortifier leurs Places, & les munir de toutes

ſortes de proviſions. Rienzi ne mit aucun obſtacle à tous ces préparatifs ; mais il ne tarda pas à éprouver les effets de ſon imprudence. A peine les Seigneurs révoltés ſe trouverent en état d'agir, qu'ils firent des courſes aux environs de Rome, pillant & ruinant la campagne, enlevant hommes & beſtiaux, & portant par-tout la déſolation & le ravage. Le Tribun, réveillé par les murmures publics, ſe détermina enfin à attaquer les auteurs de tous ces déſordres. Il forma à la hâte une armée de plus de vingt mille hommes, qui fit un dégât effroyable dans le territoire de Marino *.

Ce fut alors que Clément VI envoya un Légat à Rome pour procéder contre Rienzi, en cas que ce dernier ne voulût pas ſe démettre de la ſouveraine Puiſſance. Le Pape n'avoit que des excommunications à lancer ; mais ces armes ſpirituelles n'étoient pas ſuffiſantes pour dompter l'Uſurpateur. Dès que le Légat fut arrivé à Rome, il écrivit au Tribun qui étoit en campagne à la tête de ſes troupes, pour le preſſer

* Marino étoit la plus forte Place des Conjurés.

de venir recevoir les ordres du Souverain Pontife. Le Tribun ne se pressa pas d'obéir. A la fin il entra dans la Ville, accompagné de ses troupes, & commença par détruire quelques Places appartenantes aux Seigneurs révoltés. S'étant ensuite rendu à l'Eglise de Saint-Pierre, il se fit donner la Dalmatique que les Empereurs avoient coutume de porter à leur Couronnement, la mit par-dessus ses armes, & partit au son des trompettes avec toute sa Cavalerie en tête, & le sceptre à la main. Il se rendit au Vatican dans cet équipage pompeux & burlesque. Après un assez court entretien, le Légat & lui se séparerent sans aucun éclaircissement, & fort peu satisfaits l'un de l'autre.

Cependant Rienzi continuoit toujours ses opérations militaires; mais soit que la présence du Légat eût inspiré un nouveau courage à la Noblesse Romaine, soit que la crainte eût rallenti la premiere ardeur du Tribun, il commençoit à perdre cette supériorité qui l'avoit rendu jusqu'alors si formidable. D'ailleurs, l'argent lui manquoit, les troupes étoient mal payées, on s'ennuyoit de la guerre civile, & malgré un reste de vénération que le Peuple conservoit encore pour le Tribun, tout

paroiſſoit ſe diſpoſer à un murmure général. Quelques Gentilshommes, bien aſſurés de la diſpoſition des eſprits, promirent au vieux Colonne de lui ouvrir les portes de la ville lorſqu'il ſe préſenteroit avec ſon armée.

Sur cet avis, les Seigneurs Romains réunirent leurs troupes à Paleſtrine, & formerent un corps de quatre mille Fantaſſins & de ſeize cens chevaux. Quand le Tribun vit cet orage prêt à fondre ſur lui, il tomba dans un abattement ſi étrange, qu'il en perdit le ſommeil, & abandonna le ſoin des affaîres. Il ſe tenoit caché dans le Capitole, ſans prendre aucunes meſures. L'approche du danger le fit enfin ſortir de ſon aſſoupiſſement. Il aſſembla les Romains, & leur perſuada qu'il avoit eu une révélation qui lui annonçoit les plus éclatans ſuccès; excellent moyen pour déterminer un Peuple ſuperſtitieux à tout entreprendre.

Rienzi ſe diſpoſa à attaquer ſes ennemis, & l'armée des Nobles ſe mit auſſi en marche. Le vieux Colonne qui la commandoit, & qui s'étoit ménagé des intelligences dans Rome, avance vers cette Ville, ſuivi ſeulement de deux Domeſtiques; mais on ne lui ouvrit point les portes comme il s'en étoit flatté, & il s'en retourna fort mécontent.

Il partagea ses troupes en trois corps ; & ordonna que, pour braver le Tribun, on les feroit défiler au son des trompettes, le long des murs de Rome. Les deux premiers corps exécuterent sans aucun inconvénient, les ordres du Général. Il ne restoit plus que le troisieme, composé de la meilleure Cavalerie, & de la fleur de la Noblesse. Le jeune Colonne, qui en étoit un des principaux Chefs, avoit pris les devants avec quelques jeunes Seigneurs ; s'étant apperçu qu'une des portes de la Ville étoit à demi-ouverte, & entendant un bruit sourd & confus, il s'imagina que c'étoit-là un effet des intelligences que son pere avoit ménagées. Aussi-tôt il met sa lance en arrêt, donne des éperons à son cheval, & avance dans la Ville à toute bride, sans être suivi de personne.

La Cavalerie Romaine, sur laquelle il fondit d'abord, prit tellement l'épouvante, qu'elle se mit à fuir en désordre, comme si elle eût eu toute l'armée ennemie sur les bras. L'Infanterie ne tint pas plus ferme, & si le jeune Colonne avoit eu seulement avec lui une centaine de soldats, il étoit maître de Rome ; mais enfin, les habitans étant venus à se reconnoître, & n'appercevant qu'un

seul

ſeul homme, firent face & l'envelopperent. Colonne qui avoit compté ſur ſes amis du dedans & du dehors, fut étrangement étonné de ſe voir inveſti de toutes parts. Il voulut regagner la porte; mais les Cavaliers qui le pourſuivoient l'atteignirent, le renverſerent de cheval, le déſarmerent, &, ſans avoir aucun égard pour ſa naiſſance, ſa jeuneſſe & ſes ſupplications, on le frappe de trois coups d'épée, dont il mourut ſur-le-champ. Il étoit alors dans la vingtieme année de ſon âge, & il avoit déja donné des preuves de valeur qui préſageoient de plus grandes actions & un deſtin plus heureux. Dans le moment qu'il expira, le ciel, qui étoit couvert de nuages, s'éclaircit tout-à-coup. Rienzi ne manqua pas d'en tirer avantage, pour s'attirer l'admiration d'un Peuple crédule & ſuperſtitieux.

Cependant le vieux Colonne, qui ſuivoit à la tête de l'arriere garde, étant arrivé à la porte de la Ville où la populace étoit aſſemblée, pouſſe ſon cheval de ce côté-là, & voit ſon fils étendu à terre & nageant dans ſon ſang. Quel ſpectacle pour un pere! La frayeur le ſaiſit, & il ſort promptement de ce lieu funeſte; mais la tendreſſe paternelle le

rappelle bientôt dans la Ville; il y rentre pour délivrer son fils qu'il croit encore vivant. A peine a t-il fait quelques pas, qu'il s'apperçoit que sa démarche est inutile. Comme il ne songeoit qu'à se sauver lui-même, tout abîmé de douleur & frémissant de rage, une énorme machine qu'on laissa glisser d'une tour de la porte, tomba sur ses épaules & sur la croupe de son cheval. Au même instant il est enveloppé par une troupe de soldats qui se jettent sur lui, & le percent de coups, jusqu'à ce qu'il ait rendu le dernier soupir.

Le Peuple, animé par la mort des deux Colonnes, sort de la Ville sans attendre les ordres du Tribun, & massacre plusieurs autres Seigneurs Romains. La terreur se mit tellement dans le parti de la Noblesse, que chacun ne songea qu'à chercher son salut dans la fuite. La déroute fut générale, & Rienzi ne perdit pas un de ses soldats à la poursuite des ennemis. Le Tribun fit sonner les trompettes pour annoncer sa victoire. Il prit en main son sceptre, mit deux Couronnes sur sa tête *, & rentra ainsi triomphant dans Rome. Pour en

* Une d'argent & l'autre d'olivier.

imposer à la multitude, qui le regardoit comme une espece de Prophete, il donna des marques extérieures de piété, & fit des processions triomphales. Si Rienzi, au lieu d'amuser le Peuple par de vains spectacles, eût profité de la consternation où étoient ses ennemis, il les auroit peut-être mis pour toujours hors d'état de lui donner de l'inquiétude; mais il aimoit mieux commander à Rome qu'à la tête d'une armée.

La victoire que venoit de remporter l'Usurpateur, bien loin de rendre sa domination inébranlable, comme on devoit naturellement le présumer, fut la principale cause de sa ruine, par l'orgueil & l'insolence que lui inspirerent ses succès. Il lui échappa un trait qui lui aliéna le cœur de ses meilleures Troupes. Ayant fait monter à cheval tous les volontaires, qu'il honoroit du nom de milice sacrée; suivez-moi, leur dit-il, je veux vous procurer doublement la paix. Il les conduisit auprès d'une flaque d'eau qui étoit teinte du sang de l'infortuné Colonne: Rienzi prit dans le creux de sa main un peu de cette eau ensanglantée, & en aspergea son fils, en lui disant ces paroles: *Tu seras déjor-*

mais le Chevalier de la victoire. Chaque Capitaine eut ordre de frapper le fils du Tribun sur les reins avec le plat de l'épée. Rienzi prit ensuite le chemin du Capitole, d'où il congédia sa Cavalerie en ces termes. » Retirez-vous, Romains, » ce que je viens de faire vous est commun avec moi. Aussi n'appartient-il » qu'à vous & à nous de combattre pour » la patrie ». Cette cérémonie barbare & burlesque déplut tellement à tous les Cavaliers qui en furent les témoins, qu'ils ne voulurent plus porter les armes pour lui.

Le Tribun, après avoir perdu l'affection de la meilleure partie de ses troupes, fit aussi tout ce qu'il falloit pour se rendre odieux au Peuple Romain. Il s'abandonna à toutes sortes d'injustices, & devint d'un orgueil & d'une arrogance insupportables; toutes les personnes opulentes furent rançonnées pour subvenir à la somptuosité de sa table & au luxe de ses habillemens. Renfermé dans son Palais, il ne faisoit sentir sa présence que par les concussions les plus criantes. On blâmoit généralement sa conduite; la Jeunesse ne s'empressoit plus à lui faire la cour, & Rome, qui l'avoit regardé si long-tems comme

son libérateur, ne le considéroit plus que comme un tyran. Le Cardinal Légat n'omettoit rien pour lui susciter des ennemis; & après avoir cité trois fois inutilement cet usurpateur à comparoître devant son Tribunal, il lança sur lui les foudres du Vatican.

Tandis que les Romains se trouvoient exposés dans l'enceinte de leurs murailles à la tyrannie du Tribun, ils n'avoient pas moins à souffrir au-dehors de la Ville. La Noblesse recommençoit ses courses & désoloit les campagnes avec plus de fureur que jamais. Rome étoit comme bloquée, & l'interruption du commerce rendoit les vivres d'une cherté excessive. La disette contribua plus à perdre Rienzi dans l'esprit du Peuple, que tous les anathêmes du Légat. Celui-ci ne se contentoit pas de lancer des excommunications. Il engagea un Seigneur nommé Jean Pepin, du Royaume de Naples, à former une conspiration contre le Tribun. Ce complot réussit par le peu de fermeté & de courage que montra l'usurpateur. Pepin entra dans Rome avec cent cinquante soldats, & s'empara, sans aucun obstacle, d'un des quartiers de la Ville. Rienzi, s'imaginant que tout étoit perdu, se

tourna du côté des Romains, qui s'étoient assemblés sous sa Tribune, & leur dit, en pleurant comme un lâche : » J'ai » gouverné avec assez de bonheur, & » j'ai procuré le bien public autant qu'il » m'a été possible; puisque le bon or» dre que j'ai commencé d'établir, ne » plaît pas à tout le monde, je me vois » contraint de renoncer à mon ouvrage. » Je me retire donc, & je quitte les » rênes du Gouvernement ». Après avoir ainsi parlé, il monte à cheval, &, suivi de quelques Cavaliers, il se met en marche, trompettes sonnantes, drapeaux déployés, & fait une retraite triomphante, au lieu de faire une attaque vigoureuse. Il se rendit au Château Saint-Ange, où il se cantonna quelque tems, jusqu'à ce qu'il eût l'occasion de s'évader.

Le bruit de sa fuite se répandit bientôt dans toute la Ville; & dès que le Comte Pepin en fut informé il sortit de ses retranchemens, & alla au Capitole, qu'il trouva abandonné. On pilla les meubles, les trésors du Tribun, & on le pendit en effigie contre les murs du Palais. Le Légat, qui attendoit à Montefiascone le succès de l'entreprise, ayant appris ce qui venoit d'arriver, se

rendit à Rome, & fit de nouveau le procès à l'usurpateur, & l'excommunia. On laissoit cependant Rienzi dans le Château Saint-Ange, où il resta plus d'un mois sans être inquiété; soit qu'on appréhendât de soulever le Peuple en sa faveur, soit qu'on aimât mieux lui donner lieu de s'enfuir que de faire un éclat inutile ou même dangereux. On ne songea donc alors qu'à rétablir l'ancienne forme du Gouvernement.

Rienzi, dans le sein de sa retraite, avoit repris courage, & il ne désespéroit pas de se revoir encore maître de Rome. Il comptoit beaucoup sur la protection & sur les secours du Roi de Hongrie, avec qui une ligue particuliere l'avoit mis en étroite liaison. Le Prince Hongrois étoit sur le point d'entrer dans le Royaume de Naples, à la tête d'une armée nombreuse, & Rienzi soupiroit après ce moment pour se rendre auprès de son Protecteur. Le Tribun reçut enfin les heureuses nouvelles qu'il attendoit avec tant d'impatience. Le Royaume de Naples venoit de se soumettre au Roi de Hongrie, & cette révolution fut extrêmement prompte. Rienzi partit de Rome sur-le-champ, & alla trouver le Monarque vainqueur;

qui le reçut parfaitement bien, & qui parut plus sensible à l'infortune d'un odieux usurpateur, qu'on ne l'est quelquefois aux disgraces d'un Prince légitime.

Le Pape fut très-scandalisé du bon accueil qu'on venoit de faire à un factieux, & il en témoigna son mécontentement. La lettre que Clément VI écrivit à cette occasion, eut son effet selon toutes les apparences; car Rienzi sortit de Naples, & il parcourut divers endroits de l'Italie, où il erra pendant deux ans, déguisé & inconnu. Quoiqu'il se vit alors abandonné de tout le monde, il ne perdoit point de vue le projet de son rétablissement. Il profita du Jubilé pour venir secrettement à Rome. Pendant tout le tems qu'il fut dans cette Ville il s'éleva quelques séditions, dont on le soupçonna d'être l'auteur.

Quoique les Romains fussent très-bien disposés en faveur de Rienzi, il comprit cependant qu'il ne lui seroit pas facile de réussir. Outré d'avoir fait des tentatives inutiles, il prit un parti fort extraordinaire; ce fut d'aller trouver à Prague Charles IV, Roi des Romains, qu'il avoit eu autrefois l'audace de citer à son Tribunal. Rienzi étoit persuadé

que ce Prince, touché de la franchise avec laquelle il se jetteroit entre ses bras, se piqueroit de générosité, & lui accorderoit sa protection. Dans cette espérance, il prend la route de Boheme, arrive à Prague, va se présenter devant Charles, se jette à ses pieds, & lui dit: » Vous voyez, Seigneur, ce Nicolas de » Rienzi, qui avoit eu le bonheur de » procurer la liberté aux Romains, & » qui les gouvernoit selon les loix de la » justice. J'ai vu sous mon obéissance la » Toscane, la Campagne de Rome & » les Côtes maritimes. J'ai humilié les » Grands, j'ai réformé une infinité d'a» bus, & j'ai su me servir, avec suc» cès, de la verge de fer dont Dieu lui» même avoit armé mon bras; mais en» fin, l'injustice de mes ennemis a pré» valu, & on m'a chassé de Rome. Je » n'impute qu'à moi seul tous mes mal» heurs; si je m'étois toujours fait un » devoir de punir séverement le crime, » le Ciel ne m'auroit pas abandonné. » Contraint de fuir une patrie ingrate, » j'ai cru ne devoir chercher d'autre » asyle qu'auprès d'un Monarque puis» sant, à qui j'ai l'honneur d'apparte» nir, étant fils naturel de l'Empereur » Henri. J'ai tout lieu d'espérer qu'un

» Prince, destiné du Ciel à punir les
» Tyrans & la tyrannie, voudra bien
» être le protecteur d'un homme dont
» Dieu s'est servi pour châtier les oppres-
» seurs du Peuple Romain ».

Charles admira la hardiesse & l'insolence de Rienzi, qui avoit le front de se dire son parent; mais, touché de la franchise avec laquelle il en agissoit envers un Prince qu'il devoit regarder comme son ennemi, il lui tendit une main secourable, & le traita avec toutes les distinctions qui sont dues au mérite malheureux.

Quand Rienzi prit le parti d'aller à Prague, il prévit bien que Charles IV, qui devoit son élévation au Pape, ne manqueroit pas de faire sa cour au Pontife Romain, en s'assurant d'un homme que Clément VI faisoit chercher de toutes parts, dans la crainte qu'il ne bouleversât encore l'Italie. Rienzi s'attendoit donc qu'on le livreroit au Pape, & qu'on l'enverroit à Avignon; mais il s'y étoit déterminé de lui-même, & il crut que c'étoit le plus sûr moyen de se remettre en possession de son ancienne dignité. Cette présomption étoit extravagante; mais Rienzi avoit coutume de réussir par des voies extraordinaires

& diamétralement opposées aux régles de la politique. Nous verrons par la suite s'il se flattoit mal à-propos. Il voulut encore, par un raffinement de délicatesse, épargner à Charles la honte de livrer à un maître irrité un malheureux qui avoit compté trouver un asyle dans ses Etats.

Rienzi déclara donc à l'Empereur qu'il ne craignoit point d'aller à Avignon, & que même il le souhaitoit. Charles, ravi de pouvoir accorder ses intérêts avec sa gloire, approuva fort le dessein de son prisonnier *. Rienzi étoit cependant toujours gardé de fort près. L'envie de voir un personnage si fameux, & dont on avoit raconté tant de merveilles, attiroit sans cesse chez lui ce qu'il y avoit à la Cour & dans la Ville de plus distingué. Il y venoit aussi des Savans & des Docteurs, qui étoient bien-aises de l'entendre & de disputer avec lui. L'étendue de ses connoissances & la facilité avec laquelle il s'exprimoit en Latin, causoient autant de surprise que d'admiration. Sa mémoire

* On avoit donné des Gardes à Rienzi. D'ailleurs on le traitoit avec beaucoup de distinction, & presque en Souverain.

qui lui fourniſſoit continuellement les plus beaux traits des Anciens, qu'il ſavoit appliquer à propos, les penſées vives & naturelles qu'il tiroit de ſon propre fond, & ces ſaillies heureuſes d'une imagination féconde & brillante, le faiſoient regarder comme un prodige d'eſprit.

Tandis qu'il ſe faiſoit ainſi admirer à Prague, où il étoit careſſé des Grands, & recherché de tout le monde, on lui réſervoit un autre traitement à Avignon. Il ſeroit difficile d'exprimer la joie que reſſentit le Pape, quand il apprit qu'on alloit lui livrer un homme qui lui avoit cauſé tant d'inquiétudes & d'allarmes. Rienzi fut enfin conduit à la Cour du Souverain Pontife. Dans toutes les Villes & dans tous les endroits par où il paſſa, les Peuples allerent en foule à ſa rencontre, en criant qu'ils venoient pour le délivrer, & le ſauver des mains de ſon plus mortel ennemi; mais il les remercioit de leur bonne volonté, & leur proteſtoit qu'il alloit volontairement, & de ſon plein gré, à Avignon. On le combloit d'honneurs ſur la route, & on l'auroit plutôt pris pour un Prince qui marchoit en

triomphe, que pour un coupable qui alloit se présenter devant son Juge.

Dès que Rienzi fut arrivé à Avignon, Clément VI le fit amener en sa présence, pour examiner de quel air ce sujet rebelle soutiendroit les regards d'un maître irrité, & ce qu'il oseroit dire pour sa justification. Rienzi parut aux pieds du Pape dans une contenance modeste & convenable à sa situation présente; mais avec une liberté respectueuse que la majesté du Souverain Pontife, & de toute la Cour, ne put jamais déconcerter. » Je n'ignore pas, » dit-il au Pape, à quel point on m'a » noirci dans votre esprit, & quels fâ» cheux préjugés ont dû faire naître » contre moi & contre ma conduite les » Légats qui m'ont condamné avec plus » de précipitation que de justice. Votre » Sainteté est trop équitable pour me » condamner sans m'entendre. Bien » loin d'avoir voulu me soustraire à » votre Tribunal, je serois venu m'y » présenter il y a long-tems, si j'avois » cru pouvoir faire en sûreté une pa» reille démarche. Je n'ai passé par la » Boheme que pour supplier l'Empe» reur de me procurer auprès de vous » la facilité d'entrer en justification, sans

» courir aucun danger. Aujourd'hui que
» j'ai le bonheur d'embrasser les ge-
» noux du Pere commun des Fideles,
» j'ose le conjurer de m'accorder des
» Juges devant qui je puisse rendre un
» compte exact de ma conduite. Je me
» flatte, qu'après un mûr examen, on
» reconnoîtra que personne n'a jamais
» montré plus d'attachement que moi
» pour l'Eglise, pour le Saint-Siége &
» pour le Souverain Pontife. Au reste,
» s'il m'est échappé quelques fautes dans
» le Gouvernement d'un Peuple aussi
» indocile & aussi tumultueux que l'est
» le Peuple Romain, j'ose dire qu'elles
» sont de nature à me rendre plus digne
» de compassion que de châtiment ».

Clément VI, qui s'attendoit que Rienzi ne se jetteroit à ses pieds que pour implorer sa miséricorde, fut étrangement surpris de l'entendre parler comme un homme qui n'a rien à se reprocher. On le conduisit par ordre du Pape dans une tour assez vaste, où il fut renfermé seul, & attaché avec une chaîne qui tenoit à la voûte. On nomma ensuite trois Cardinaux pour faire son procès; mais quoiqu'il fût coupable de rebellion, crime que les Souverains ne pardonnent gueres, on ne le traita point

avec la derniere rigueur. On se contenta de le retenir en prison, comme un esprit dangereux & capable d'exciter de nouveaux troubles, si on le mettoit en liberté. Comme on lui fournissoit tous les livres dont il avoit besoin, il passoit son tems à la lecture des Historiens Romains, mais sur-tout de Tite-Live, son Auteur favori. Il se mit à le relire avec avidité, s'attachant particulierement aux révolutions, aux guerres civiles & aux discordes arrivées entre le Sénat & le Peuple Romain. Il étudioit avec soin les différentes démarches des Tribuns, leurs entreprises, leurs succès, leurs disgraces, recherchant par de profondes méditations les principes qui avoient occasionné le succès des uns, & causé la perte des autres. Il s'appliquoit quelquefois à lui-même ce qu'il venoit de lire. Repassant sur la conduite qu'il avoit tenue avant son élévation, & dans le cours de son Tribunat, il examinoit en quoi il s'étoit trompé, & ce qu'il auroit à faire s'il se trouvoit encore un jour en possession de l'autorité souveraine. Animé par je ne sais quel pressentiment, il ne désespéroit pas de mettre bientôt en pratique les maximes qu'il puisoit dans la lecture de Tite-Live.

Rome, gouvernée par quatre Sénateurs, étoit en proie à mille divisions, & le Peuple regrettoit l'administration du Tribun. François Baroncelli * s'appercevant qu'il seroit facile d'usurper la souveraine puissance pendant ces tems de troubles & de désordres, résolut de marcher sur les traces de Rienzi, & de parvenir à la même autorité. Il ne manquoit ni d'ambition ni de génie, & avoit plus de résolution que l'ancien Tribun, à qui il cédoit pour l'éloquence & le savoir. Quand il eut formé son projet, il l'exécuta assez heureusement. Baroncelli se rendit maître du Capitole, & y arbora le drapeau du Peuple Romain. Ses émissaires criant par toute la Ville : *liberté*, *liberté*, attirerent la multitude, que le nouvel Usurpateur harangua de la sorte : » Ce n'est ni l'ambition, ni l'intérêt, mais le seul amour de la Patrie » qui m'engage en ce jour à prendre » les armes. Je n'ai pu voir, sans une » extrême douleur, l'état déplorable où

---

* Il étoit, selon les uns, de fort basse extraction, & selon d'autres, d'une assez bonne Bourgeoisie. Il étoit Greffier ou Notaire du Capitole, Charge que possédoit Rienzi avant son élévation.

» la licence effrénée des Nobles a re-
» plongé cette Capitale. Leurs violences
» semblent n'avoir été pour quelque
» tems suspendues, que pour se répan-
» dre avec plus de fureur. Rome, par
» leur tyrannie & leurs divisions, se
» trouve exposée à toutes sortes de bri-
» gandages. Les biens, la vie & l'hon-
» neur n'y sont plus en sûreté. On viole
» le sacré comme le profane, & tout
» est en confusion. Mais quelques grands
» que soient les maux qui nous affli-
» gent, je ne désespere pas d'y remé-
» dier. Je me sens même assez de force
» & de courage pour rendre au Peuple
» Romain le repos, le bonheur, la
» gloire & la liberté ».

Le Peuple, à qui ce discours rappelloit l'idée de son ancien Tribun, crut le voir reparoître dans Baroncelli, & on applaudit unanimement à sa proposition. Il convoqua une assemblée pour le lendemain, & déclama de nouveau contre l'orgueil & l'avarice des Grands. Il s'étendit beaucoup sur la félicité, la grandeur & le pouvoir universel dont jouissoit autrefois le Peuple Romain, & sur la tyrannie qu'exerçoit la Noblesse depuis tant d'années. Ensuite,

remontant au principe de tous ces désordres, il invectiva d'une maniere sanglante contre les Pontifes Romains, & sur-tout contre Innocent VI *, assurant que l'absence du Pape, & le séjour de ses prédécesseurs à Avignon, étoient l'unique cause de la servitude où étoient tombés les Romains; puis rappellant le souvenir de Rienzi, il fit sentir la nécessité du Tribunat, & conclut que ce plan de Gouvernement étoit si beau, que Rome auroit été rétablie dans son ancienne splendeur, si Rienzi, enivré de sa fortune, n'eût quitté sa premiere route pour se frayer le chemin du despotisme & de la tyrannie. » Pour moi, » continua-t-il, instruit par les vices & » les disgraces de ce grand homme, & » résolu d'imiter ce qu'il y eut de louable dans sa conduite, je promets, si » on veut m'élever à la dignité de Tribun, de remédier efficacement à tous » les désordres qui se sont introduits » dans cette Capitale, de réprimer l'orgueil des Nobles, l'audace des brigands, la licence des mauvais Citoyens, de rétablir l'abondance dans

* Il venoit de succéder à Clément VI.

» Rome, la sûreté dans les chemins pu-
» blics, la justice dans les Tribunaux,
» le respect dans les Temples, la ma-
» jesté ancienne de la République, &
» cette liberté précieuse pour laquelle
» est né le Peuple Romain. »

Baroncelli fit ensuite la lecture de quelques réglemens, qui furent reçus avec de grandes acclamations. On le proclama Tribun, & il commença l'exercice de sa nouvelle dignité par la cassation de quelques Magistrats ; & substitua à leurs places quelques-uns de ses amis. Il fit des exemples de sévérité sur plusieurs Citoyens, qu'il punit plus ou moins rigoureusement, selon la qualité de leurs crimes. Enfin, il s'attacha d'abord à imprimer de la terreur, & il y réussit parfaitement.

Innocent VI, ayant appris ce qui venoit d'arriver à Rome, & craignant les suites d'une pareille révolution, ne trouva point de meilleure ressource pour sortir d'embarras, que d'opposer au nouveau Tyran, un Tyran plus accrédité. Le Pontife Romain crut que Rienzi, corrigé par une prison de trois ans, se comporteroit avec plus de modération, & que la reconnoissance l'engageroit à conserver toute sa vie un attachement

inviolable pour le Saint-Siége, à qui il seroit redevable de son rétablissement.

On tira donc Rienzi de sa prison, & on le conduisit devant le Pape, qui lui dit : » J'ai tout lieu de croire qu'après » avoir été instruit à l'école de l'adver- » sité, vous pourrez faire un bon usage » de vos heureux talens. C'est ce qui » me détermine aujourd'hui à vous con- » fier le Gouvernement de Rome en » qualité de Sénateur. Elevé à un si » haut rang, non plus par une multitu- » de séditieuse, mais par l'autorité de » votre Souverain, j'espere que vous » justifierez le choix que j'ai fait de » vous, & que vous prendrez des senti- » mens convenables à un Magistrat re- » vêtu d'une puissance légitime ». Rienzi, transporté de joie, se jette aux pieds du Pontife, & lui fait mille protestations d'une reconnoissance éternelle.

Le Cardinal d'Albornos, Légat du Pape, emmena en Italie le nouveau Sénateur, à qui on assigna des revenus assez considérables sur la République de Pérouze. Rienzi paya de sa personne dans toutes les petites guerres qu'on eut à soutenir contre divers Tyrans de l'Italie; mais toutes ces expéditions mili-

taires étoient peu de son goût, & il ne soupiroit qu'après son rétablissement. Il pressoit souvent lè Cardinal de le conduire à Rome, ou du moins de lui fournir de l'argent pour se mettre en état d'y paroître avec la décence qu'exigeoit sa dignité. Le Prélat ne se pressoit pas de favoriser l'ambition d'un homme dont il avoit eu le tems d'étudier le caractère, & qu'il regardoit comme un aventurier moins utile que dangereux.

Pendant ce tems-là, Baroncelli se signaloit à Rome par ses cruautés. A force de verser du sang, il excita les Peuples à répandre le sien. Cet odieux Tribun fut massacré quatre mois après son élévation. Sa mort ne servit qu'à éloigner Rienzi de la place à laquelle il aspiroit, parce que les Romains envoyerent des Députés à d'Albornos pour se mettre sous sa protection, & pour obtenir le pardon du Saint-Siége. Comme il n'y avoit plus de Tyrans à chasser de Rome, & que le Peuple étoit rentré dans le devoir, Rienzi devenoit absolument inutile. Cependant il cherchoit toujours à se rétablir sans le secours du Légat, sur lequel il ne comptoit plus. Les Romains, dont il étoit toujours l'idole, alloient le voir avec em-

preſſement ; il leur faiſoit entendre que ſes profondes réflexions & la lecture des meilleurs Hiſtoriens lui avoient donné de nouvelles lumieres ; que ſon unique ambition étoit de rendre à ſa Patrie cette ſupériorité & cet empire qu'elle avoit autrefois ſur une grande partie de l'Univers, & de ne rien épargner pour réuſſir dans ce glorieux deſſein, quand il devroit ſacrifier ſon repos & ſa vie.

Les Romains écoutoient avidement de pareils diſcours, & ſollicitoient Rienzi d'exécuter promptement ſes nobles projets. » Revenez, lui diſoient-ils, reve-» nez à votre chere Rome ; hâtez vous » de la tirer de l'état déplorable où elle » eſt aujourd'hui. Faites-vous notre Sou» verain, nous vous donnerons toutes » ſortes de ſecours, & ſoyez ſûr que » vous n'avez jamais été ſi deſiré, ni ſi » aimé que vous l'êtes «. Voilà de quelle maniere on exhortoit continuellement Rienzi à ſe rendre maître de Rome ; mais on ne lui en fourniſſoit pas les moyens. La pauvreté des Romains ne leur permettoit pas de faire des avances conſidérables. D'ailleurs, la crainte du Légat les retenoit dans le devoir. On ſe bornoit donc à faire des vœux inutiles pour le rétabliſſement de l'ancien

Tribun. Celui-ci commençoit à perdre toute espérance, lorsqu'une heureuse rencontre lui ménagea, dans le tems qu'il y comptoit le moins, la ressource après laquelle il soupiroit depuis si long-tems.

L'Italie étoit alors infectée de soldats congédiés ou déserteurs, qui ne vivoient que de pillage. Un Chevalier de Rhodès, appellé Montréal *, rassembla toutes ces petites bandes de voleurs publics, & en forma une troupe réglée de brigands **. Le butin prodigieux qu'il faisoit tous les jours attiroit auprès de lui non-seulement des soldats, mais encore des personnes de la plus haute Noblesse, qui le reconnurent pour leur Chef, & lui jurerent une obéissance éternelle. Montréal entretenoit un si grand ordre parmi ses troupes, que la division & l'oisiveté n'y trouvoient aucun accès. C'étoit une espece de République ambulante, où chacun étoit occupé à l'avancement du bien public. Il

* Il étoit Provençal.

** Ce fut-là l'origine de ces redoutables bandes, qui firent dans la suite tant de ravages en Italie & en Provence, & dans plusieurs Provinces Françoises.

falloit avoir de la tête pour maintenir ainsi la tranquillité parmi une troupe de brigands.

Montréal mit à contribution presque toute l'Italie, & il amassa en peu de tems des trésors immenses. Rienzi auroit bien voulu s'en faire un protecteur; mais se doutant bien qu'un homme de ce caractère mettroit ses services à trop haut prix, il n'osa pas s'adresser à lui immédiatement. Il tenta de s'insinuer dans les bonnes graces d'Arimbal & de Bettrone, qui étoient les deux freres de Montréal. Le premier étoit homme de lettres, & conséquemment très-capable de se laisser séduire par les charmes que Rienzi répandoit dans ses conversations. Celui-ci lui rendit de fréquentes visites, & eut le bonheur de lui plaire. Ils mangeoient souvent ensemble. Pendant le repas, Rienzi affectoit de faire tomber le discours sur la puissance des anciens Romains, dont il relevoit par des exemples choisis, la vertu, le courage, la prudence & les conquêtes; il en parloit d'une maniere si vive & si animée, qu'Arimbal en étoit comme transporté hors de lui-même. Rienzi s'étoit d'autant mieux adressé, qu'il avoit affaire à un jeune homme vif & sans expérience, d'un

d'un esprit plus brillant que solide, & dont l'imagination réalisoit aisément des chimeres.

Arimbal, ébloui par les discours & par les promesses de son ami*, se détermina à favoriser les projets d'un homme qui lui paroissoit digne de la plus haute fortune. Rienzi demandoit trois mille florins d'or pour se mettre en équipage & pour lever des troupes. On lui donna plus qu'il n'avoit demandé**, & il employa une partie de cet argent à la décoration de sa personne. Quand il fut en état d'étaler sa magnificence, il alla trouver le Cardinal d'Albornos à Montefiascone, & lui dit : » Je viens recevoir vos ordres, & vous » prier de vouloir bien me déclarer Sé» nateur de Rome, selon les intentions » du Souverain Pontife. Je vais vous » préparer les voies, & vous aider à » remettre sous l'obéissance du Pape, » tous ceux, qui, par un esprit de sédi» tion, se sont écartés de leur devoir. » Le Légat se rendit alors aux instances de

* Rienzi promit à Arimbal de le faire son Lieutenant Général.

** Arimbal lui donna 4000 florins avec le consentement du Chevalier de Montréal ; à qui cet argent appartenoit.

Rienzi. Il le déclara donc Sénateur Romain & Gouverneur de la Ville, ſans lui donner toutefois aucun ſécours ni d'hommes ni d'argent, pour ſe mettre en poſſeſſion de ſa Charge.

Rienzi leva quelques troupes & partit pour Rome. Lorſqu'on ſut qu'il arrivoit dans cette Ville, la joie fut univerſelle. On ſe prépara à le recevoir avec toute la pompe qui accompagnoit le retour des anciens vainqueurs. La Cavalerie Romaine alla à ſa rencontre, & le Peuple ſortit en foule hors des portes pour l'eſcorter. On dreſſa des arcs de triomphes; on orna les rues de tout ce qu'il y avoit de plus précieux en étoffes d'or & d'argent; on les joncha de fleurs, &, dès qu'il parut, l'air retentit du ſon des trompettes, & de divers autres inſtrumens. On étendit ſur ſon paſſage des tapis ſuperbes; on les parſema de rameaux d'oliviers, & le Peuple crioit ſans ceſſe, *Vive nôtre Libérateur*. Rienzi fut ainſi conduit en triomphe juſqu'au Capitole, où il fit une harangue, dans laquelle il ſe comparoit à Nabuchodonoſor, qui avoit été contraint de diſparoître pendant ſept années. Il ne manqua pas de promettre aux Romains que ſon rétabliſſement

leur seroit extrêmement avantageux, & le Peuple ajouta foi sans peine à de si belles promesses.

Comme le nouveau Sénateur fondoit l'affermissement de son autorité sur la destruction de la Noblesse, il tâcha d'attirer les Seigneurs à Rome pour les accabler plus sûrement. Rienzi leur donna ordre de venir lui prêter serment de fidélité. Il avoit sur-tout envie d'écraser la famille des Colonnes, qui étoit la plus considérable, & celle dont la ruine entraîneroit la chûte du reste de la Noblesse ; mais le Chef de cette illustre Maison ne songeoit qu'à se fortifier contre un homme qu'il regardoit, avec raison, comme le plus cruel de ses ennemis. Ce fut donc en vain qu'on lui tendit des pieges ; il prit le sage parti de se renfermer dans son Château de Palestrine, où il fut bientôt assiégé par Rienzi. Mais celui-ci ne put jamais se rendre maître d'une Place si importante, & il fut contraint de revenir à Rome, sans avoir pu exécuter ses projets de vengeance.

Cette expédition ne fit gueres d'honneur à Rienzi, & il ne tarda pas à perdre l'estime des Romains. Il trompa l'attente de toute l'Europe, par la

maniere avec laquelle il se comporta pendant tout le cours de sa seconde Administration. L'adversité, loin de corriger ses vices, sembloit les avoir fortifiés. Son ambition, sa cruauté, son avarice, en un mot toutes ses passions, étoient devenues plus violentes & moins circonspectes. A peine se vit-il en possession de sa nouvelle dignité, qu'il oublia ses malheurs, & ne songea qu'à jouir des douceurs de la vie ; jamais on ne poussa plus loin l'intempérance, aussi étoit il devenu d'une grosseur énorme, & d'une taille monstrueuse. Un visage étendu & bouffi, un front brûlé, des joues tremblantes, des yeux prompts à changer de couleur, souvent enflammés & couverts de sang, une barbe longue & négligée, tout son air, en un mot, avoit je ne sais quoi de barbare & de féroce qui inspiroit de l'horreur. Ses excès influerent également sur son cœur & sur son esprit ; il ne pouvoit se fixer à rien, & d'un moment à l'autre il changeoit de sentiment. Tel étoit alors ce fameux Tribun, qui s'étoit vanté de faire le bonheur du Peuple Romain.

Rienzi avoit des obligations essentielles au Chevalier de Montréal, qui

lui avoit fourni de l'argent pour lever des troupes, & pour se mettre en possession de sa dignité. Tandis que le Sénateur étoit occupé au siege de Palestrine, dont j'ai déjà parlé, Montréal vint à Rome pour solliciter le payement de cinq mille florins * qui lui étoient dus. Le Chevalier se comporta avec hauteur, & laissa échapper des plaintes & des menaces contre Rienzi. Ce dernier, en ayant été instruit, & craignant qu'on ne formât quelque entreprise contre son autorité, revint promptement à Rome, fit arrêter Montréal & ses deux freres, qui furent chargés de fers & mis dans un cachot.

Les prisonniers offrirent une somme considérable pour obtenir leur liberté; mais, quoique Rienzi eût alors un besoin extrême d'argent, il sacrifia l'avarice à la vengeance. La nuit même du jour que Montréal fut arrêté, on l'arracha de son lit pour le traîner à la question. Comme il n'étoit pas d'usage de la donner aux personnes d'un certain rang, le Chevalier, en voyant l'ap-

* Arimbal avoit d'abord prêté 4000 florins; quelque tems après il en prêta encore 1000 autres.

pareil de la torture, ne put retenir son indignation: » Misérables, dit-il, aux » bourreaux qui s'apprêtoient à le tour- » menter, aurez-vous l'insolence de » traiter ainsi un homme de ma sorte? » On le mit à l'estrapade sans l'écouter; & comme on l'élevoit de terre, » Ah! » s'écria-t-il, ne suis-je donc plus ce » Général d'une armée redoutable? Faut- » il que je me voye en cet état, après » avoir fait trembler toute l'Italie? » Il est certain que Montréal méritoit la mort pour ses brigandages; mais l'envie qu'on avoit de s'approprier ses dépouilles, & la crainte d'éprouver l'effet de ses menaces, contribuerent plus que tout le reste à la perte de ce malheureux. Il s'apperçut bien qu'il n'y avoit point de grace à espérer, & il se disposa à mourir chrétiennement. Après qu'il eut mis ordre à ses affaires avec beaucoup de présence d'esprit, il se tourna vers ses freres, qui fondoient en larmes. » Consolez-vous, leur dit-il, je meurs » content, & je le suis d'autant plus, » que je mourrai seul; vous ne me sui- » vrez point. J'ai quelque expérience, » & je connois assez les hommes pour » vous assurer que le Tyran en veut à » ma vie, & non pas à la vôtre. La po-

» lirique veut qu'il m'immole & qu'il
» vous épargne. Je vous le répéte en-
» core, je meurs content, & je n'ai
» que trop vécu. Une vie aussi agitée
» que la mienne commençoit à me de-
» venir insupportable. N'est-il pas heu-
» reux pour moi de la perdre dans un
» lieu consacré par le sang de tant d'il-
» lustres Martyrs ? C'est vous, Arim-
» bal, qui nous avez réduits dans cette
» triste situation ; mais loin de vous
» en faire des reproches, je ne veux
» que vous en consoler. Je suis hom-
» me comme vous, & comme vous, j'ai
» eu le malheur de me laisser surprendre
» & d'être trahi. Cessez donc de vous
» affliger, & apprenez seulement à con-
» noître les hommes. Votre grande jeu-
» nesse ne vous a pas permis à tous les
» deux de savoir par expérience ce que
» c'est que le monde, ni de vous défier
» de la fortune. Conduisez-vous avec
» circonspection, & sur-tout demeurez
» inséparablement unis ; votre félicité
» en dépend. Pour la bravoure, l'hon-
» neur & la fidélité, je vous laisse
» mon exemple à suivre. Montrez-vous
» dignes freres d'un homme qui a fait
» plier la Pouille, la Marche & la Tos-
» cane. J'ai rempli ma destinée, & j'ai

» fait mon devoir aux yeux des hom-
» mes. Comme mes vues ont été droi-
» tes, j'ose espérer que Dieu me fera
» miséricorde. »

La fin de ce discours doit naturellement surprendre ; mais il faut savoir que chaque petit Etat de l'Italie étant tyrannisé par des usurpateurs, Montréal employoit la force pour les réprimer. C'étoit un brigand qui châtioit d'autres brigands. Voilà de quelle maniere il pouvoit justifier ses excès. Du reste, il avoit l'ame grande & noble ; une capacité rare dans le métier de la guerre, & le talent singulier de s'attirer l'estime & l'affection des soldats. La Providence s'étoit servie de lui pour punir l'Italie, & elle se servit de Rienzi pour le punir à son tour.

Lorsqu'on conduisoit Montréal au supplice, il dit au Peuple qui s'étoit assemblé pour voir l'exécution : « Com-
» ment pouvez-vous souscrire à la mort
» d'un homme qui ne vous a jamais of-
» fensé ? Ah ! je le vois ; ce sont mes
» richesses & votre pauvreté, qui cau-
» sent ma perte ; mais le traître qui m'a
» condamné, ne tirera pas de ma mort
» tout l'avantage qu'il s'en promet ;
» elle lui sera funeste. Tandis qu'on lui

prononçoit son Arrêt, le terme de gibet qu'il crut entendre, le mit tellement hors de lui, qu'il se leva tout à coup avec des transports de rage & de désespoir ; mais il se calma lorsqu'on lui eut fait entendre qu'il seroit décapité.

Sa situation lui arrachoit de tems en tems des reproches & des soupirs, qui faisoient connoître les mouvemens dont son cœur étoit agité. Il est bien différent de braver la mort au milieu des combats, ou de la voir arriver de sang froid. Les plus grands courages se démentent souvent à la vue d'un échaffaud. Une foule de spectateurs suivoit cet illustre criminel. » Hélas! s'écrioit-» il, j'étois, il y a peu de tems, à la » tête d'une multitude plus nombreuse. » J'avois de grands desseins pour la » gloire de Rome, & tout cela va pé-» rir avec moi. Ah! faut-il mourir! » Ce fut dans ces cruelles alternatives de foiblesse & de fermeté, qu'il arriva au lieu où il devoit être exécuté. Après avoir recommandé son ame à Dieu, il se mit dans la situation qu'on lui désigna. Quand il sentit qu'on mettoit la hache sur son col pour prendre la jointure des os, il dit à l'Exécuteur, *tu ne la mets pas où il faut.* Sur quoi son Valet

de chambre Chirurgien marqua l'endroit, & dans l'instant on lui sépara la tête du corps. Ainsi mourut cet illustre brigand, qu'on auroit pu regarder comme un héros, s'il eût été revêtu d'une puissance légitime. Cette mort fut plus préjudiciable qu'avantageuse à Rienzi. On détestoit l'ingratitude du Sénateur, qui ne s'étoit servi de la puissance qu'il tenoit de Montréal & de ses freres, que pour les opprimer plus sûrement. Le Peuple, qui plaint dans leur malheur ceux qu'il a le plus haïs pendant leur prospérité, paroissoit extrêmement sensible à la mort d'un homme, que son courage, ses exploits, ses manieres affables, son mérite supérieur, rendoient digne d'une plus heureuse destinée.

Le Sénateur, voyant la disposition présente des esprits, & craignant les suites, assembla le Peuple au Capitole, & fit une de ces harangues pathétiques qui lui réussissoient presque toujours. » Romains, leur dit-il, faut-il » vous troubler ainsi pour la mort du » plus coupable de tous les hommes? » Voulez-vous, par une pitié hors de saison, autoriser l'audace de quiconque » voudra se faire un mérite auprès de

» vous, du ravage & du renverse-
» ment de votre Patrie ? Ignorez-vous
» que le traître dont vous pleurez le
» sort, a pillé & brûlé une infinité de
» Villes & de Châteaux ; qu'il a massa-
» cré tout ce qui est tombé en sa puis-
» sance, sans distinction d'âge ni de
» sexe ; qu'il retenoit encore avant sa
» mort plus de deux mille femmes
» dans l'esclavage ? Avez-vous été assez
» crédules pour ajouter foi au discours
» qu'il a eu l'insolence de vous tenir ?
» Vous vous êtes imaginé qu'il étoit
» venu en cette Ville pour en relever
» la gloire. Connoissez-vous si peu le
» Tyran de l'Italie ? Il lui tardoit de
» voir ce Pays éprouver le même sort
» que les autres Etats qu'il avoit dé-
» peuplés. Jaloux du bonheur de Ro-
» me, il venoit de former l'exécrable
» projet d'établir en ces lieux le siége
» de la tyrannie ; mais le Ciel, qui veille
» à la conservation des Romains, les a
» préservés des affreux périls dont ils
» étoient menacés. Cessez donc de ré-
» pandre des larmes qui vous déshono-
» rent, & livrez-vous plutôt à la joie
que doit vous causer la perte d'un
» ennemi formidable. Le traître n'est
plus, & nous vivons sans avoir désor-

» mais rien à craindre de ſes dangereu-
» ſes intrigues ; bien plus, ſa mort nous
» rend poſſeſſeurs des armes, des che-
» vaux, des tréſors qu'il deſtinoit à no-
» tre ruine, & que nous ſaurons em-
» ployer pour notre conſervation. »

Ce diſcours, qui n'étoit pas ſans fondement légitime, parut calmer un peu les eſprits, & ſuſpendit pour un tems les murmures du Peuple. Rienzi n'avoit pu ſaiſir tous les biens du Chevalier Montréal *; mais il ſe ſervit de ce qui lui étoit tombé entre les mains pour faire réuſſir l'exécution de la Paleſtrine.

* Montréal avoit apporté à Rome & placé chez des Banquiers 100000 florins d'or. Rienzi ne put s'aſſurer que d'un peu moins de la moitié. Jean de Caſtello eut l'adreſſe d'en détourner la plus grande partie. Montréal avoit encore des ſommes immenſes en différentes Villes d'Italie, & il n'y avoit qu'Arimbal qui pût indiquer où étoit tout cet argent. Le Légat envoya ordre à Rienzi de lui remettre entre les mains Arimbal, qui ſavoit où ſon frere avoit mis ſes tréſors. Rienzi ne put ſe diſpenſer d'obéir : on prétend que le Légat employa tout cet argent à ſoulager toutes les perſonnes que les brigandages de Montréal avoient réduites à l'indigence. Rienzi retint en priſon Bettone, frere d'Arimbal, & celui-ci reſta quelque tems auprès du Cardinal d'Albornos.

Comme il avoit formé le projet de ruiner la maison des Colonnes, il profita de ses fautes passées, & concerta alors son entreprise avec toute la sagesse & toute l'habileté qu'on eût pu attendre d'un grand Souverain. Il commença par déclarer qu'il ne vouloit que des soldats d'un zele & d'une fidélité à toute épreuve. Il en forma un corps d'élite, qui, à la vérité, n'étoit pas nombreux, mais sur lequel on pouvoit compter. Ayant compris qu'il ne feroit pas possible d'assiéger dans les formes, avec si peu de troupes, le Château de Palestrine, qui étoit fortifié par l'art & par la nature, il résolut de partager son armée en différens petits pelotons qui se rendroient maîtres des passages, de sorte que rien ne pourroit entrer dans la Place. Comme il craignoit, en s'éloignant de Rome, qu'il ne s'y formât quelque cabale, il prit le parti de se tenir renfermé dans le Capitole pour y conduire également les opérations du dedans & du dehors. Il n'étoit plus question que de nommer un Général habile, & capable de seconder les vues du Sénateur. Ce fut alors que Rienzi fit connoître son discernement. Il choisit Liccard de Annibalis, homme de condition, fort

expérimenté dans la guerre, & déjà célébre par des exploits hardis, qui l'avoient fait surnommer l'*Entreprenant.* Après que Rienzi eut réglé avec ce Général toutes les opérations de la Campagne, il le fit partir avec toutes les troupes, à la réserve de quelques Compagnies qu'il retint pour sa sûreté & pour la garde des quartiers de Rome.

Depuis le départ de l'armée, Rienzi continua de donner tous ses soins & toute son application au détail de cette guerre. Il étendoit par-tout ses vues, & suffisoit à tout. On voyoit dans ses instructions une profondeur de génie; & une sagacité dignes de ces grands Princes, qui, du fond de leur cabinet, commandoient les armées, gouvernoient leurs États, & portoient la discorde au milieu des Royaumes voisins. L'admiration & l'estime du Peuple qu'il recommençoit à gagner, s'augmentoient encore par les bons succès qu'on apprenoit à Rome, & dont on étoit uniquement redevable au travail infatigable du Sénateur & à la valeur expérimentée du Général. L'un & l'autre avoient si bien conduit leur entreprise, que s'ils eussent été secondés par les Officiers subalternes, c'étoit fait de Palestrine &

des Colonnes. Annibalis avoit tellement désolé tous les environs de la Place, & serré de si près les Assiégés, qu'ils n'osoient plus se hazarder à paroître, ni à faire ces sorties vigoureuses qui leur avoient si bien réussi auparavant. Le Général remportoit tous les jours quelque avantage, & les nouvelles qui en venoient à Rome, donnoient un nouveau poids à l'autorité du Sénateur, Celui-ci, pour comble de consolation, reçut un Bref du Pape *, qui le con-

---

* Voici ce Bref du Pape.

INNOCENT VI, Souverain Pontife;

Au noble & cher fils Nicolás de Rienzi, Chevalier, & Sénateur de Rome.

» Si vous voulez, cher fils, faire une attention sérieuse (comme vous ne pouvez y manquer sans ingratitude) sur votre situation passée & présente, vous trouverez que vous avez juste sujet de vous attacher de plus en plus à Dieu votre Créateur, de lui rendre de très-humbles actions de graces, & de le bénir en toutes manieres, de ce qu'il a bien voulu faire en votre faveur. C'est à lui que vous devez vos heureux talens : c'est lui qui vous a tiré de l'état d'obscurité où vous étiez né, pour vous mettre à la tête des plus distingués par leur naissance, & (ce que vous devez penser plus mûrement) c'est

firmoit dans sa dignité, & qui lui donnoit de charitables avis sur la maniere avec laquelle il devoit se conduire. Rienzi ne profita pas de ces sages instructions. A la vérité, on vit quelque réforme dans sa conduite. Il ne vivoit plus avec ce faste & cet orgueil qui avoient si fort révolté les Romains. L'intempérance étoit bannie de ses repas, & il donnoit l'exemple de la plus aus-

---

» lui qui vous voyant enivré de votre éléva-
» tion, jusqu'à vous méconnoître, & à vous
» laisser emporter par le vent de la présomp-
» tion ordinairement si funeste, au point de
» commettre des fautes considérables : c'est
» lui, dis-je, qui a daigné vous corriger en
» vous châtiant, vous faire sentir long-tems
» les fléaux de sa main paternelle, vous pré-
» server de la mort, & se servir des aîles de
» l'Eglise Romaine votre mere, pour vous éle-
» ver, presque contre toute espérance, & mal-
» gré les vœux de plusieurs, au comble de
» votre premiere grandeur. Ces considérations,
» & quantité d'autres que vous pouvez re-
» cueillir du peu que nous vous disons, doi-
» vent être pour vous un motif toujours pré-
» sent à votre esprit de craindre Dieu, d'ho-
» norer l'Eglise, d'avoir du respect pour vos
» supérieurs, de l'affabilité pour vos égaux,
» de la bonté pour vos Sujets, de la charité
» pour les pupilles & les orphelins, une égale
» considération pour le pauvre & pour le riche,

tere frugalité. Tout l'argent qui lui passoit par les mains étoit mis en réserve, & ménagé avec économie pour le bien de la République ; mais sa défiance, ses ombrages & ses cruautés le rendirent aussi odieux aux Romains qu'il en avoit été autrefois chéri. Voici un trait qui acheva de le perdre dans l'esprit du Peuple.

Il y avoit à Rome un homme respecté de tout le monde, & dont les

---

» rendant justice exacte à l'un & à l'autre sans » acception de personne. Dieu vous préserve » d'aucun reproche à ce sujet. Montrez-vous » favorable aux gens de bien, sensible aux mi- » seres des malheureux, charitable aux pau- » vres, miséricordieux envers ceux qui s'hu- » milient, doux à l'égard de ceux qui ont de la » douceur ; mais que les orgueilleux, les rebel- » les & les méchans éprouvent votre rigueur & » votre sévérité, qui doivent toutefois être » tempérées de clémence. Vous êtes établi » pour maintenir la justice ; maintenez-la par » un gouvernement juste : si vous la gardez, » elle vous gardera ; & vous préservera des » piéges de vos ennemis. Enfin soyez assuré » que vous aurez tous ces avantages, si vous » demandez à Dieu, comme S. Augustin, la » grace de le connoître & de vous connoître » vous-même. Donné à Villeneuve d'Avi- » gnon, le trente d'Août, la seconde année de » notre Pontificat. »

vertus rappelloient le souvenir des beaux tems de la République Romaine. Il se nommoit Pandolfe de Pandolfucci. Ce vertueux Citoyen, qui étoit l'ami du Sénateur, devint tout à-coup l'objet de sa haine. Rienzi l'immola à ses injustes soupçons. On ne peut concevoir l'horreur qu'inspira un pareil excès d'inhumanité. Si la crainte empêcha le Peuple d'éclater en murmures, l'indignation des Romains ne se manifesta que trop dans l'air sombre & morne qu'on remarquoit sur tous les visages. Le Sénateur, qui s'en apperçut, n'en devint que plus farouche & plus cruel. Il entreprit d'établir sa sûreté par la mort de toutes les personnes qui lui donnoient quelque ombrage. On traînoit tous les jours au Capitole un grand nombre de Citoyens, qui n'avoient d'autre crime que de paroître redoutables au Tyran. Heureux celui qui pouvoit en être quitte pour la confiscation de ses biens.

Cependant toutes ces violences ne pouvoient calmer les inquiétudes, les craintes & les allarmes dont le cœur de Rienzi étoit tourmenté. Jamais on n'éprouva de plus cruelles agitations. Tantôt il s'abandonnoit à l'abattement & au désespoir, tantôt il faisoit paroî-

tre une fierté présomptueuse qui sembloit braver tous les périls. Timide par nature, Philosophe par caprice, il passoit tout d'un coup de l'un à l'autre excès, & se portoit à des indécences qui le rendoient aussi méprisable qu'il étoit odieux. On le voyoit pleurer & rire presque dans le même instant, sans aucun sujet légitime. En un mot, toute sa conduite étoit un mélange d'extravagances & de cruautés. Les Romains n'aspiroient qu'au bonheur de se voir délivrés d'un joug qui leur étoit devenu insupportable. Il y avoit dans tous les cœurs des semences de conjurations, dont nous verrons bientôt les funestes effets.

Liccard de Annibalis avoit fait tout ce qu'on peut attendre de l'expérience & de l'habileté d'un grand Capitaine. Il venoit de réduire les ennemis à la nécessité, ou de se rendre, ou de se voir forcés dans leurs murailles. Rienzi, soit par caprice ou par défiance, révoqua ce brave Général, & mit à sa place plusieurs autres Officiers qui n'étoient propres qu'à faire regretter leur prédécesseur. Les Colonnes profiterent de cet avantage. Instruits par leurs partisans de la situation des affaires à Rome, ils

résolurent de ne pas manquer une occasion si favorable de perdre le Tyran. Par le moyen de leurs émissaires, ils encourageoient leurs amis à exciter une sédition. Il ne s'agissoit que de commencer, & le Peuple n'attendoit plus qu'un Chef pour donner le premier mouvement. L'intrigue fut conduite avec tant de secret, que le Sénateur, qui avoit des espions par-tout, n'apprit ce qui se tramoit contre sa personne, qu'au moment où la Conjuration éclata.

Ce fut le 8 d'Octobre de l'année 1354, que les Romains se révolterent contre leur oppresseur. Rienzi, qui étoit encore au lit, fut très-étonné d'entendre de loin des cris interrompus & redoublés de *vive le Peuple*. Un instant après on vit paroître des gens armés, qui crioient, *meure le Tyran*. La populace voyant un parti formé contre le Sénateur, se joignit aussi-tôt aux séditieux, & les soldats que Rienzi entretenoit pour sa sûreté, furent aussi complices de la rebellion, de sorte que tous, entraînés par le même esprit de fureur, coururent vers le Capitole qu'ils investirent de toutes parts, lançant des pierres aux fenêtres, & criant tout d'une

voix, *Qu'il meure, le traître qui a mis la Gabelle* * ! *qu'il meure !* Le Sénateur, au lieu de pourvoir à sa sûreté, se mit lui-même à crier comme les autres, *vive le Peuple.* Il sortit de son appartement, & affecta un air de sécurité que démentoit l'embarras de son visage. » Oui, disoit-il, *vive le Peuple*, je le » répéte avec lui. Nous concourons tous » au même but. Eh ! qui a plus d'intérêt » que moi à sa conservation ? c'est » pour assurer sa vie & sa liberté que je » suis en ces lieux, que j'ai des Troupes » sur pied, & que le Pape m'a confirmé » dans la Dignité de Sénateur, par un » Bref qu'il ne reste plus qu'à publier » dans le Conseil ».

Tandis qu'il tâchoit vainement de se rassurer lui-même par ces sortes de discours, les séditieuses clameurs de la Populace, qui continuoient toujours, ne lui permirent pas de douter que c'étoit à sa personne qu'on en vouloit. Il sentit la grandeur du péril dont il étoit menacé, quand il se vit abandonné de tout le monde. Il ne resta auprès de lui

---

* Rienzi avoit mis quelques impôts sur le vin & sur le sel, pour être en état de soutenir la guerre contre les Colonnes.

que trois de ſes Domeſtiques, qu'il conſulta ſur le parti qu'il avoit à prendre; mais au lieu de lui fournir des expédiens, ils lui faiſoient connoître le danger de ſa ſituation. » Ne craignez » rien, leur dit-il, je trouverai le moyen » de diſſiper cet orage ». Il alla ſur le champ prendre ſon armure de Chevalier, & s'avança ſur le balcon du Capitole pour haranguer le Peuple; mais les Chefs de la révolte, qui craignirent les effets de ſon éloquence artificieuſe, redoublerent leurs clameurs & leurs imprécations avec tant de violence, qu'ils l'empêcherent de parler. On fit même voler une grêle de pierres & de fléches qui bleſſerent Rienzi à la main. » Eh! » quoi! s'écria le Sénateur, en pouſſant » ſa voix d'une force extraordinaire, » refuſerez-vous à votre libérateur une » grace qu'on accorde aux plus inſignes » criminels? Ne ſuis-je pas votre Con» citoyen? Quel aveuglement vous obſ» tine à ma perte? Eſt-ce-là le prix de » tout ce que j'ai fait pour vous? Ro» mains, ſi vous m'ôtez la vie, vous » vous l'ôtez à vous-mêmes ».

Ces paroles, quoiqu'accompagnées des manieres les plus capables d'émouvoir, & prononcées avec toute l'éner-

gie que pouvoit suggérer un péril pressant à l'homme le plus éloquent de son siécle, ne firent aucune impression sur des furieux déterminés à lui arracher la vie. Il ne songea plus qu'à mettre ses jours en sûreté, & il ne fit point revivre en cette occasion la fermeté des anciens Romains, dont il étoit le grand admirateur. Déterminé à sortir du Capitole, où les révoltés avoient mis le feu, il s'imagina que le désordre & la fumée épaisse de l'incendie, pourroient favoriser sa retraite ; sur cette idée, il se déguise de maniére à n'être pas reconnoissable *, & s'avance en cet état vers une des portes du Capitole qui étoit enflammée ; il passa assez heureusement sans avoir été endommagé par le feu, ni blessé par les ruines qui pleuvoient de toutes parts. Tout sembloit concourir à sa fuite. S'étant mêlé avec les séditieux, & contrefaisant sa voix, il se mit à déclamer comme les autres contre le Tyran. Des brasselets d'or qu'il portoit au bras, attirent l'attention de quel-

* Rienzi s'étoit barbouillé le visage de charbon, avoit coupé sa barbe, endossé une mandille, & s'étoit couvert la tête d'un matelas.

ques-uns des révoltés; on s'attroupa autour de lui, & il fut reconnu. Rienzi s'attendoit à être poignardé sur le champ; mais la vue de cet ancien Tribun, tout défiguré qu'il étoit, suspendit la rage des Conjurés. On eût dit qu'ils conservoient encore pour cet homme extraordinaire un reste de respect & de vénération. Devenus aussi tranquilles qu'ils étoient furieux auparavant, ils prirent leur Sénateur par le bras, & le firent descendre sans obstacle jusqu'au perron où il avoit prononcé tant d'Arrêts de mort. Là, il fut laissé en spectacle, & exposé aux avides regards de la multitude. Un profond silence succéda aux cris & aux imprécations d'une populace en fureur. Personne n'osoit toucher ni approcher celui qu'un instant auparavant on vouloit mettre en pieces. Il demeura dans cette situation l'espace d'une heure, tête nue, le visage noirci d'une maniere affreuse, les bras croisés, couvert d'un mauvais manteau, sous lequel on voyoit une riche veste, un ceinturon d'or & une chaussure de prix. Cet homme, que son éloquence avoit si bien servi en tant d'occasions, n'eut pas alors la force ou le courage d'ouvrir la bouche pour sa
défense,

défense. Il ne parla que des yeux, qu'il tournoit à droite & à gauche, pour voir s'il ne se feroit pas quelque mouvement en sa faveur. Le Peuple, de son côté, demeuroit immobile & dans le silence, n'osant le condamner ni l'absoudre.

Un des principaux Conjurés, nommé Cecco de lo Vecchio, voyant la fureur populaire se rallentir, & craignant que cette compassion ne devînt funeste à ses complices, tire brusquement l'épée & l'enfonce dans le cœur de Rienzi. Dès que le Tyran eut cessé de vivre, chacun se fit un honneur d'insulter un ennemi qu'on ne craignoit plus, & on se porta aux plus terribles excès de la vengeance. La Populace, peu satisfaite de s'être baignée dans le sang de cet infortuné Sénateur, & d'avoir défiguré son cadavre, voulut qu'on le liât par les pieds, & qu'on le traînât par les rues. Cela fut exécuté. La tête & des lambeaux de chair resterent dans les chemins; on pendit le reste du corps à un poteau devant le Palais des Colonnes, où il demeura plus de deux jours exposé aux outrages du petit peuple. On abandonna ensuite le cadavre aux Juifs, qui le brûlerent lentement,

pour repaître plus long-tems leurs yeux de cet horrible ſpectacle.

Telle fut la fin tragique de Nicolas Gabino de Rienzi, qui, malgré l'obſcurité de ſa naiſſance, trouva le moyen de s'élever à la puiſſance ſouveraine, & qui ſe ſeroit maintenu dans ce haut rang, s'il avoit eu autant de prudence que d'ambition. Son peu de conduite l'empêcha de jouir long-tems d'un pouvoir uſurpé *. Pendant ſa ſeconde adminiſtration, il lui échappa dès traits de cruauté, qui lui attirerent la haine publique. Il faut cependant convenir que les Romains en général furent heureux ſous ſon Gouvernement. Auſſi excita-t-il bientôt les regrets de ce même Peuple, qui venoit de le faire périr. Sa mort effaça ſes crimes, & on ne ſe ſouvint plus que de ſes grandes actions.

---

* Sa premiere adminiſtration fut de ſept mois; & la ſeconde, de quatre mois, moins quelques jours.

CONJURATION

DU MARQUIS DE BEDEMAR,

CONTRE LA RÉPUBLIQUE DE VENISE.

LE différend de Paul V & de la République de Venise, ayant été terminé par la France, les Espagnols, qui avoient prétendu être Médiateurs, furent très-irrités de ce que l'accommodement s'étoit fait sans leur participation. Ils découvrirent que le mépris qu'on avoit affecté pour eux en cette affaire, venoit du côté de la République. Quelque ressentiment qu'ils eussent d'une pareille injure, ils ne le témoignerent point pendant la vie de Henri IV; mais, après la mort du Monarque François, ils chercherent l'occasion de se venger.

Une troupe de Pirates, nommés les Uscoques, s'étoit habitué dans les Terres que la Maison d'Autriche possede sur la mer Adriatique, & qui sont contigues au territoire des Vénitiens. Les Uscoques, ayant fait plus d'une fois violence aux Sujets de la République,

furent protégés par l'Archiduc Ferdinand de Grez, Souverain de ce pays, & depuis Empereur. C'étoit un Prince fort religieux; mais comme ses Ministres étoient dévoués à la Cour d'Espagne, & que d'ailleurs ils partageoient le butin avec les Pirates, ils trouvoient un double avantage à chagriner les Vénitiens. Ceux-ci en firent des plaintes à l'Empereur Matthias, qui employa son autorité pour mettre fin à ce différend. L'accord fut si mal observé du côté de l'Archiduc, qu'il en fallut venir à une guerre ouverte, où il ne remporta pas tous les avantages dont les Espagnols s'étoient flattés. C'est ce qui augmenta leur animosité contre la République. Le génie doux & paisible du Roi d'Espagne *, ne lui suggéroit aucun moyen pour sortir d'embarras; mais un Ministre qu'il avoit en Italie, & qui n'étoit pas si modéré que son Maître, entreprit de sauver l'honneur de sa Nation par la ruine des Vénitiens.

Le Ministre dont je veux parler, étoit Dom Alphonse de la Cuéva, Marquis de Bedemar, Ambassadeur ordinaire à Venise, l'un des plus puissans génies, & des plus dangereux esprits

* Philippe III.

qu'ait jamais produit l'Eſpagne. Perſonne n'étoit plus verſé que lui dans la connoiſſance de l'Hiſtoire ancienne & moderne. A force de lecture & de réflexions, il étoit parvenu à un tel point de ſagacité, que ſes conjectures paſſoient preſque pour des prophéties. A cette pénétration ſinguliere, il joignoit un talent rare pour manier les affaires les plus importantes. On admiroit en lui une facilité de parler & d'écrire avec un agrément inexprimable, un inſtinct merveilleux pour ſe connoître en hommes, un air toujours gai & ouvert, où il paroiſſoit plus de feu que de gravité, une humeur libre & complaiſante, d'autant plus impénétrable, que tout le monde croyoit la pénétrer, des manieres inſinuantes & flatteuſes; qui attiroient le ſecret des cœurs les plus difficiles à s'ouvrir, toutes les apparences d'une entiere liberté d'eſprit, au milieu des plus cruelles agitations. Telle eſt l'idée qu'on nous donne du Marquis de Bedemar, qui employa les plus brillantes qualités pour une fin déteſtable.

Les Ambaſſadeurs d'Eſpagne étoient alors en poſſeſſion de gouverner les Cours étrangeres, & Bedemar avoit été choiſi pour aller à Veniſe. Cette

Ambassade passoit pour la plus difficile, parce qu'on ne peut s'aider de Femmes, de Moines, ni de Favoris. On étoit si content en Espagne de la maniere avec laquelle il se comportoit dans un emploi si épineux, que quelque besoin qu'on eût de lui ailleurs, on ne pouvoit même, après six ans, se résoudre à le rappeller. Ce long séjour lui donna le tems d'étudier les principes du Gouvernement Vénitien, d'en démêler les ressorts les plus secrets, d'en découvrir le fort & le foible, les avantages & les défauts. Comme il vit que l'Archiduc seroit obligé de faire la paix, & qu'elle ne pouvoit qu'être honteuse pour les Espagnols, parce que le tort étoit de leur côté, il résolut d'entreprendre quelque chose pour prévenir l'affront qu'alloit essuyer sa Nation. Il considéra que dans l'état où se trouvoit Venise, il n'étoit pas impossible de s'en rendre maître avec les intelligences qu'il y avoit & les forces qu'il pouvoit avoir.

Quand il eut formé son projet, il ne voulut pas le communiquer au Roi d'Espagne. Il savoit que les Princes n'aiment à s'expliquer sur ces sortes d'affaires, que lorsqu'ils sont sûrs du succès. Le Marquis de Bedemar se con-

tenta donc d'écrire la lettre suivante au Duc d'Usede, principal Secrétaire d'Etat. » Quand je vois la honte que » la Maison d'Autriche reçoit dans la » guerre du Frioul, par l'insolente » conduite des Vénitiens, & que toutes » les voies d'accord qui ont été prises » à Vienne & ailleurs, sont ignomi- » nieuses, je crois qu'en de pareilles » circonstances, la nature & la politi- » que obligent un Sujet fidele à recourir » aux voies extraordinaires, pour pré- » server son Prince & son Pays d'une » infamie autrement inévitable. Ce soin » me regarde particulierement, à cause » de l'emploi que j'exerce, & dans le- » quel j'ai sans cesse devant les yeux les » sources du mal auquel il faut remé- » dier. Personne ne peut juger mieux » que moi quel doit être ce remede, » & je tâcherai de l'appliquer d'une ma- » niere qui soit digne du zèle que j'ai » pour la grandeur de mon Maître. »

Le Duc d'Usede, qui connoissoit le génie & le caractere du Marquis de Bedemar, comprit d'abord qu'il s'agissoit de quelque entreprise également importante & dangereuse; mais, comme les gens sages n'entrent point en connoissance de ces sortes de choses, qu'ils

n'y ſoient forcés, il fit une réponſe en termes généraux, loua le zèle de l'Ambaſſadeur, & ſe remit du reſte à ſa prudence accoutumée. Le Marquis n'en demandoit pas davantage, & il ſongea auſſi-tôt à l'exécution de ſon projet. Malgré les rigoureuſes défenſes qui ſont faites aux nobles Vénitiens d'avoir commerce avec les Etrangers, le Marquis de Bedemar trouva moyen d'entretenir des liaiſons étroites avec les plus néceſſiteux & les plus mécontens; &, par leur moyen, il étoit inſtruit de toutes les délibérations du Sénat.

Bedemar communiqua ſon projet à Dom Pedre de Tolede, Marquis de Ville-Franche, ſon intime ami, & Gouverneur de Milan *. Il lui demanda s'il pourroit lui donner quinze cens hommes de ſes meilleures troupes quand il ſeroit tems. Dom Pedre, charmé de la grandeur de l'entrepriſe, réſolut de la ſeconde autant qu'il pourroit le faire, ſans s'expoſer à une ruine certaine, ſi la conjuration ne réuſſiſſoit pas. Mais, en même-tems, il pria l'Ambaſſadeur de conſidérer qu'il n'y avoit pas apparence

* Milan étoit alors ſous la Domination de l'Eſpagne.

d'envoyer les hommes qu'il demandoit ſans faire un choix; & que s'ils venoient à périr, il ſeroit inexcuſable d'avoir expoſé de la ſorte tout ce qu'il y avoit de plus braves ſoldats dans ſon armée; qu'il lui en demeureroit pourtant le plus qu'il lui ſeroit poſſible, & qu'il les choiſiroit ſi bien, qu'il répondroit d'eux comme de lui-même. Ces repréſentations étoient trop raiſonnables pour que le Marquis de Bedemar n'en fût pas ſatisfait, & il accepta les offres du Gouverneur de Milan.

Pendant ce tems-là, les Comtes de Naſſau & de Lievelſtein, amenerent huit mille hommes Hollandois ou Walons, au ſervice de la République. Comme les gens de guerre n'ont que leur profit en vue quand ils ſervent un Prince étranger, Bedemar eſpéroit d'engager les Chefs de ces Troupes mercénaires dans ſon deſſein, moyennant quelque ſomme conſidérable, & ſur l'eſpérance du pillage de Veniſe. Pour négocier cette affaire, il jetta les yeux ſur un vieux Gentilhomme François, nommé Nicolas de Renault. Quoique celui-ci fut extrêmement pauvre, il eſtimoit plus la vertu que les richeſſes, mais aimoit plus la gloire que la vertu; &

faute de voies innocentes pour parvenir à cette gloire, il n'en est point de si criminelles qu'il ne fût capable de prendre. Il avoit appris dans les Ecrits des Anciens, cette indifférence si rare pour la vie & pour la mort, qui est le premier fondement de tous les desseins extraordinaires, & il regrettoit toujours ces tems célébres, où le mérite des Particuliers faisoit la destinée des Etats, & où tous ceux qui avoient des talens supérieurs, ne manquoient jamais de moyens ni d'occasions de les faire paroître. Le Marquis de Bedemar, qui l'avoit étudié à fond, & qui avoit besoin d'un homme à qui il pût confier entierement la conduite de son entreprise, lui dit, en la lui déclarant, qu'il avoit compté sur lui dès le premier moment qu'il avoit formé son projet. Renault fut très-sensible à cette marque de confiance & d'estime. L'âge avancé où il étoit ne le détourna point d'un pareil engagement. Moins il avoit à vivre, moins il avoit à risquer : il ne crut pas pouvoir mieux employer quelques tristes années qui lui restoient à passer sur la terre, qu'en les hazardant pour rendre son nom immortel.

Le Marquis de Bedemar donna à Renault les lettres-de-change & de

créance nécessaires pour négocier avec les Chefs Hollandois. Il lui recommanda de ne point encore expliquer l'entreprise, & de dire seulement que les choses étant aigries au point qu'elles l'étoient entre la République & la Maison d'Autriche, l'Ambassadeur d'Espagne, qui étoit à Venise, prévoyoit quelque conjoncture, qui pouvoit exposer sa personne à la fureur du Peuple, & que, pour s'en garantir, il vouloit s'assurer d'un nombre considérable d'amis fideles & résolus. Par ce moyen le Marquis de Bedemar espéroit de débaucher l'élite de l'armée de terre des Vénitiens, & il comptoit que le reste demeureroit si foible, qu'il seroit facile à Dom Pedre de la défaire en chemin, si on vouloit l'amener à Venise pour s'opposer aux Conjurés.

L'armée de mer étoit bien plus à craindre. La meilleure partie des soldats étant Sujets naturels de la République, il n'y avoit pas moyen de les corrompre, & il ne falloit pas douter qu'au premier éclat de la Conjuration, ils ne volassent au secours de leur patrie. Bedemar ne savoit comment il devoit s'y prendre pour mettre une Flotte si formidable hors d'état de servir. Il

consulta le Vice-Roi de Naples, qui étoit fort expérimenté dans la Marine. Ce Vice-Roi, qui devoit être le principal acteur de la Tragédie que préparoit l'Ambassadeur, étoit le Duc d'Ossone, aussi entreprenant que Dom Pedre & que le Marquis de Bedemar. Cette ressemblance d'humeurs avoit établi une étroite intelligence entre ces trois Seigneurs Espagnols. Dom Pedre & le Duc d'Ossone n'étoient pas de grands homme de cabinet, & le dernier étoit quelquefois sujet à des bizarreries qui approchoient de l'extravagance; mais la déférence qu'ils avoient tous deux pour le Marquis de Bedemar, leur tenoit lieu de toute l'habileté qu'ils n'avoient pas.

Les profits que le métier de Pirate apporta à tous ceux qui l'exercent sous quelque protection puissante, avoient attiré dans la Cour du Vice-Roi de Naples tout ce qu'il y avoit de fameux Corsaires sur la Méditerranée; mais c'étoit moins pour la part qu'ils lui faisoient de leur butin, que pour avoir toujours auprès de lui un nombre considérable de gens prêts à tout entreprendre. Il attacha à son service un Pirate célebre, nommé le Capitaine Jacques-Pierre, Normand de naissance.

Le Duc d'Offone, qui connoiffoit tout le mérite de ce Corfaire, l'attira auprès de lui, le combla de bienfaits, & lui fit part de fes deffeins. Quelque tems après, le Capitaine & fon Protecteur feignirent d'être brouillés enfemble. Le premier fe retira à Venife, où il déclama vivement contre le Duc, qu'il accufoit d'avoir formé d'horribles complots contre la République ; mais tous les projets dont il parla, n'avoient rien de commun avec le véritable. On n'eut garde de foupçonner un homme qui fembloit être devenu l'ennemi mortel du Vice-Roi. Quoique les Vénitiens foient les Politiques les plus raffinés de l'Europe, ils ne s'apperçurent pas du piége qu'on leur tendoit.

On donna bientôt de l'emploi au perfide Normand. Il n'eut d'abord qu'un vaiffeau à commander. Mais comme il fentit qu'il étoit pour lui de la derniere importance de fe fignaler, il attaqua les Ufcoques, & fit fur eux des prifes fi confidérables, qu'au retour de cette premiere courfe, on ajouta onze navires à celui qu'il avoit déja. Il rendit compte de ces heureux fuccès au Duc d'Offone, & finit fa dépêche par ces mots : *Si ces Pantalons croyent toujours*

aussi légérement qu'ils ont fait jusqu'ici, j'ose assurer Votre Excellence que je ne perdrai pas mon tems en ce pays.

Le Capitaine écrivit en même-tems à tous ses camarades qu'il avoit laissé à Naples, & tâcha de les attirer au service de la République. Il ne lui fut pas difficile de les débaucher. Pendant ce tems-là le Vice-Roi tâchoit d'intimider les Vénitiens. Il ne les menaçoit de rien moins que de faire une descente sur leur territoire, & de mettre tout à feu & à sang. Il se comporta avec si peu de circonspection, que le Marquis de Bedemar commença à se repentir de s'être associé un homme de ce caractere. Ce qui devoit ruiner l'entreprise, ne servit qu'à l'avancer. Le Duc faisoit ses préparatifs si ouvertement, que les plus sages d'entre les Vénitiens ne purent croire qu'il y eût rien de solide caché sous des démonstrations si manifestes.

Cependant Bedemar jugea qu'il falloit hâter l'exécution de son projet, soit pour ne pas donner aux Vénitiens le loisir de faire des réflexions, soit à cause des périls auxquels sa personne étoit exposée à chaque instant. Car il avoit déja couru risque d'être massacré par la populace de Venise. Il atten-

doit avec impatience des nouvelles de Renault, qui s'étoit chargé de corrompre les Troupes Etrangeres. Enfin, il reçut une lettre dans laquelle le vieux Gentilhomme François lui mandoit qu'il avoit trouvé les esprits si malheureusement disposés, que sa négociation avoit été conclue en peu de tems. L'Ambassadeur lui ordonna de passer à Milan avant que de revenir, pour délibérer avec Dom Pedre, sur les moyens de faire réussir l'entreprise. Ils convinrent ensemble qu'il falloit avoir quelque Place en terre ferme, dont on pût s'emparer en même tems que de Venise. Renault passa par les principales Villes, & s'arrêta à Crême pour y former une Faction. Trois Officiers * de la Place offrirent de cacher cinq cens Espagnols dans la Ville, sans donner aucun soupçon au Commandant Vénitien, & de s'en emparer huit jours après. Pour faire réussir cette entreprise, il ne falloit que couper la gorge à une misérable Garnison qu'on avoit tirée des Milices du Pays. Comme il étoit aussi

---

* Berard & Alfier, tous deux François. Le troisieme étoit un Italien dont j'ignore le nom.

néceſſaire d'avoir une Place forte ſur le Golfe, ils choiſirent Maran, dont le Port pouvoit ſervir de retraite à la Flotte d'Eſpagne. Un Italien nommé Mazza, qui, depuis quarante ans, étoit Sergent-Major de la Place, y avoit preſque autant d'autorité que le Gouverneur. Moyennant une ſomme conſidérable, & l'aſſurance du Commandement, cet homme promit de tuer le Gouverneur au premier ordre, & de ſe rendre enſuite maître de la Ville au nom des Eſpagnols.

Les affaires étant dans cet état, Bedemar crut qu'il étoit tems de mettre la derniere main à ſon ouvrage, parce qu'il ſavoit que la lenteur eſt ordinairement préjudiciable aux entrepriſes de cette nature, & que c'eſt une faute, quelquefois irréparable, de ne pas profiter de certains momens précieux. Il étoit d'une importance extrême pour l'honneur de la Couronne d'Eſpagne, que ſon Ambaſſadeur ne pût être convaincu d'avoir eu part à une ſi odieuſe entrepriſe. C'eſt pourquoi Bedemar réſolut de ne ſe découvrir à aucun autre des Conjurés, qu'à Renault & au Capitaine. Ces deux hommes même ne ſe connoiſſoient pas. Ils ne venoient point

chez l'Ambaſſadeur qu'ils n'y fuſſent mandés; & il avoit toujours eu ſoin de leur donner des heures différentes, afin qu'ils ne s'y trouvaſſent jamais enſemble. Il auroit bien voulu continuer d'agir de la ſorte; mais après y avoir ſongé mûrement, il ſentit que cela étoit impoſſible. Il prit donc le parti d'établir entr'eux une union parfaite. Tous deux avoient du courage & de la conduite. Renault poſſédoit le talent de ſi bien diſpoſer les choſes, que l'exécution en paroiſſoit aiſée & le ſuccès infaillible. Le Capitaine, au contraire, qui n'étoit pas, à beaucoup près, ſi avancé en âge, ſe piquoit, ſur-tout, d'être homme de grande exécution, & capable d'une réſolution extraordinaire.

Le Marquis de Bedemar prévint ſéparément ces deux hommes en faveur l'un de l'autre, & la premiere fois qu'il les fit rencontrer chez lui, il fut extrêmement étonné quand il les vit s'embraſſer avec beaucoup de tendreſſe. La premiere penſée de l'Ambaſſadeur, fut qu'il étoit trahi. On ne le laiſſa pas longtems dans cette erreur. Il ſut que Renault & le Capitaine s'étoient vus chez une Courtiſanne, qui avoit gardé religieuſement le ſecret qu'ils l'avoient

prié de faire de leur nom. Le Marquis fut charmé de trouver toute faite, une union qu'il souhaitoit si fort. Il les exhorta tous deux à vivre en bonne intelligence, comme ils avoient fait avant de savoir qu'ils étoient engagés dans le même complot.

Renault rendit compte de sa négociation avec les Troupes Etrangeres. Il déclara qu'il avoit gagné un grand nombre d'Officiers de différentes Nations, qu'il s'étoit entiérement ouvert à neuf d'entr'eux; mais que de la maniere qu'il les avoit choisis, il répondoit sur sa tête de leur fidélité; il ajouta qu'on pouvoit compter sur deux mille hommes des Troupes de Lievestein, & sur deux mille trois cens de celles de Nassau; que tous les Officiers étoient prêts de venir se mettre au pouvoir de l'Ambassadeur pour assurance de leur parole; qu'ils étoient tellement irrités contre le Sénat*, qu'il n'y avoit rien dont ils ne fussent capables pour se venger; que dans la résolution où l'on étoit d'abandonner

* Ces Troupes étrangeres s'étoient mutinées. Le Général Vénitien avoit fait mourir quelques-uns des séditieux. Voilà quel étoit le motif de leur haine contre la République.

Venise au pillage, il n'y avoit pas un seul de ces étrangers qui hésitât de s'enrichir par une voie si sûre & si prompte, & de passer dans l'opulence le reste de ses jours.

Lorsque le Marquis de Bedemar forma son entreprise, il résolut de ne s'y point engager, qu'il n'eût beaucoup plus de moyen qu'il n'en falloit pour la faire réussir, & que ces moyens fussent indépendans les uns des autres. C'est pourquoi il avoit pris des mesures avec le Duc d'Ossone, quoiqu'il comptât sûrement sur ce que Dom Pedre & Renault lui avoient promis. Après qu'il eut fait tous ses arrangemens, il envoya son projet à Madrid, & comme il connoissoit la lenteur des délibérations de la Cour d'Espagne, il manda en particulier au Duc de Lerme *, qu'il vouloit une réponse prompte & décisive, & que si on retenoit son Courier plus de huit jours, il interprêteroit ce retardement pour un ordre de tout abandonner.

On lui répondit que s'il y avoit du désavantage à différer, il passât outre : mais que si la chose étoit possible, on

* Premier Ministre de Philippe III.

souhaitoit ardemment d'avoir, avant que de rien entreprendre, une description ample & fidelle de l'état de la République. Il ne tarda pas à dresser une relation, que les Espagnols ont toujours regardé comme un chef-d'œuvre de Politique. L'Ambassadeur loue d'abord le Gouvernement Vénitien : mais l'éloge qu'il en fait, tombe plutôt sur le premier âge de la République que sur l'état actuel. Il tâche de prouver que la Loi qui exclut entierement le Peuple de la connoissance des affaires, a donné lieu à la tyrannie des Nobles, & que la Puissance Ecclésiastique, qui se trouve subordonnée à la censure du Souverain Magistrat, a servi de fondement à la licence du Peuple de Venise contre la Cour de Rome. Il admire comment les Peuples n'étant plus retenus dans l'obéissance par le frein de la Religion, ils peuvent souffrir si patiemment qu'on les opprime. Il montre ensuite que les biens, l'honneur & le sang du Peuple, sont à la discrétion des Grands. Enfin, il examine l'état des Provinces, des armées, du Sénat, & fait voir que tout est dans une situation déplorable.

Après avoir décrit toutes ces choses, avec une beauté de langage & une force

d'expreſſion merveilleuſe, il conclut que la République eſt dans ſa décrépitude, & que ſes maladies ſont de telle nature, qu'elle ne ſauroit corriger ſa conſtitution préſente, qu'en changeant entierement de forme. Sur cette relation, le Conſeil d'Eſpagne mit le Marquis de Bedèmar en liberté d'agir ſans lui donner aucun ordre. Les Conjurés faiſoient leurs préparatifs. Tout le Palais de l'Ambaſſadeur étoit déja rempli de pétards & de feux d'artifices, dont on devoit ſe ſervir pour mettre le feu en différens quartiers de la Ville. On trouva le moyen de faire entrer mille ſoldats dans Veniſe, ſans donner le moindre ſoupçon au Sénat. Le Duc d'Oſſone étoit ſur le point de mettre en mer ſes Vaiſſeaux, & d'envoyer ſix mille hommes ſous le commandement d'un Anglois, nommé Haillot. Il ne reſtoit plus qu'à régler l'ordre de l'exécution. Le Marquis de Bedemar, Renault & le Capitaine, arrêterent de concert, la maniere de placer les Troupes, l'emploi dont ſeroit chargé chacun des principaux Conjurés, le moment où il faudroit mettre le feu en différens quartiers de la Ville, & poignarder le Commandant de la Place, avec tous les

Sénateurs ; en un mot, l'ordre qu'on devoit obſerver pour faire réuſſir cette funeſte entrepriſe.

Il arriva un accident qui retarda le moment de l'exécution. La Flotte du Vice-Roi de Naples fut attaquée par des Corſaires, & battue par la tempête. Elle fut ſi endommagée, qu'elle ne put ſe remettre en mer de quelque tems. Bedemar ayant appris cette fâcheuſe nouvelle, envoya chercher Renault & le Capitaine. Il leur demanda s'ils jugeoient à propos de tout abandonner. Ils répondirent que non-ſeulement ils étoient d'avis contraire, mais que leurs compagnons même n'avoient non plus paru ébranlés par la diſgrace de la Flotte, que ſi elle étoit arrivée à bon port, & qu'ils étoient toujours dans les diſpoſitions les plus favorables qu'on pût deſirer. L'Ambaſſadeur, qui ne leur avoit fait cette demande qu'en tremblant, les embraſſa avec des larmes de joie. » Les grands revers, leur dit-il, » qui, dans les affaires communes, doi- » vent ſurprendre les eſprits, ſont des » accidens naturels aux entrepriſes ex- » traordinaires. Ils ſont la ſeule épreuve » de la force de l'ame, & on ne peut » ſe croire capable d'un grand deſſein,

» que quand on l'a vu une fois renversé » avec tranquillité & constance. » Ensuite il fut résolu, de concert entre l'Ambassadeur & ses deux Confidens, qu'on remettroit l'exécution jusqu'à la Fête de l'Ascension, qui n'étoit pas éloignée, & qui est la plus grande solemnité de Venise.

Cependant le Duc d'Ossone travailloit, sans le vouloir, à détruire la Conjuration. Comme le Conseil d'Espagne ne vouloit pas paroître tremper dans cette affaire, il défendit au Vice-Roi d'inquiéter davantage la République. Le Duc n'eut pas beaucoup d'égards aux ordres qu'il recevoit de la Cour; mais, étant fatigué des plaintes que le Sénat faisoit continuellement, il s'avisa de dire qu'il ne changeroit pas de conduite, tandis que les Vénitiens entretiendroient à leur service les plus irréconciliables ennemis du Roi son maître. Il vouloit parler des Troupes Hollandoises, dont on devoit se servir pour exécuter le projet de la Conjuration. On peut juger quelle fut la surprise de Bedemar, lorsqu'il apprit cette nouvelle. Il ne se doutoit point que le Sénat, qui souhaitoit ardemment la paix,

ne renvoyât ces Troupes étrangeres. Mais le succès trompa encore cette fois la prudence du Marquis de Bedemar; car les Vénitiens prirent une résolution directement contraire à leur inclination & à leurs intérêts. On remontra à la République que si on satisfaisoit le Vice-Roi sur ces plaintes, il s'imagineroit donner la loi à Venise, & que si on prenoit le parti de licencier les Hollandois, cette condescendance passeroit pour une foiblesse. Il fut donc décidé qu'on garderoit encore les Troupes étrangeres.

La joie que cette résolution causa au Marquis de Bedemar, fut troublée par la découverte d'une partie de la Conjuration. Un Officier Provençal & un Capitaine Italien, qui étoient du complot, & qui devoient livrer la Ville de Crême, s'étant querellés au jeu, se battirent. L'Italien fut blessé à mort, & pour décharger sa conscience, il déclara tout au Commandant Vénitien. Le Provençal, qui se défia de ce qui arriveroit aussi-tôt qu'il eut blessé son homme, se sauva avec ceux des Conjurés qu'il put avertir; les autres furent pris avec un Lieutenant François, qui étoit

étoit le principal Chef de l'entreprise; mais comme Renault ne s'étoit fait connoître à eux que pour un Agent du Gouverneur de Milan, & qu'ils ne savoient ce qu'il étoit devenu depuis, toute cette affaire tomba sur D. Pedre seulement.

Quelques jours après, le Sergent-Major qui devoit livrer Maran, s'étant brouillé avec quelques habitans de cette Place, ils prirent le tems de son absence, enfoncerent ses coffres, & enleverent son argent & ses papiers. Il s'y trouva des lettres qui parloient de son dessein. On l'arrêta, & on le mit à la question. Il répondit toujours, au milieu des tourmens, qu'il savoit bien qu'on ne le sauveroit pas quand bien même il avoueroit tout, & qu'il aimoit mieux laisser ses complices, s'il en avoit, en état de venger sa mort, que de les perdre avec lui sans aucun fruit. Cette fermeté d'ame auroit dû être employée pour une meilleure cause. Ces deux découvertes ne furent nullement préjudiciables à la conjuration. Les Vénitiens resterent dans un profond repos, s'imaginant qu'ils n'avoient plus rien à craindre, & qu'il ne leur restoit plus d'ennemis secrets.

Cependant le tems de l'exécution étoit arrivé. Depuis le Dimanche qui précéde l'Ascension, jusqu'à la Pentecôte, il y a à Venise une des plus célébres foires du monde. On profita de l'occasion pour faire entrer les mille soldats, comme s'ils eussent été des Négocians. Le Capitaine envoya aux Officiers qui commandoient en son absence les douze Vaisseaux de la République *, des feux d'artifice très-violens pour répandre secrettement dans tous les autres Navires de la Flotte Vénitienne la veille de l'exécution. Ces Officiers eurent ordre de mesurer si bien les méches, que tout prît feu en même-tems. Le Capitaine leur manda encore que, si quelque Vaisseau en échappoit, il falloit l'attaquer, s'en rendre maître, ou le couler à fond à coups de canon. Le Duc d'Offone fit si bien escorter cette fois sa petite Flotte, qu'elle arriva sans aucun accident, à six milles de Venise. On envoya au Commandant ** les instructions nécessaires.

---

* J'ai dit plus haut que les Vénitiens avoient confié au Capitaine le commandement de douze Navires.

** C'étoit un Anglois, appellé Haillot.

Quand tout fut prêt pour l'exécution, Renault, le Capitaine, & vingt des principaux Conjurés qui logeoient chez la Courtisanne dont j'ai parlé ailleurs, se renfermerent dans le lieu le plus secret de la maison, & après avoir pris les précautions ordinaires, Renault adressa la parole à ses camarades, & leur exposa la situation présente des affaires : il commença par une narration simple & étendue des forces de la République & des leurs, de la disposition de la Ville & de la Flotte, des préparatifs de D. Pedre & du Duc d'Ossone, des armes & autres provisions de guerre qui étoient chez l'Ambassadeur, des intelligences que le parti avoit dans le Sénat & parmi les Nobles. Après s'être attiré l'approbation de ses auditeurs par le récit de toutes ces choses, dont ils savoient la vérité comme lui, il continua de la sorte son discours :

» Voilà, chers compagnons, le chemin qui doit vous conduire à la gloire » que vous cherchez. C'est à vous d'y » entrer avec sécurité. Nous avons des » moyens infaillibles pour introduire » dix mille hommes bien aguerris dans » une Ville qui ne peut nous opposer » qu'un très-petit nombre de foibles

» ſoldats. Le pillage joindra avec nous
» tous les Etrangers que le commerce
» ou la curioſité attirent en ces lieux, &
» le Peuple même nous aidera à dépouil-
» ler les Grands qui l'ont dépouillé tant
» de fois. Les meilleurs Vaiſſeaux de la
» Flotte ſont à nous, & les autres por-
» tent dès-à-préſent ce qui doit les ré-
» duire en cendres *. L'Arſenal, ce fa-
» meux Arſenal, la merveille de l'Eu-
» rope, & la terreur de l'Aſie, eſt preſ-
» que déja en notre pouvoir. Les neuf
» vaillans hommes qui ſont ici préſens,
» qui ſont en état de s'en emparer de-
» puis près de ſix mois, ont ſi bien pris
» leurs meſures pendant ce retarde-
» ment, qu'ils ne croyent rien haſar-
» der en répondant ſur leur tête de s'en
» rendre maîtres. Tous les ſecours ſur
» leſquels nous comptons, ſont diſpo-
» ſés de telle ſorte, que chacun d'eux
» pourroit manquer ſans porter le moin-
» dre préjudice aux autres. Ils peuvent
» bien s'entr'aider, mais ils ne ſauroient
» s'entrenuire. Il eſt preſque impoſſible
» qu'ils ne réuſſiſſent pas tous, & un
» ſeul nous ſuffit. Si, après avoir pris

* On avoit rempli de feux d'artifice tous les Vaiſſeaux de la Flotte Vénitienne.

» toutes les précautions que la prudence
» humaine peut ſuggérer, on peut juger
» du ſuccès que la fortune nous deſtine,
» quelle marque peut-on avoir de ſa fa-
» veur qui ne ſoit au-deſſous de celle
» que nous avons? Oui, chers amis,
» cette protection de la fortune tient
» du prodige. Il eſt inoui qu'une entre-
» priſe de cette nature ait été décou-
» verte en partie, ſans être entierement
» ruinée. La nôtre a eſſuyé pluſieurs ac-
» cidens, dont le moindre ſuffiroit pour
» la renverſer. Cependant toutes ces
» choſes n'ont point eu de ſuite, & on
» n'a point ſuivi la trace qui auroit mené
» juſqu'à nous. Jamais repos ſi profond
» ne précéda trouble ſi grand. Le Sénat,
» (nous en ſommes fidélement inſtruits);
» le Sénat eſt dans une ſécurité parfaite.
» Nous avons été aſſez heureux pour
» aveugler les plus clairvoyans de tous
» les hommes. Nous vivons encore,
» chers amis, & nos déſaſtres n'ont
» ſervi qu'à éprouver notre conſtance.
» Oui, nous vivons, & notre vie ſera
» bientôt fatale aux Tyrans de ces
» lieux. Un bonheur ſi grand, ſi obſti-
» né, peut-il être naturel, & n'avons-
» nous pas ſujet de préſumer qu'il eſt
» l'ouvrage d'une puiſſance plus qu'hu-

» maine ? Et en vérité, chers compa-
» gnons, qu'est-ce qu'il y a sur la terre
» qui soit digne de la protection du Ciel,
» si ce que nous faisons ne l'est pas ?
» Nous détruisons le plus horrible des
» Gouvernemens. Nous rendons le bien
» à tous les pauvres Sujets de cet Etat,
» à qui l'avarice des Nobles ne cesse de
» le ravir. Nous sauvons l'honneur de
» toutes les femmes qui naîtroient quel-
» que jour sous leur domination avec
» assez d'agrément pour leur plaire.
» Nous rappellons à la vie un nombre
» infini de malheureux que leur cruauté
» est en possession de sacrifier à leurs
» moindres ressentimens pour les sujets
» les plus légers. En un mot, nous pur-
» geons l'Univers d'une troupe de scé-
» lérats noircis de toutes sortes de cri-
» mes, de ceux même que la nature
» abhorre. Ne balançons donc pas à
» prendre l'épée d'une main & le flam-
» beau de l'autre, pour exterminer des
» misérables qui sont indignes de vivre.
» Quand nous verrons consumer par les
» flammes ces Palais où l'impiété est
» sur le Trône, & les Tribunaux arro-
» sés tant de fois des larmes & du sang
» de l'innocence ; quand nous verrons
» le soldat furieux retirer ses mains fu-

» mantes du sein des méchans, la mort
» errante de toutes parts, & exerçant
» les plus terribles ravages, tout ce que
» la nuit & la licence militaire pourront
» produire de plus affreux spectacles,
» souvenons-nous alors, mes chers amis,
» qu'il n'y a rien de pur parmi les hom-
» mes ; que les plus louables actions
» sont sujettes aux plus grands incon-
» véniens, & qu'enfin, au lieu des di-
» verses fureurs qui désoloient cette
» malheureuse Terre, les désordres de
» la nuit prochaine sont les seuls moyens
» d'y faire régner à jamais l'innocence,
» la paix & la liberté ».

Ce discours fut reçu avec un applaudissement général. Cependant Renault, qui avoit observé tous les visages, apperçut dans les yeux de Jaffier, l'un des meilleurs amis du Capitaine, un air d'étonnement & de tristesse qui marquoit une ame saisie d'horreur. Celui qui venoit de faire cette observation proposa de se servir du poignard contre un homme dont on n'avoit point lieu de se défier. Mais le Capitaine déclara qu'il ne pouvoit se résoudre à tuer le meilleur de ses amis sur un simple soupçon ; qu'un pareil assassinat auroit peut-être des suites fâcheuses ; qu'on couroit risque par là de

ſe rendre odieux aux Conjurés, en leur faiſant ſentir qu'on ſe regardoit comme les arbitres de leur vie & de leur mort. Ces repréſentations ſauverent la vie à Jaffier, & empêcherent la ruine de la République.

Il ſurvint encore un contre-tems fâcheux qui déconcerta les Conjurés. Les Vénitiens eurent avis que le Duc d'Oſſone s'étoit mis en mer pour aller au ſécours de l'Archiduc, qui venoit d'être élu Roi de Bohême, & qui avoit beſoin de troupes contre ſes nouveaux Sujets. Le Vice-Roi voulant profiter de l'occaſion, déclara qu'il conduiroit ce ſecours par le Golfe. Cela donna beaucoup d'inquiétude aux Vénitiens, qui craignoient que le Duc ne cherchât à s'emparer de quelques-unes de leurs Places maritimes. Ils réſolurent de l'obſerver de près. Dans ce deſſein, on fit partir les Vaiſſeaux de la République, & le Capitaine, dont la préſence paroiſſoit ſi néceſſaire pour le moment de l'exécution, fut contraint de s'embarquer. Son départ pouvoit cauſer de vives alarmes à la plupart des Conjurés. Cependant, quand on vint à faire réflexion qu'il avoit corrompu preſque tous les Officiers qui ſervoient ſous lui,

on se flatta que son absence ne seroit pas si préjudiciable qu'on l'avoit cru d'abord. On en fut entierement convaincu dès le lendemain; car il manda qu'il répondoit de la Flotte, & qu'il sauroit bien s'en servir contre ceux qui lui en avoient confié le commandement.

Le Capitaine, avant que de partir, eut avec Jaffier une conférence particuliere. Il le pria de tenir sa place auprès de Renault, la nuit de l'exécution. Il lui exagéra la confiance qu'on avoit en sa conduite & en son courage, & lui déclara que, sans cette assurance, il n'auroit jamais pu se résoudre à s'éloigner de Venise; mais qu'il croyoit laisser un autre lui-même à ses compagnons. Pendant ce discours, le Capitaine observoit attentivement Jaffier. Celui-ci, charmé des témoignages d'estime qu'on lui donnoit, y répondit avec des marques de zèle, de fidélité & de reconnoissance, qui auroient rassuré le plus soupçonneux de tous les hommes.

Lorsque Jaffier n'eut plus devant les yeux le seul homme dont la considération pouvoit le retenir, il s'abandonna tout entier à son incertitude. Il se ressouvenoit de la description effrayante

que Renault avoit fait sur la fin de sa harangue. Son imagination renchérissoit sur cette peinture, & lui représentoit, avec les plus vives couleurs, toutes les cruautés & les injustices qui alloient bientôt se commettre. Depuis ce moment il n'entendoit plus, de toutes parts, que des cris d'enfans qu'on foule aux pieds, des gémissemens de vieillards qu'on égorge, des heurlemens de femmes qu'on déshonore. Il ne voyoit que Palais tombans, Temples en feu, lieux saints ensanglantés. Venise, la déplorable Venise, se présentoit par-tout devant ses yeux, non plus triomphante, comme autrefois, de la barbarie Ottomane & de la fierté Espagnole, mais réduite en cendres, couverte de cadavres, & noyée dans le sang de ses habitans. Cette funeste image l'obsede nuit & jour, le sollicite, le presse, l'ébranle. En vain il fait tous ses efforts pour l'écarter, elle l'occupe au milieu des repas, elle trouble son repos, elle s'introduit jusques dans ses songes. Mais quel parti prendre? Faudra-t-il trahir tous ses amis? Et quels amis? des hommes d'un mérite rare, les auteurs du plus hardi projet qu'ait jamais formé l'esprit humain. Si je leur

suis infidele, quelle sera leur destinée? Ils doivent s'attendre à périr par les plus affreux supplices.

Ces dernieres réflexions attaquoient Jaffier par son foible, & le raffermissoient dans ses premiers sentimens. La pitié qu'il sentoit pour ses compagnons, balançoit au fond de son cœur celle que la désolation de Venise y excitoit. Il resta dans cette incertitude jusqu'au jour de l'exécution. Cependant les compagnons de Jaffier, qui ne s'imaginoient pas qu'on songeoit à les trahir, travailloient à l'exécution de leur projet. On introduisit dans le clocher de la Procuratie de S. Marc quelques-uns des Conjurés qui avoient quelque habitude avec ceux qui y faisoient la garde, & qui les assoupirent par le moyen de certaines drogues qu'on mêla dans les viandes & dans le vin. Les gardes mangerent & burent avec excès; ce qui produisit l'effet qu'on avoit attendu. Des Officiers furent choisis, & eurent ordre de poignarder les Sénateurs les plus à craindre, & de s'emparer de leurs maisons. On assigna à chacun son poste, & tout fut disposé de maniere que Venise ne pouvoit échapper au malheur dont elle

étoit menacée, si le complot formé contre elle n'avoit pas été découvert.

Tous les ans, le Doge de la République épouse la mer. Jaffier, qui croyoit que cette cérémonie alloit se faire pour la dernière fois, eut la curiosité de la voir. Sa compassion redoubla à la vue des réjouissances publiques, & la tranquillité des Vénitiens lui fit sentir plus vivement leur désolation prochaine. Au sortir de la cérémonie, il parut plus irrésolu que jamais. Mais enfin le ciel ne voulut pas abandonner l'ouvrage de douze siécles, & de tant de sages têtes, à la fureur d'une Courtisanne & d'une troupe d'hommes perdus. Le bon génie de la République suggéra un expédient à Jaffier, par lequel il crut sauver tout ensemble & Venise & les Conjurés. Il fut trouver Barthelemi Comino, Secrétaire du Conseil des Dix, & il lui dit qu'il avoit à révéler quelque chose de très-important; mais qu'il exigeoit auparavant que le Doge & le Conseil lui promissent une grace, & qu'ils s'engageassent, par les sermens les plus saints, à faire ratifier au Sénat ce qu'ils auroient promis; que cette grace étoit la vie de vingt-deux personnes qu'il nommeroit,

quelque crime qu'elles eussent commis ; mais qu'on ne crût point lui arracher son secret par les tourmens, parce qu'il n'y en avoit point d'assez horribles pour tirer une seule parole de sa bouche.

Le Conseil des Dix fut assemblé dans un instant. On députa aussi-tôt au Doge, pour savoir s'il vouloit accorder ce que Jaffier demandoit. Le Chef de la République promit grace aux coupables, avant que de connoître leur crime. Jaffier alors ne balança plus, & découvrit toute la Conjuration. La chose parut si horrible à tous les Sénateurs, qu'ils ne purent d'abord la croire. Cependant comme il étoit facile d'en vérifier sur-le-champ quelque particularité, on visita le clocher de la Procuratie de S. Marc, où tous les gardes étoient enivrés ou endormis. On alla ensuite à l'Arsenal, & l'on y trouva des Pétardiers qui mettoient la derniere main aux feux d'artifice destinés pour l'exécution. Les Sénateurs voyant bien alors que cet affreux complot n'étoit que trop véritable, envoyerent promptement chez la Courtisanne ; mais il n'y avoit plus personne. Cette femme ayant été avertie que tout étoit découvert, se sauva promptement avec quelques-uns des Conjurés.

La douleur qu'on eut de leur évasion, fit résoudre de visiter les maisons des Ambassadeurs de France & d'Espagne. On en demanda civilement l'entrée pour affaire qui regardoit le salut de la République. Le François y consentit sans peine, & Renault fut pris avec deux de ses compagnons. L'Espagnol allégua toutes les prérogatives de sa Charge, & protesta avec fureur contre la violence qui lui étoit faite, quand il vit qu'on entroit de force. On trouva chez lui de quoi armer plus de cinq cens hommes, outre soixante pétards & une quantité incroyable de poudre, des feux d'artifice & d'autres choses semblables. On en fit un inventaire exact en présence de l'Ambassadeur, qui ne fit que s'en moquer.

Pendant ce tems-là on visite tous les cabarets, les hôtelleries, les chambres à louer, les lieux de débauche, & on arrête tout ce qui s'y trouve d'Officiers Hollandois, François, Espagnols, Walons, Napolitains, Milanois, jusqu'à près de quatre cens. Sur ces entrefaites, deux Dauphinois arrivent tout bottés au Conseil des Dix, & déclarent que quelques François de leurs amis, leur ayant écrit, que s'ils vouloient s'enri-

chir, ils n'avoient qu'à partir sur le-champ, parce qu'il y avoit une conjuration toute prête à exécuter contre Venise, & qu'on abandonneroit cette ville au pillage. Les deux Etrangers dirent qu'ils étoient venus en grande diligence pour découvrir ce noir complot, au lieu d'y prendre part. Ils furent remerciés, logés honorablement, & priés de se reposer, en attendant que le Sénat pût délibérer sur la récompense qui leur étoit due.

Toutes ces choses se passerent pendant la nuit. Dès que le jour commença à paroître, le Sénat s'assembla & le Marquis de Bedemar demanda audience. On la lui accorda. Cependant le bruit de la conjuration se répandit alors par toute la Ville, & y produisit un trouble épouvantable. Le Peuple, qui sut confusément que les Espagnols en étoient les auteurs, s'assembla autour du Palais de l'Ambassadeur pour le forcer, & on étoit prêt à y mettre le feu, lorsque ceux qui devoient conduire le Marquis à l'Audience arriverent. Ils montrerent la commission dont ils étoient chargés. La populace se flattant de l'espérance que le Sénat feroit une punition exemplaire du Chef des Conjurés, le laissa

ſortir ſeul, & le conduiſit avec toutes les injures & les imprécations imaginables.

L'Ambaſſadeur étant entré dans le Sénat, commença par ſe plaindre avec hauteur de ce qu'on avoit violé le droit des gens, en forçant ſa maiſon. Il accompagna ſes plaintes de menaces ſi fieres, que la plupart des Sénateurs en furent conſternés. Comme il ne parloit que de vengeance, on craignoit que cet homme n'eût encore quelque reſſource inconnue pour achever ſon entrepriſe. Le Doge lui répondit qu'on lui feroit excuſe de cet outrage, quand il auroit rendu raiſon des préparatifs de guerre qu'on avoit trouvés chez lui. Bedemar répliqua qu'il s'étonnoit que des gens qui paſſoient pour ſages, fuſſent ſi mal habiles que de l'inſulter en face, ſur un prétexte ſi groſſier. » Vous n'ignorez pas, continua-t-il, que toutes ces proviſions ne » ſont qu'en dépôt dans ma maiſon, » comme j'en ai déja eu pour envoyer à » Naples & dans le Tirol. A l'égard des » armes, toute la terre ſait qu'il n'y en » a point de ſi bonnes que celles qui ſe » fabriquent à Veniſe & dans les autres » Villes de la République. Pour les feux » d'artifice & autres choſes ſemblables,

» l'occasion de quelques ouvriers habiles » qui sont venus s'offrir à moi, m'a en» gagé à les faire travailler par curio» sité ». Le Doge l'interrompit, en disant que ces ouvriers étoient des malheureux, ou plutôt des monstres nés pour la honte éternelle du genre humain. Ensuite il présenta au Marquis une lettre de créance pour le Gouverneur de Milan, qu'on avoit trouvée parmi les papiers de Renault avec d'autres lettres du Duc d'Offone. L'Ambassadeur répondit qu'il n'entroit point en connoissance de la conduite du Vice-Roi de Naples; que pour la lettre de créance, il étoit vrai que l'Ambassadeur de France lui avoit recommandé un Gentilhomme qui avoit besoin de faveur à Milan; qu'il lui avoit donné une lettre, mais qu'il ignoroit que la République eût aucun intérêt dans cette affaire.

Le Doge voyant par ces réponses que l'Ambassadeur n'en manqueroit jamais, se contenta de lui représenter avec beaucoup de gravité la noirceur de son entreprise, & finit en lui protestant qu'ils étoient tous fort éloignés de penser que le Roi d'Espagne y eut la moindre part. L'Ambassadeur témoigna alors toute l'indignation d'un homme de bien dont

on attaque injustement l'honneur. » Je
» suis, dit-il, d'une Nation à qui le
» courage & la prudence sont des vertus
» naturelles, qu'elle n'a pas besoin de
» recourir à de lâches artifices pour per-
» dre ceux dont elle veut se venger. Le
» Roi mon maître est assez puissant pour
» détruire ses ennemis à force ouverte,
» & sans employer les trahisons; vous
» pourrez bientôt l'éprouver ». Après
cette menace, il sortit brusquement.
On le conjura de se reposer dans un
appartement voisin, en attendant que le
Sénat eut donné les ordres nécessaires
pour le faire sauver. Il se laissa conduire
où on voulut, en frémissant de colere
& sans rien répondre. Quand on eut
fait embarquer ses Domestiques & les
plus précieux de ses meubles, on vint
le chercher, & par des détours secrets,
on le conduisit dans un Brigantin, &
on empêcha de la sorte qu'il ne fût mis
en piéces par la populace.

On dépêcha en même-tems au Général de mer, pour lui envoyer ordre
de noyer incessamment tous les Officiers
qui étoient du complot. Comme ils
ignoroient ce qui s'étoit passé à Venise,
ils n'étoient pas sur leurs gardes. Deux
hommes choisis, & non suspects, entre-

rent dans le Vaisseau du Capitaine, le poignarderent tout d'un coup, & le jetterent dans la mer sans que personne s'en apperçut. Quarante de ses Officiers furent traités aussi-tôt après de la même maniere, & avec le même secret.

Renault est interrogé à Venise, & nie constamment tous les faits dont on l'accuse. On lui donne la question ordinaire & extraordinaire. Il ne dit rien autre chose, sinon qu'il est un pauvre vieillard, homme de bien, de qualité & d'honneur, & que Dieu le vengeroit. On le représente plusieurs jours de suite à la question, & on lui promet sa grace s'il veut tout avouer. On ne put lui arracher la confession de son crime. Après avoir été tourmenté de toutes les manieres, il fut enfin étranglé en prison, & pendu en public par un pied, comme cela se pratique à Venise à l'égard des traîtres. Plusieurs des Conjurés eurent le même sort; il y en eut quelques-uns qui furent étranglés ou noyés secrettement.

Jaffier étoit au désespoir du mauvais succès de sa négociation. Il se plaignit hautement de ce qu'on lui avoit manqué de parole. Comme il s'étoit trouvé d'autres personnes que lui qui avoient instruit le Sénat de la conjuration, on dé-

cida qu'il étoit permis d'en user de la même sorte que si Jaffier n'eût rien découvert. On tâcha de l'appaiser par toutes sortes de moyens. On lui offrit de l'argent & de l'emploi ; il refusa tout, s'obstina à demander la grace de ses compagnons, & sortit enfin de Venise, inconsolable de leur supplice. Le Sénat lui envoya quatre mille sequins, qu'on le força de prendre, & lui ordonna, sur peine de la vie, de vuider dans trois jours les Etats de la République. Le desir de se venger du Sénat, détermina Jaffier à se jetter dans la Ville de Bresse pour s'y soutenir contre les Vénitiens. Il fut pris, en combattant comme un homme qui cherche à vendre cherement sa vie. On le conduisit à Venise, où il fut noyé. Telle fut la récompense de l'important service qu'il venoit de rendre à l'Etat. Il est vrai que la derniere démarche de Jaffier pouvoit mériter la mort ; mais ne le força-t-on pas à devenir coupable, en manquant à la parole qu'on lui avoit donnée ? Un premier mouvement de désespoir étoit bien excusable dans un homme qui se regardoit en quelque sorte comme le meurtrier de ses meilleurs amis. Quoi qu'on puisse dire, on aura bien de la

peine à justifier la conduite que tint le Sénat envers son libérateur.

La mort de Jaffier * acheva de rétablir la tranquillité dans Venise. On défendit, sur peine de la vie, de rien imputer de la conjuration au Roi d'Espagne ni aux Espagnols. Le Marquis de Bedemar alla en Flandres pour y être premier Ministre, & quelques années après il obtint le Chapeau de Cardinal.

---

* J'avois oublié de dire que Jaffier étoit Provençal.



CONJURATION DE FRANCISQUE PAZZI,

Contre Laurent & Julien de Médicis.

FLORENCE, Capitale de la Toscane, s'est long-tems gouvernée en République. La Noblesse eut d'abord toute l'autorité ; mais dans la suite le Peuple s'empara du pouvoir souverain. La Ville fut distribuée en différentes classes d'Artisans, d'où on tiroit tous les Magistrats, à la tête desquels on établit un Gonfalonier, qui se changeoit tous les deux mois, & qui étoit comme une espece de Dictateur. Les grandes familles qui voulurent avoir part au Gouvernement, furent contraintes de se faire aggréger à quelqu'un des différens corps de métiers, sans quoi il leur étoit impossible de parvenir aux Charges & aux Dignités de l'État.

Parmi les plus anciennes familles populaires, étoit celle des Médicis. Quoiqu'elle se fût prodigieusement enrichie par le commerce, elle ne commença cependant à jouer un rôle considérable,

que quand les Florentins éleverent à la suprême Magistrature Sylvestre de Médicis. Ce fut lui qui jetta les premiers fondemens de cette puissance où parvinrent dans la suite ses descendans. Il avoit du génie, de la prudence, de la hardiesse & du courage. La mauvaise administration de la République lui ayant dès-lors inspiré des vues ambitieuses, il rechercha la faveur du Peuple, divisa les principaux Citoyens, & se fit le Chef d'une puissante faction. Sa politique n'eut pas d'abord un succès avantageux; elle devint même funeste à tous les Médicis, qui, pendant plus de vingt années, furent bannis ou exclus du Gouvernement.

Jean de Médicis rétablit les affaires de sa Maison. Comme il joignoit une fortune immense à un génie doux & adroit, il s'insinua peu-à-peu dans l'esprit de ceux qui gouvernoient. Il sut si bien les gagner par ses largesses, qu'ils l'éleverent à la premiere dignité de l'Etat. Après avoir établi sur des fondemens solides la grandeur de sa Maison, il laissa pour héritier de ses richesses, de ses libéralités, & de la faveur du Peuple, le fameux Côme de Médicis, qui, dans une condition privée, joua un aussi bril-

lant rôle que le plus puiſſant Souverain. La fortune favoriſa tellement ſon commerce, qu'il y avoit peu de Princes qui approchaſſent de ſon opulence ; mais perſonne n'en fit jamais un plus noble uſage. Ce grand homme fut pendant trente-quatre ans l'unique arbitre de la République, & mourut dans le comble de la félicité & de la gloire. Il mérita par ſes grandes actions & par les ſervices ſignalés qu'il rendit à ſes concitoyens, qu'on fit graver ſur ſa tombe une inſcription, par laquelle on lui donnoit le glorieux titre de *Pere de la Patrie.*

Pierre de Médicis, ſans avoir autant de mérite que ſon pere, jouit de la même autorité, & laiſſa en mourant deux fils, Laurent & Julien. Le Peuple adopta ces deux jeunes Citoyens pour ſes enfans, & leur obéit comme à ſes Maîtres. Mille belles qualités les rendoient dignes d'occuper le premier rang dans la République. Parfaitement bien faits l'un & l'autre, ils n'avoient qu'à ſe montrer pour être ſûrs de plaire. En leur formant le corps par toutes ſortes d'exercices, on n'avoit pas négligé de cultiver leur eſprit par l'étude des ſciences. Mais ce qui les rendoit encore plus recommandables, c'eſt qu'ils poſſédoient

tous

tous les deux dans un degré éminent, la libéralité & la magnificence qui étoient les deux vertus particulieres de leur Maison. On trouvoit cependant quelque différence dans leur caractère. Laurent étoit plus vif, plus ambitieux & plus hardi dans ses entreprises; Julien plus doux, plus modéré & plus sensible aux plaisirs de l'amour.

La tranquillité avec laquelle ils gouvernoient presque absolument la République, fut quelque tems sans être troublée. Ils ne manquoient cependant pas d'ennemis qui auroient bien voulu donner atteinte à l'autorité de cette puissante Maison. Les Pazzi, principalement, ne voyoient qu'avec un déplaisir mortel l'élévation des Médicis. Les alliances que les deux familles contracterent entr'elles *, ne furent pas capables de réunir des cœurs divisés par l'ambition & par la jalousie.

Jacques Pazzi, qui étoit le Chef de sa famille, n'avoit point d'enfans; mais il avoit sept neveux, parmi lesquels étoit le principal Acteur de la Conjuration dont je vais parler. Il s'appelloit

* Un des Pazzi avoit épousé Blanche de Médicis, sœur de Laurent & de Julien.

Francisque. C'étoit un jeune homme de beaucoup d'esprit, bien fait de sa personne, vif & agréable dans la conversation, excessivement sensible aux offenses, hardi jusqu'à la témérité, mais capable de conduire sagement les plus grandes entreprises. Il s'étoit jetté dans le commerce de la Banque, à l'imitation des plus nobles familles de l'Italie, qui ne croyoient pas alors se dégrader, en s'enrichissant par des moyens honnêtes. L'argent qu'il faisoit rouler dans Rome, l'avoit engagé d'y établir sa principale résidence.

Les liaisons de Francisque avec le Prince de Fourly*, dont le pere s'étoit toujours montré l'ennemi des Florentins & de la Maison des Médicis, furent cause qu'on obligea le jeune Pazzi de quitter Rome, & de se rendre à Florence. Francisque fut piqué vivement d'avoir été rappellé de la sorte, & on acheva de l'aigrir par les injustices dont les Médicis se rendirent coupables envers sa famille. Cependant il ne formoit encore aucun projet de vengeance; mais une passion qui agit tyrannique-

* Le Prince de Fourly étoit fils naturel de Sixte IV.

ment sur les cœurs, le détermina enfin à répandre le sang de ses ennemis. Il devint passionnément amoureux d'une jeune & belle personne, appellée Camille *. Celle-ci inspira en même-tems une violente passion à Julien de Médicis, qui fut préféré à son rival, & qui épousa en secret le charmant objet de sa tendresse.

Francisque devint furieux, lorsqu'il apprit que Julien étoit aimé de Camille; il ignoroit cependant leur mariage. Comme il étoit Italien, il sut dissimuler, & continua de paroître l'ami le plus intime de l'homme qu'il haïssoit le plus. Dans la fureur de ses transports jaloux, il ne songeoit qu'à se défaire d'un rival odieux : mais Blandini, son confident, & l'ennemi mortel des Médicis, lui représenta qu'il ne devoit point borner sa vengeance à la mort de Julien, & qu'il falloit faire périr les deux freres. « Les » outrages, disoit-il, que vous recevez » continuellement de la part des Mé» dicis, sont plus que suffisans pour » vous déterminer à sacrifier les Ty» rans qui oppriment la République. » Leur mort changera tout-à-coup la » face de l'Etat. Ce n'est que dans ce

* Elle étoit de la Maison de Cafarels.

» seul bouleversement que vous trouverez l'impunité de votre crime. Que » dis-je, votre crime ? Ces sortes d'entreprises ne passent pour criminelles » que quand elles ne réussissent pas, & » on les regarde comme des actions glorieuses, lorsqu'elles sont suivies d'un » heureux succès. En confondant votre » vengeance particuliere avec l'intérêt » public, vous en tirerez, tout-à-la fois, » de l'utilité & de la gloire; au lieu que » si vous ne vous attachez qu'à perdre » votre rival, on regardera cette action » comme l'effet du courroux d'un particulier, qui n'a pas le droit de se faire » justice à soi-même. »

Ces raisons, soutenues de quantité d'autres, acheverent de déterminer à la vengeance un esprit qui s'y trouvoit disposé par le double intérêt de sa fortune & de son amour. Ainsi, Francisque, unissant ces deux motifs, ne pensa plus qu'à former, sous le prétexte du bien de l'État, une conspiration qui pût envelopper les deux freres dans le même désastre.

Lorsque Francisque eut pris cette funeste résolution, il songea à se procurer de puissans appuis, & il fut bientôt assuré de la protection du Pape & du

Roi de Naples. Ce dernier, qui avoit envie de s'emparer de la ville de Pise, promit de favoriser un projet, dont il prévoyoit bien que les suites ne pouvoient manquer de lui être avantageuses. Francisque se rendit à Rome, & eut une longue conférence avec le Prince de Fourly; auquel il représenta qu'il devoit penser sérieusement au moyen de s'assurer, sous un autre Pontificat, de la Principauté qu'il tenoit actuellement de la libéralité du Souverain Pontife. » N'espérez pas, ajoutoit Francisque, jouir » en repos des Etats que vous posśédez » aujourd'hui, si vous ne prenez de sa» ges précautions. Dès que votre pere » aura les yeux fermés, les Médicis ne » manqueront pas d'agir, de concert avec » un nouveau Pape, pour vous dé» pouiller entierement. Vos intérêts me » sont aussi chers que les miens; c'est » ce qui m'engage à vous faire part » d'un projet qui nous sera également » utile. J'ai formé le dessein d'abattre » la puissance des Médicis; mais, pour » réussir dans une entreprise si hardie » & si délicate, il faut que mon parti » soit appuyé de toutes les forces de » votre pere. »

Le Prince de Fourly approuva fort le

dessein des Conjurés ; &, comme il gouvernoit absolument l'esprit de Sixte IV, il promit que le Pontife accorderoit tous les secours dont on pourroit avoir besoin. Pazzi s'ouvrit alors davantage, & déclara que la résolution étoit prise de poignarder les Médicis, & que c'étoit le seul moyen de mettre la République en liberté. Le Prince n'eut garde de refuser son approbation à un crime qui devoit lui assurer la possession tranquille de ses États.

La mort des Médicis ayant été résolue, les Conjurés communiquerent leur projet à Salviati, que le Pape avoit nommé à l'Archevêché de Pise, & que les Médicis, dont il étoit l'ennemi, empêchoient de jouir de cette dignité. Le vindicatif Prélat entra dans le complot, & vint à bout d'y entraîner le Comte de Montsec, qui commandoit un corps de Troupes au service du Pape. Le nouveau Conjuré, qui n'avoit pas moins de prudence que de courage, sentit tout d'un coup les difficultés de l'entreprise, & il ne manqua pas de représenter que, toute l'Italie étant dans une profonde paix, il ne pouvoit faire marcher ses Troupes sans un prétexte plausible ; qu'à la vérité, on avoit des partisans à

Florence, mais qu'ils n'étoient pas en assez grand nombre pour donner le branle à un changement d'État ; qu'il ne doutoit point qu'on ne pût facilement tuer les Médicis, mais qu'il falloit les poignarder tous les deux à la fois, ce qui pouvoit rompre bien des mesures & déconcerter le projet le mieux conduit ; qu'enfin l'amour aveugle du Peuple pour les Médicis, & la puissance de ceux qui gouvernoient sous leur autorité, apporteroient de grands obstacles à l'exécution d'une entreprise si périlleuse. Montsec ne se détermina que quand on lui eut fourni un prétexte de mettre ses soldats en mouvement.

Les quatre Conjurés délibérerent sur les mesures qu'il falloit prendre, & ils tomberent tous d'accord qu'on ne pouvoit rien exécuter avec succès, si Jacques de Pazzi, oncle de Francisque, & Chef de sa Maison, ne participoit pas au complot. On l'avoit déja tenté plusieurs fois sur cet article, & il avoit constamment rejetté de pareilles propositions. Le Comte de Montsec entreprit de le gagner, & vint exprès à Florence ; mais toutes ses exhortations furent inutiles. Francisque se joignit à lui, & déclara à son oncle que, soit qu'il prît

parti ou non, la Conjuration seroit exécutée, & qu'il auroit peut-être le déplaisir d'en voir avorter le succès par le refus qu'il faisoit d'aider son neveu dans une si glorieuse entreprise. On lui exposa, avec les plus vives couleurs, la servitude de sa patrie, l'avilissement où étoit tombée sa Maison, la haine que lui portoient les Médicis. On lui fit ensuite connoître que le Roi de Naples, & le Pape même, devoient leur fournir des secours, & que les mesures étoient si bien prises, que la conspiration ne pouvoit manquer de réussir, s'il n'y mettoit obstacle par son obstination. Jacques Pazzi ne put tenir plus long-tems contre des sollicitations si pressantes; il s'engagea enfin, & le nombre des Conjurés grossit alors considérablement.

Montsec, sous ombre d'une négociation publique dont il étoit chargé, voyoit tous les jours les Médicis, & faisoit de fréquens voyages de Florence à Rome, & de Rome à Florence. Il rendoit au Prince de Fourly un compte exact des progrès de la Conjuration, disposoit du côté du Pape tous les secours nécessaires, & agissoit dans cette affaire avec autant de zèle & de chaleur que s'il eût été le chef de l'entreprise.

Le Souverain Pontife, de son côté, fut fidele à ses engagemens: il commanda toutes ses troupes pour marcher dans la Romagne & dans la Toscane, sous prétexte d'assiéger le Château de Monton usurpé sur l'Eglise, & donna un ordre secret aux Généraux d'obéir à tout ce qui leur seroit commandé par l'Archevêque de Pise & par Francisque Pazzi.

Comme les Conjurés vouloient égorger les Médicis, tous deux à la fois, & qu'il n'étoit pas facile de faire naître des occasions qui pussent obliger les deux freres à se rendre au même endroit à la même heure, on eut recours à un singulier expédient. On engagea Sa Sainteté d'envoyer à Florence, sous quelque prétexte, le Cardinal Riario, neveu du Prince de Fourly, dans la pensée que sa présence exigeroit certaines cérémonies qui favoriseroient l'exécution de l'entreprise. Sa marche servoit aussi à couvrir un grand nombre de Conjurés & de soldats, qui devoient l'accompagner sous le titre de Domestiques.

Riario partit de Rome, pour se rendre à Florence. Quoique les Médicis fussent brouillés avec le Pape, ils ne voulurent point manquer aux bien-

séances, & résolurent de faire au Cardinal tout l'accueil, & de lui rendre tous les honneurs qui étoient dûs à sa dignité. Riario, après quelques jours de marche, arriva à quatre milles de Florence, dans le Château de Montaigu, Maison de plaisance de Pazzi, où Jacques, accompagné de toute sa famille, le reçut & le régala magnifiquement. Tous les Conjurés ne manquerent pas de se rendre en cet endroit, s'imaginant que les deux Médicis viendroient ensemble saluer Son Eminence; mais Julien vint tout seul, & sortit plus de deux heures avant que son frere arrivât. Ainsi cette premiere occasion manqua aux Conjurés.

Laurent resta à souper avec le Cardinal, qui lui parla beaucoup de la magnifique Maison de Fizoles *. Médicis s'engagea d'y régaler le lendemain son Eminence, & y invita particuliérement Jacques de Pazzi & toute sa famille. Les Conjurés s'imaginerent que, pour honorer le Cardinal, les deux freres ne manqueroient pas de se trouver à Fizoles, & en conséquence on prit des mesures pour l'exécution du projet.

* Cette Maison appartenoit aux Médicis.

Mais Julien de Médicis ne fut point de la partie ; car il alla voir ce jour-là son épouse *, qui se trouvoit incommodée. La tendresse conjugale lui sauva la vie en cette occasion.

Tous ces contre-tems chagrinoient Francisque, qui craignoit que, parmi le grand nombre de complices, il ne s'en trouvât quelqu'un qui, par infidélité ou par indiscrétion, ne révélât le secret. Le lendemain de la fête que Laurent de Médicis donna à Fizolés, tous les Conjurés s'assemblerent à Florence dans le Cabinet de Jacques de Pazzi, & là, on résolut que, pour avoir un moyen infaillible d'exécuter le complot, le Cardinal feroit chanter le Dimanche suivant un Service solemnel dans l'Eglise Cathédrale, à l'issue duquel il donneroit un grand repas aux Médicis & aux Pazzi. On jugea qu'il feroit facile alors de remplir la Maison de Son Eminence de gens armés, pour s'opposer à la premiere impétuosité du Peuple. Il fut aussi arrêté qu'on disposeroit les couverts de maniere que Laurent de Médicis se trouveroit placé entre le Comte de Mont-

* Elle étoit dans un Couvent, parce que son mariage n'avoit pas été rendu public.

ſec & Jacques de Pazzi, & Julien entre Franciſque & Bandini. Chacun des quatre Conjurés devoit avoir derriere ſa chaiſe un des complices, & on convint qu'au ſignal d'une ſanté qu'on porteroit ſur la fin du repas, on poignarderoit en même-tems les deux Médicis. Après l'exécution, l'Archevêque de Piſe devoit ſe rendre au Palais des Gouverneurs, ſe ſaiſir des Magiſtrats, les forcer d'établir une nouvelle forme de Gouvernement, de nommer les Pazzi aux premieres dignités de la République, & d'exclure des emplois toutes les créatures des Médicis.

Quoiqu'on n'ait jamais ſû au juſte ſi Sixte IV & Riario étoient instruits du détail de cette Conjuration, il eſt difficile de croire qu'on eût oſé entreprendre ce coup à la table du Cardinal, & remplir ſa Maiſon de gens armés, ſans qu'il participât au ſecret, & qu'il eût voulu entrer dans un complot ſi terrible, ſans l'aveu du Souverain Pontife. Quoi qu'il en ſoit, il fit diſpoſer toutes choſes pour la Meſſe ſolemnelle du Dimanche 26 Avril 1478, & dès le Samedi matin, il fit inviter les Médicis, & quantité d'autres perſonnes au repas qu'il devoit donner à l'iſſue du ſacrifice.

Laurent & Julien donnerent parole de s'y trouver, & les Conjurés, croyant alors le succès de leur projet indubitable, firent leurs arrangemens avec une conduite aussi prudente, que le secret en fut merveilleux. Rien ne sembloit manquer pour l'accomplissement de leur dessein. Ils avoient prévu toutes les difficultés, & préparé des remedes à tous les inconvéniens qui pouvoient naître au moment de l'exécution. Ils s'assemblerent la nuit chez Francisque, où ils s'engagerent tous, par un nouveau serment, de périr ou d'exécuter une entreprise qu'ils comparoient à celles des deux Brutus, & dont ils attendoient autant de gloire que d'avantage. Chacun s'étant retiré chez soi, on attendit le jour fatal qui devoit être le dernier de la Domination des Médicis.

La veille du jour que cette sanglante Tragédie devoit s'exécuter, Francisque observa soigneusement toutes les démarches de Julien de Médicis. Il s'apperçut que son rival étoit plongé dans une profonde tristesse. Francisque, qui vivoit très-familierement avec lui, tâcha d'égayer, par sa conversation, la mélancolie du jeune Médicis. Tandis qu'ils se promenoient ensemble avec quantité

de Noblesse ; dans un des plus beaux jardins de Florence, on vint apporter à Julien une lettre qu'il prit, & il s'écarta en même-tems pour la lire. Son ennemi, qui l'observoit exactement, le vit changer de couleur, & tomber, après avoir lu ce billet, dans un abattement mortel. Francisque eut peur alors que ce ne fût quelque avis qu'on donnoit de la Conjuration. Il chercha à pénétrer de qui venoit cette lettre : mais Julien lui en cachoit le mystere. Comme ils continuoient de se promener, le jeune Médicis se sentant foible, s'assit sur un banc de marbre, & presque en même-tems il tomba évanoui entre les bras de Francisque. On courut à la fontaine la plus voisine pour chercher de l'eau ; pendant ce tems-là, Pazzi coula adroitement la main dans l'endroit où il avoit vu serrer la lettre, il la tira sans qu'on s'en apperçût, & la glissa dans sa poche.

Julien revint bientôt de sa foiblesse, & Francisque ayant trouvé un prétexte pour se retirer, ouvrit promptement le billet qu'il venoit de surprendre ; c'étoit une lettre pleine des plus vifs sentimens de tendresse, que Camille écrivoit à son époux. Bien des gens seront convaincus, par la lecture de cette lettre, que le

Ciel nous instruit par la voie des songes de certains événemens. *Je ne puis ;* disoit Camille à son mari, *résister davantage à l'excès de mes inquiétudes ; chaque moment les redouble & j'y succombe. Je ne saurois m'assoupir que je ne sois agitée de toutes les horreurs dont les songes les plus tristes peuvent troubler un esprit. Je viens de vous voir encore entre deux tigres* * *, qui vous ont déchiré aux pieds des Autels. J'y ai vu couler votre sang ; mes pleurs & mes cris, bien loin d'amollir leur rage, ne servoient qu'à les rendre plus impitoyables. Le souvenir qui me reste, me cause la plus vive frayeur, & quoique ce ne soit qu'une ombre qui s'est dissipée à mon réveil, mes douleurs & mes craintes ne peuvent cesser. J'en ai senti frémir dans mes entrailles le gage précieux de votre amour. Hélas ! mon cher époux, au nom de ce gage, qui m'est si cher, n'exposez point votre tête, & souffrez que votre intrépidité donne quelque attention aux avis du Ciel, & à ceux d'une femme qui vous aime mille fois plus qu'elle-même. Je meurs, si demain je ne vous vois pas.*

---

* Camille avoit déja écrit à son époux une lettre, dans laquelle elle lui mandoit quelque chose de semblable à ce que contient cet autre billet.

Ma vie n'est qu'une langueur, dès que vous êtes absent de moi, & je m'imagine que vous m'échappez, dès que je ne vous tiens plus entre mes bras. Venez demain, je vous en conjure, si vous avez quelque pitié de

CAMILLE.

Francisque apprit par cette lettre ce qu'il avoit toujours ignoré ; je veux dire le mariage de Julien avec Camille. Sa rage devint alors si violente, que s'il n'eût pas été sûr que la Conjuration seroit exécutée le lendemain, une impatience aveugle l'auroit peut-être déterminé à satisfaire sur-le-champ sa vengeance ; mais, se reposant sur les mesures qu'on avoit prises pour la scène sanglante qu'on devoit bientôt exécuter, il réprima ses premiers mouvemens, & ne s'en servit que pour animer son bras à ne pas manquer le coup qu'il se préparoit à porter dans le cœur de son rival.

Il retourna chez lui, où se tint le dernier Conseil secret des Conjurés. Ils furent à peine sortis de sa Maison, qu'il vit paroître le point du jour. Comme il étoit trop agité pour prendre aucun repos, il se promena dans la galerie de ses peintures, pour attendre que l'heure de se rendre à l'Eglise fût arrivée, &

ne s'attacha qu'à considérer les tableaux où l'on voyoit du sang répandu.

Une affluence innombrable de Peuple s'assembla dès le matin dans la Cathédrale, pour jouir du spectacle de l'auguste cérémonie qui s'y préparoit. On ne s'attendoit pas que ce saint lieu alloit devenir un théâtre d'horreur. Les Conjurés s'étoient aussi rendus à l'Eglise pour observer tout ce qui s'y passoit; mais on vint bientôt leur apprendre que Julien ne dîneroit point chez le Cardinal, & qu'il devoit partir immédiatement après la messe. Cet événement déconcerta toutes les mesures des Conjurés. Ils s'assemblerent dans une Chapelle obscure de l'Eglise, pour y tenir conseil. Francisque dit nettement que, puisqu'il n'étoit pas possible d'exécuter leur projet à la table du Cardinal, il falloit assassiner les Médicis dans l'Eglise.

Tous convinrent que c'étoit l'unique parti qu'on avoit à prendre dans une conjoncture si précipitée; mais ce changement bouleversa toute l'économie de leur dessein, parce que le Comte de Montsec & Jacques de Pazzi, qui avoient bien voulu se charger de poignarder

Laurent de Médicis dans la Maison du Cardinal, se firent un scrupule de commettre la même action aux pieds des Autels. Il fallut donc trouver deux autres assassins, & au lieu de prendre des hommes de tête, & capables d'exécuter de sang-froid un grand crime, on choisit Antoine de Volterre, homme qui, de sa vie, ne s'étoit trouvé dans aucune occasion périlleuse, & un certain Prêtre nommé Etienne, qui étoit accoutumé à vivre dans son cabinet parmi des livres. Francisque ne voulut point confier à d'autre qu'à lui le soin d'assassiner son rival, & garda Bandini pour le seconder. Quand on eut fait ce nouvel arrangement, on convint qu'à certain signal on poignarderoit les Médicis *.

Tous les ordres étant donnés, un nouvel incident jetta les Conjurés dans l'embarras. Ils virent arriver le Cardinal, suivi de Laurent de Médicis; mais Julien ne les accompagnoit pas. Fran-

* On convint que ce seroit dans le tems où l'on sonne trois fois une petite clochette, lorsque le Prêtre dit à la Messe : *Domine, non sum dignus*. Au second coup de la clochette on devoit frapper les Médicis.

cisque & Bandini dirent à leurs complices de tenir ferme, & d'attendre, avec patience, leur retour. » Nous allons, ajouterent-ils, chercher Julien, » & nous l'amenerons à l'Eglise: au premier tumulte que vous entendrez, » frappez Laurent, & ne craignez rien. » En meme-tems ils montent tous deux en carrosse, vont trouver le jeune Médicis, résolus de le conduire à la Cathédrale, ou de le poignarder jusques dans son cabinet, aimant mieux, disoient-ils, le sacrifier pour le bien public, que de perdre l'occasion qui se présentoit de délivrer Florence du joug de ses Tyrans.

Dans cette résolution, ils entrerent dans l'appartement de Julien avec cette liberté familiere dont ils étoient en possession, l'aborderent avec un visage riant, & lui dirent qu'ils venoient le prendre pour le suivre à l'Eglise. Julien leur dit qu'il avoit quelques raisons pour n'y point aller *: mais ils lui firent tant d'instances, qu'il se rendit à la fin.

* Julien avoit eu quelques avis qu'il se tramoit quelque chose contre la République, & contre sa famille ; mais il n'avoit point découvert le secret de la Conjuration.

Il monta avec eux en carrosse, & ne s'entretint en chemin que de plaisanteries & de contes divertissans. Francisque, sous ombre de l'embrasser, tâta s'il n'avoit point de cuirasse sous sa chemise; il continua toujours de plaisanter avec une présence d'esprit admirable, dans une conjoncture où il devoit être furieusement inquiété; tous les trois arriverent à l'Eglise dans le tems qu'on venoit de lire l'Evangile.

Tous les Conjurés furent au comble de la joie, quand ils virent paroître leur victime. Enfin, le moment fatal arriva, & au signal dont on étoit convenu, les quatre assassins porterent la main à de courtes dagues qu'ils tenoient cachées, & Bandini, plus prompt que les autres, frappe Julien, & lui perce le cœur. Le jeune Médicis tombe, & Francisque, qui ne le croyoit pas mort, lui porte encore plusieurs coups avec tant de fureur, qu'en retirant sa dague, il se fit une profonde blessure à la jambe. Novi, qui avoit toujours été attaché à Julien, tira l'épée pour venger son ami; mais Bandini se mit en défense, & d'un seul coup l'étendit mort à ses pieds.

De l'autre côté, le succès étoit bien différent. Antoine de Volterre, saisi

tout-à-coup de frayeur, dans le moment de l'exécution, se trouva comme ébloui par l'idée de son crime; de sorte qu'au lieu de plonger son poignard dans le sein de Laurent, il lui porta un coup qui passa devant le visage sans le frapper. Le Prêtre Etienne montra encore moins de résolution & beaucoup plus d'imprudence. Avant que de porter le coup, il se mit à crier : *ah ! traître !* Ce cri fit faire un mouvement à l'aîné des Médicis, qui rompit les mesures des assassins. La dague, au lieu de lui traverser du dos à l'estomach, glissa sur son épaule, & le blessa peu dangereusement à la gorge.

Laurent, fort vif & fort adroit, fut aussi-tôt sur ses pieds, mit l'épée à la main, & para les coups qu'on voulut redoubler. Toutes les personnes qui se trouverent près de lui, s'empresserent à le défendre, & le firent sauver dans la Sacristie, où il se barricada avec deux ou trois de ses amis. Sans cette précaution, il auroit éprouvé le même sort que son frere; car Bandini sortit pour immoler cette seconde victime, qui avoit eu le bonheur de se dérober au glaive des assassins. On ne peut se figurer, ni même décrire, l'horreur du tumulte qui

s'éleva dans l'Eglise. On ne voyoit que des épées nues à la main. Les uns s'avançoient pour apprendre le sujet du désordre; d'autres, qui vouloient fuir, se renversoient sous les portes de l'Eglise, &, venant à s'accumuler, accabloient & étouffoient un grand nombre de personnes. Les femmes poussant des cris terribles, contribuoient à augmenter l'épouvante & l'horreur: en un mot, on ne vit jamais de plus affreux spectacle. On trouva Antoine de Volterre & le Prêtre Étienne, qui cherchoient à se cacher dans la foule; ils furent percés de mille coups, & leurs corps livrés à la fureur du Peuple, qui les mit en piéces, & traîna par la Ville les lambeaux de leurs cadavres. Le Cardinal se retira à l'Autel, où tous les Prêtres lui firent un rempart de leurs corps, & eurent bien de la peine à lui sauver la vie; car les partisans de la Maison de Médicis vouloient le massacrer, comme complice d'une si abominable conspiration.

Bandini, tenant à la main sa dague teinte du sang qu'il avoit répandu, & l'œil enflammé de fureur, se sauva au travers de la foule, qui s'écartoit à son passage, sans que personne osât l'arrêter.

Il sortit promptement de Florence, & se retira d'abord à Venise, d'où il passa ensuite en Turquie.

Francisque, quoique blessé, s'ouvrit aussi une issue à coups d'épée, se retira chez lui, & pour exciter le Peuple à la sédition, tenta de monter à cheval. Sa plaie ne lui put permettre de s'y tenir. Il se mit au lit, attendant l'effet que pourroient produire, sur la populace, les efforts de Jacques de Pazzi & du Comte de Montsec, qui parcouroient la Ville avec quelques Troupes, dans le dessein de soulever les habitans de Florence; mais ils ne purent y réussir.

Tandis qu'une scène si funeste se passoit dans l'Eglise, Salviati, Archevêque de Pise, que les autres Conjurés avoient chargé du soin de se rendre maître du Palais des Gouverneurs, prit avec lui trois de ses complices, & soutenu de plus de cent Pérousins bien armés, il se rendit à la Maison-de-Ville, sous prétexte de communiquer aux Magistrats une affaire importante de la part du Pape. César Petrucci, Gonfalonier, le fit introduire avec deux ou trois autres dans la salle. Quelques-uns des Conjurés restérent dans l'anti-chambre, & les Pérousins s'étant glissés douce-

ment dans la grande salle inférieure, s'y enfermerent sans le vouloir, parce que les serrures des portes étoient disposées de maniere qu'elles ne pouvoient s'ouvrir, ni en dedans ni en dehors, qu'avec la clef.

L'Archevêque voulut parler de son affaire prétendue ; mais, soit qu'une réflexion soudaine sur la témérité de son entreprise l'eût effrayé, soit qu'il ne se sentît pas assez de fermeté ni de courage pour exécuter son projet, il parla d'une maniere si tremblante, si entrecoupée, & avec si peu de jugement, que le Gonfalonier, en ayant pris quelque ombrage, quitta sa place, sortit brusquement de la salle, en criant aux armes ; & trouvant les Conjurés qui étoient dans l'anti-chambre, il en saisit un par les cheveux, fit arrêter les autres, & rentra dans l'endroit d'où il venoit de sortir, au même instant que le bruit de la conspiration commençoit à se répandre dans la Ville. Il fit faire main-basse sur les gens qui avoient accompagné Salviati, & ordonna qu'ils fussent jettés par les fenêtres, & fit pendre l'Archevêque aux croisées de la salle, sans autre forme de procès.

Les Pérousins, qui s'étoient enfermés, ayant

ayant enfin trouvé le moyen de rompre les portes, se rendirent maîtres du bas du Palais, & assiégeoient les Gouverneurs, qui se retrancherent & se barricaderent dans le haut. Pendant ce tems-là, Jacques de Pazzi & le Comte de Montsec continuoient de parcourir les rues à la tête d'une centaine de soldats, & appeloient le Peuple à la liberté; mais personne ne s'avisa de leur répondre : ainsi Jacques désespérant d'exciter aucun trouble, & craignant d'être surpris & enveloppé, abandonna l'entreprise, tourna son chêval du côté d'une des portes, & prit, pour se sauver, la route de la Romagne. Montsec, qui ne cherchoit point à s'enfuir, ne tarda pas à être arrêté.

Florence retentissoit de tous côtés des louanges qu'on donnoit aux Médicis, & des imprécations dont on chargeoit les ennemis de leur maison. Laurent fut conduit comme en triomphe à son Palais, tandis qu'on traînoit par les rues les corps sanglans des Conjurés, & qu'on portoit leurs têtes sur la pointe des lances & des épées. On investit toutes les maisons des Pazzi, & elles furent pillées & démolies avec une promptitude inconcevable. Francisque, au

donna des Gardes, & il commença alors à vivre avec les Florentins, comme un Prince avec ses Sujets. Il opposa des Troupes à celles que le Pape & le Roi de Naples avoient fait approcher de Florence, & qui s'étoient écartées dès qu'elles apprirent que la Conjuration n'avoit pas eu un heureux succès. Aussitôt qu'il eut établi la tranquillité dans la ville, il chercha à consoler la malheureuse Camille, qui étoit extraordinairement affligée de la mort de son époux. On eut bien de la peine à calmer sa douleur; mais enfin on y réussit, & au bout de quelques mois, cette jeune veuve mit au monde un fils, qui, après avoir passé par toutes les dignités de l'Eglise, fut élevé au souverain Pontificat *.

* Sous le nom de Clément VII.



s'étoit sauvé chez les Turcs, n'y trouva pas la sûreté qu'il cherchoit. Le Sultan l'ayant fait venir, lui demanda s'il étoit Chrétien. Oui, je le suis, répondit le Florentin. » Crois-tu, ajouta le Prince
» Mahométan, que ton Dieu fût présent
» sur l'Autel, dans le sacrifice que tu as
» troublé? Je le crois, répliqua Bandini.
» Tu l'as cru, scélérat, continua le Sul-
» tan, & en présence de ton Dieu, tu as
» poignardé un homme que tu venois
» d'embrasser, & tu veux que je t'accor-
» de un asyle dans mes Etats? J'offense-
» rois le Ciel, si je te mettois à couvert
» de la justice qui te poursuit. Sors d'ici,
» malheureux! va recevoir le châtiment
» de ton crime. Je permets qu'on t'ar-
» rête jusqu'aux pieds de mon Trône »
» en disant ces mots, il le chassa de
» devant lui. » Les Envoyés de Laurent, qui étoient à la porte, s'en saisirent, & l'amenerent à Florence pour y expier son attentat.

La Conjuration des Pazzi ne servit qu'à affermir la puissance des Médicis. Il dut être bien flatteur pour Laurent, de voir tous ses Compatriotes venir en foule lui offrir leurs biens & leur vie, contre tous ceux qui voudroient attenter à sa personne. La République lui

[illegible] illustre Génois
[illegible] afin que
[illegible] importun
[illegible]
[illegible] du Maître,
[illegible] & tout un [illegible]

[illegible]

de la Patrie, & au Restaurateur de la Liberté.

Quelques personnes ont cru que sous une modération apparente, André Doria cachoit de vastes desseins, & qu'il n'attendoit, pour les faire éclater, que des circonstances favorables. Sa vieillesse eût pu diminuer l'appréhension qu'on avoit de ses ambitieux projets, si l'on n'avoit pas vu une puissance égale à la sienne, dans la personne de Jannetin Doria, son cousin & son fils adoptif. Celui-ci étoit vain, altier, insolent. Comme il avoit en survivance les Charges & les Emplois de son pere, tant d'honneurs & de dignités ne contribuoient pas peu à augmenter sa fierté naturelle. Il témoignoit assez ouvertement, par sa façon de vivre, qu'il ne goûtoit pas cette égalité qui doit régner parmi les Citoyens d'une même République. L'élévation extraordinaire de sa famille, le faste & l'orgueil qui accompagnoient toutes ses actions, la supériorité qu'il affectoit sur la plus haute Noblesse, donnerent lieu à une Conjuration qui fut également funeste à celui qui l'avoit occasionnée, & à celui qui en étoit l'auteur.

Jean-Louis de Fiesque, Comte de

 Lava-

Lavagne, sorti de la plus illustre & de la plus ancienne Maison de Gênes, ne voyoit qu'avec douleur la servitude de sa Patrie. Ce jeune Seigneur étoit ambitieux, hardi, entreprenant, passionné pour la gloire, capable de former & d'exécuter les plus grands projets. A ces qualités, qui font les héros, il joignoit celles qu'on admire dans un Citoyen. Il avoit un air toujours égal, ouvert, agréable & enjoué. Il étoit civil avec tout le monde, mais avec des distinctions obligeantes, selon le mérite & la qualité des personnes. Magnifique jusqu'à la profusion, sa table étoit ouverte à tous les honnêtes gens. Il alloit au-devant du besoin de ses amis, & savoit gagner les pauvres par ses largesses, & les riches par son honnêteté. De tous les vices, celui qu'il détestoit le plus, étoit l'orgueil. Il observoit religieusement sa parole, & obligeoit avec une chaleur qui ne se relâchoit jamais. Mais, ce qui donnoit un lustre merveilleux à tant de belles qualités, c'est qu'il étoit bien fait de sa personne, & qu'il accompagnoit toutes ses actions d'un air de noblesse & de grandeur, qui annonçoit une naissance illustre, & qui lui attiroit l'inclination & le respect de tout le monde.

Comme ce jeune Seigneur * déses-péroit de jouer un brillant rôle dans la République, tandis que les Doria seroient en possession du Gouvernement, il résolut d'abattre la puissance des deux hommes qui ne manqueroient pas de s'opposer à ses projets d'élévation. Ces sentimens lui étoient inspirés par beaucoup de personnes, qui espéroient trouver leurs avantages dans les désordres publics, & sur-tout par les François, qui lui firent des offres considérables. On crut même que le Pape Paul III, qui haïssoit André Doria, & qui étoit fâché de voir l'Empereur si puissant en Italie, avoit travaillé soigneusement à nourrir l'ambition du jeune Génois. Celui-ci, dans un voyage qu'il fit à Rome, eut une conférence avec le Cardinal Augustin Trivulce **, qui lui mit devant le yeux avec beaucoup d'art, tout ce qui pouvoit exciter sa jalousie contre les Doria, & sur-tout contre Jannetin. Il lui représenta combien il est insupportable à un homme de cœur,

* Il étoit pour lors âgé de vingt-deux ans; Jannetin Doria en avoit vingt-huit.

** Le Cardinal Trivulce étoit Protecteur de France à la Cour de Rome.

de vivre dans une République où il ne peut trouver aucun moyen légitime de s'élever, & où le mérite ne met presque pas de différence entre des personnes illustres & les hommes les plus ordinaires.

Lorsque le Cardinal eut bien affermi Jean-Louis dans son dessein, il lui offrit tous les secours possibles de la part de la France; & il pressa si fortement cet esprit déja ébranlé, qu'enfin le Comte accepta avec beaucoup de joie la proposition qui lui fut faite, de lui donner la paye & le commandement de six Galeres pour le service du Roi, de deux cens hommes de Garnison dans Monbio, d'une Compagnie de Gendarmes, & de douze mille écus de pension.

L'insolence de Jannetin augmentoit de jour en jour. Il méprisoit généralement tout le monde, & il traita le Comte de Fiesque avec tant de hauteur, que ce dernier résolut de ne pas différer plus long tems ses projets d'ambition & de vengeance. Avant que de rien entreprendre, il voulut consulter quelques-uns de ses amis. Il en appella trois, sur la fidélité desquels il pouvoit compter. Après leur avoir déclaré en général la

résolution qu'il avoit prise de ne plus souffrir le Gouvernement présent de la République, il les pria de dire leur avis sur ce sujet. Vincent Calcagno de Varesc, serviteur passionné de la Maison de Fiesque, homme de jugement, mais d'un esprit assez timide, parla avec cette liberté que lui donnoient ses longs services, & s'adressant au Comte, il lui tint ce discours. « J'applaudirois à votre entreprise, si vous étiez en état de l'exécuter. Mais les vastes projets que vous formez, supposent une réputation à laquelle un homme de votre âge ne peut encore être parvenu, & demandent des forces qu'un des plus grands Rois de la terre * n'a pu encore mettre sur pied. Croyez-vous trouver beaucoup de gens qui veuillent s'engager dans une affaire aussi périlleuse, & dont le succès est si incertain? Peut-être comptez-vous sur le grand nombre de vos amis. Mais, sachez que l'intérêt seul fait agir les hommes. La plupart de ceux qui vous aiment, s'aiment encore mille fois davantage, & craignent beaucoup plus leur perte, qu'ils ne souhaitent

* François premier, Roi de France.

» votre grandeur. De qui attendez-
» vous des secours ? De la part des Fran-
» çois ? Ils sont occupés maintenant à
» se défendre dans leur propre pays,
» contre les armes de l'Empire & de
» l'Espagne. A la vérité, les Génois
» pourroient agir en votre considéra-
» tion; mais êtes-vous sûr qu'ils vou-
» dront sacrifier, pour vos intérêts, leur
» repos, leur fortune & leur vie ? Ne
» voyez-vous pas que tous vos Conci-
» toyens sont comme ensevelis dans
» une léthargie profonde, & que les
» moins lâches ne croyent pas qu'il soit
» honteux de céder à la puissance des
» Doria ? Cédez au tems, & ne cher-
» chez point de remedes, puisqu'on
» n'en peut trouver que de dangereux.
» Attendez-les de la Providence, qui
» dispose, comme il lui plaît, du sort
» des Empires, & qui ne manquera ja-
» mais à cette République. Que ne jouis-
» sez-vous paisiblement des avantages
» que votre naissance vous procure ?
» Si vous êtes jaloux d'acquérir de la
» gloire, les Pays étrangers vous four-
» niront assez d'occasions pour exercer
» votre valeur. N'exposez point aux
» suites d'une entreprise criminelle,
» cette grande fortune que vous possé-

» dez, & qui contenteroit toute autre
» ambition que la vôtre. En vous ré-
» voltant contre les Doria, vous leur
» fournirez les moyens d'élever sur vos
» propres ruines les trophées de leur
» gloire & de leur grandeur. Mais je
» veux, pour un moment, que vous
» réussissiez heureusement dans vos pro-
» jets : imaginez-vous déja voir la fa-
» mille des Doria massacrée, tous leurs
» partisans dans les fers, vos ennemis
» consternés & tremblans, Gênes li-
» vrée aux fureurs de vos soldats ; con-
» templez d'avance tous ces objets fu-
» nestes, & applaudissez à votre ou-
» vrage. Mais, que ferez-vous au mi-
» lieu d'une ville désolée, qui vous
» regardera comme un nouveau Tyran,
» plutôt que comme son libérateur ?
» Où trouverez-vous des fondemens
» solides, qui servent d'appui à votre
» puissance ? Pourrez-vous compter sur
» un peuple inconstant & bisarre, qui,
» après vous avoir mis la couronne sur la
» tête, songera sur-le-champ aux moyens
» de vous l'ôter ? Car, ce Peuple ne sau-
» roit jouir de la liberté, ni souffrir
» long-tems un même Maître. Si vous
» remettez la République sous la do-
» mination des Etrangers, si Gênes leur

» ouvre encore ses portes par votre
» moyen, au premier mauvais traite-
» ment qu'elle recevra de leur part,
» elle vous considérera comme le des-
» tructeur de son Pays, & comme le
» meurtrier de ses habitans. D'ailleurs,
» ne craignez vous point que ceux mê-
» me qui paroissent aujourd'hui si zélés
» pour vos intérêts, ne soient les pre-
» miers à se déclarer un jour contre
» vous, par le dépit de vous être sou-
» mis? Comme vous ne pourrez pas
» distribuer également vos faveurs sur
» toutes les personnes qui vous auront
» rendu service, ceux qui se croiront
» récompensés foiblement, deviendront
» vos plus mortels ennemis.

» Je sais que l'ambition agit puissam-
» ment sur les personnes de votre rang,
» de votre âge & de votre mérite, &
» qu'elle ne vous met devant les yeux,
» en cette occasion, que des images
» pompeuses & éclatantes de gloire &
» de grandeur; mais en même tems
» que votre imagination vous repré-
» sente tous les objets de cette passion
» qui fait les hommes illustres, il faut
» que votre jugement vous la fasse con-
» noître aussi pour celle qui les rend
» d'ordinaire les plus malheureux, &

» qui renverse les biens assurés, pour
» courir après des espérances incertaines.
» Songez que si le juste usage de l'ambi-
» tion fait les hautes vertus, son excès
» fait aussi les grands crimes. Imaginez-
» vous que c'est elle qui a autrefois mêlé
» tant de poisons, & affilé tant de poi-
» gnards contre les Usurpateurs, & que
» c'est elle encore qui vous pousse main-
» tenant à devenir le Catilina de Gênes.

» Quand ce seroit même le zèle du
» bien public qui vous engageroit à
» prendre les armes, ne vous flattez
» pas qu'on attribue votre entreprise
» à de si nobles motifs. Les hommes,
» qui ne jugent que sur les apparences,
» expliquent rarement en bonne part
» les plus innocentes actions. Dans
» celle que vous méditez, il est impos-
» sible d'y voir autre chose que des
» massacres, des pillages & des hor-
» reurs, que la meilleure intention du
» monde ne sauroit justifier. Appre-
» nez donc à régler votre ambition;
» souvenez-vous que la seule qui doit
» être suivie, est celle qui n'a pour but
» que son devoir. Il s'est trouvé bien des
» Conquérans qui ont ravagé des Etats
» & renversé des Trônes, sans avoir
» cette grandeur de courage, qui fait

» regarder d'un œil indifférent les élé-
» vations & les abaissemens, les prospé-
» rités & les disgraces, les plaisirs & les
» peines, la vie & la mort. C'est cepen-
» dant cette sorte de courage qui fait les
» grands hommes, & qui les éleve, pour-
» ainsi-dire, au-dessus de l'Humanité.
» Voilà l'ambition que vous devez avoir.
» Celle dont votre cœur est maintenant
» animé, ne peut servir qu'à vous ren-
» dre coupable du plus grand de tous
» les crimes. Embrassez donc l'autre
» par prudence & par générosité, puis-
» qu'elle est plus utile, moins dange-
» reuse & plus honorable.

Le Comte de Fiesque fut extrêmement ébranlé par ce discours, parce que les raisons lui en paroissoient fortes, & qu'il avoit toujours eu beaucoup de confiance en celui qui venoit de parler. Verrina, homme d'un esprit vaste, impétueux, porté aux grandes choses, ennemi passionné du Gouvernement présent, attaché fortement, & par inclination, à Jean-Louis, prit la parole, & répondit ainsi au discours de Calcagno.

» La tyrannie est le plus grand mal
» qui puisse arriver dans une Républi-
» que. L'état où est la nôtre tient de

» la nature de ces maladies qui, malgré
» l'abattement qu'elles causent, exci-
» tent dans l'esprit des malades de vio-
» lens desirs pour la guérison. C'est à
» vous, Comte, de répondre aux sou-
» haits de tout un Peuple, qui gémit
» sous l'injuste autorité des Doria, &
» de seconder les vœux de la plus saine
» partie de la Noblesse, qui déplore en
» secret le malheur commun de la Pa-
» trie. Qu'on ne me parle point de votre
» jeunesse comme d'un obstacle au suc-
» cès d'un dessein si glorieux; c'est un
» âge où la chaleur du sang, qui produit
» les plus nobles mouvemens de coura-
» ge, n'inspire que de grandes choses.
» Dans les actions extraordinaires, on a
» toujours plus besoin de vigueur & de
» hardiesse, que de froides réflexions
» d'une prudence timide, qui n'apper-
» çoit que des inconvéniens & des dan-
» gers. Il ne faut pas que les belles qua-
» lités dont la nature vous a pourvu res-
» semblent à ces lumieres foibles & sté-
» riles, qui n'ont qu'un peu d'éclat sans
» avoir aucune chaleur. Il est tems d'em-
» ployer votre courage pour l'exécution
» de vos nobles desseins. Que ces fiers
» oppresseurs de la liberté publique
» apprennent enfin à vous connoître, &

» que Gênes admire en vous le vengeur
» des crimes, l'asyle des affligés, l'allié
» de grands Rois, & l'arbitre de l'Italie.
» Craindrez-vous ces noms terribles
» de rebelle, de factieux, de traître?
» Tous ces titres d'infamie, que l'opi-
» nion publique a inventés pour épou-
» vanter les ames vulgaires, ne causent
» jamais de honte à ceux qui les portent
» pour des actions éclatantes, quand le
» succès en est heureux. Les scrupules
» & la grandeur ont été de tout tems
» incompatibles, & ces foibles précep-
» tes d'une prudence ordinaire sont
» meilleurs à débiter à l'école du Peu-
» ple, qu'à celle des personnes d'une
» haute naissance. Chaque condition de
» la vie a ses vertus particulieres. L'on
» doit estimer les petits par la modéra-
» tion; & les grands par l'ambition &
» par le courage. Un misérable Pirate,
» qui s'amusoit à prendre de petites
» barques, du tems d'Alexandre, passa
» pour un infâme voleur; & ce grand
» Conquérant, qui ravissoit les Royau-
» mes entiers, est encore honoré com-
» me un héros. Si l'on condamne Ca-
» tilina comme un traître, l'on parle de
» César comme du plus grand homme
» qui fût jamais. Enfin, je n'aurois qu'à

» vous mettre devant les yeux tous les
» Princes qui regnent aujoud'hui dans
» le Monde, & à vous demander si ceux
» dont ils tiennent leurs Couronnes ne
» furent pas Usurpateurs.

» Si votre délicatesse ne s'accommode
» pas de ces maximes, si l'amour de la
» Patrie est plus fort dans votre cœur
» que celui de la gloire, s'il vous reste
» encore quelque égard pour l'autorité
» mourante de la république ; voyons
» quel honneur vous reviendra de la
» respecter, lorsque vos ennemis la mé-
» prisent, & si c'est un parti fort avan-
» tageux pour vous que de vous expo-
» ser à devenir leur Sujet. Si cette Ré-
» publique, qui n'a presque plus rien de
» libre que le nom, pouvoit conserver
» son autorité, toute languissante qu'elle
» est, dans l'état où nous la voyons
» maintenant, j'avoue qu'il y auroit
» quelque raison de souffrir notre mal-
» heur avec patience : mais à présent,
» qu'on ne peut résister à la tyrannie
» qu'en établissant une Monarchie légi-
» time, que ferons-nous en de pareil-
» les circonstances ? Tendrons-nous la
» gorge à ces bourreaux, qui veulent
» joindre notre perte à celle de la liber-
» té publique ? Le Comte Jean Louis

» de Fiefque verra-il tranquillement » Jannetin Doria monter fur le Trône ? » Ne fouffrez pas qu'on vous raviffe un » bien qui n'eft dû qu'à vous feul. D'ail- » leurs, fi vous craignez qu'on ne vous » accufe d'avoir plutôt fongé à vos in- » térêts qu'à ceux de votre patrie, qui » vous empêchera de rendre à notre » République la liberté que vous lui » aurez acquife ? Vous donnerez alors » un témoignage éclatant du mépris que » vous faites de la plus brillante fortu- » ne, lorfqu'elle eft incompatible avec » l'honneur.

» La feule chofe qui me refte à vous » repréfenter, c'eft de ne pas vous fer- » vir des François. Les intelligences » avec les Etrangers fon toujours ex- » trêmement odieufes. D'ailleurs, la » France a maintenant affez d'occupa- » tions, & quand vous en pourriez tirer » quelques fecours, fongez que vous » deviendriez fon efclave. Je crois que » vous fentez toute la force des raifons » que je viens de vous expofer. Ceft » donc à vous de décider fi vous aimez » mieux être la victime de Doria, que » le libérateur de votre Patrie. »

Raphaël Sacco, qui étoit un des trois qu'on avoit appellés à ce confeil, voyant

que ce discours étoit conforme aux inclinations du jeune Comte, se contenta de dire que si cette conjuration étoit une affaire résolue, il falloit absolument avoir recours aux François, parce qu'il seroit impossible de résister aux armes de l'Empire, de l'Espagne & de l'Italie, qui s'uniroient assurément contre les Conspirateurs. Verrina combattit ce raisonnement, & détermina le Comte à n'employer que les amis & les serviteurs, que sa haute naissance, sa libéralité inépuisable, & toutes ses autres bonnes qualités lui avoient acquis. Aucun de ses partisans ne lui manqua de foi ni de discrétion. Ce qui est assez rare dans les affaires de cette nature.

Les fileurs de soie forment à Gênes un corps d'habitans très-considérable par le nombre. Les guerres que la République venoit de soutenir, avoient réduit la plupart de ces ouvriers à une extrême misere. Le Comte de Fiesque, ayant appris la situation où ils se trouvoient, témoigna beaucoup de compassion de leur pauvreté, & fit venir dans son Palais ceux qui avoient le plus besoin de son secours. Il leur fournit abondamment de l'argent & des vivres, & les pria de ne point publier ses bien-

faits, parce qu'il ne prétendoit, disoit-il, aucune récompense que la satisfaction qu'il goûtoit à secourir des malheureux. Il accompagna ses présens de ces manieres civiles & caressantes, qui lui étoient naturelles, & il gagna tellement le cœur de ces pauvres gens, qu'ils furent, depuis ce jour-là, entierement dévoués à son service. Lorsqu'il parloit aux principaux d'entr'eux, il leur rappelloit adroitement le souvenir de leur ancienne liberté, & leur faisoit entendre que quoiqu'il fût du corps de la Noblesse, il étoit trop rempli de sentimens d'humanité pour ne pas compatir à l'oppression du Peuple.

Le Comte sentoit bien qu'il lui falloit des gens de guerre pour l'exécution de son entreprise. Il sortit donc de Gênes, sous prétexte de visiter ses terres; mais ce fut pour remarquer les gens de service qui se trouvoient alors parmi ses vassaux, & pour les accoutumer à la discipline militaire. Il vouloit aussi donner les ordres nécessaires pour faire entrer du monde dans Gênes quand il seroit tems, & s'assurer des dispositions du Duc de Plaisance, qui lui avoit promis deux mille hommes de ses meilleures Troupes. Il acheta qua-

tre Galeres, qu'il entretenoit de la paye du Pape; & comme il étoit nécessaire de se rendre maître du Port de la République, il fit venir une de ses Galeres à Gênes, sous prétexte qu'il la vouloit envoyer en course au Levant. Le Comte prit en même tems occasion de faire entrer dans la ville une partie des gens de guerre qu'il avoit attirés à son parti, ou qui lui venoient de Plaisance. Quelques-uns de ces soldats passoient comme étant de la Garnison, les autres comme des aventuriers qui demandoient du service, & beaucoup même comme forçats. De Fiesque eut bientôt à sa disposition près de dix mille hommes, qui ignoroient absolument à quoi on devoit les employer.

Les choses étant disposées de la sorte, il ne s'agissoit plus que de fixer le moment de l'exécution. On choisit la nuit du second jour de Janvier. Le Comte fit apporter chez lui secrettement une grande quantité d'armes, & envoya remarquer les lieux dont il falloit se rendre maître. Les gens de guerre eurent ordre de passer peu à peu, & sans bruit, dans un corps de logis séparé du Palais. De Fiesque, pour mieux couvrir son dessein, fit quantité de visites, & alla

même sur le soir au Palais de Doria. Il rencontra les enfans de Jannetin, les prit l'un après l'autre en ses bras, & les caressa long-tems en présence de leur pere. En retournant chez lui, il emmena dans son Palais plus de trente Gentilshommes & les invita à souper. Il commanda ensuite que l'on fermât les portes de sa maison, avec ordre, néanmoins, d'y laisser entrer tous ceux qui se présenteroient, & défense d'en laisser sortir qui que ce fût.

Comme il s'apperçut que ceux qu'il avoit conviés paroissoient extrêmement surpris de ne trouver, au lieu d'un festin préparé, que des armes, des gens inconnus & des soldats, il assembla tout le monde dans une salle, & faisant paroître sur son visage une fierté noble & assurée, il leur tint ce discours.

» Il n'y a pas un moment à perdre, si » nous voulons garantir notre vie & » notre liberté. Y a-t-il quelqu'un de » vous qui ignore le danger pressant où » se trouve la République? Les Doria » sont sur le point de triompher de no- » tre patience, & d'élever leur injuste » autorité sur les ruines de cette Répu- » blique. Il n'est plus tems de déplorer » nos miseres en secret, il faut tout

hazarder

» hazarder pour nous soustraire à la ty-
» rannie ; puisque le mal est violent, les
» remedes le doivent être, & si la crainte
» de tomber dans un honteux esclavage
» fait quelque impression sur vos es-
» prits, il faut prévenir ceux qui veu-
» lent vous mettre dans les fers ; car
» je ne puis m'imaginer que vous soyez
» d'humeur à souffrir plus long-tems
» l'insolence des Doria. Voudriez-vous
» obéir à des maîtres qui devroient se
» contenter d'être vos égaux ? Quand
» nous ne serions pas touchés de la si-
» tuation de la République, pourrions-
» nous être insensibles à nos malheurs ?
» Chacun de nous n'a que trop de sujets
» de se venger, & la vengeance que nous
» méditons est légitime & glorieuse,
» puisque notre ressentiment particulier
» est joint au zèle du bien public, & que
» nous ne pouvons abandonner nos inté-
» rêts sans trahir ceux de la Patrie. Il ne
» tient plus qu'à vous d'assurer le repos
» de l'État, & vous n'avez qu'à vouloir
» être heureux pour le devenir. J'ai
» pourvu à tout ce qui pouvoit traver-
» ser votre bonheur ; je vous ai facilité
» le chemin de la gloire, & je suis prêt
» de vous le montrer, si vous êtes dis-
» posés à me suivre. Ces préparatifs que

» vous voyez doivent vous animer, à
» cette heure, plus qu'ils ne vous ont
» surpris; & l'étonnement que j'ai re-
» marqué sur vos visages, doit se chan-
» ger en une glorieuse résolution d'em-
» ployer les armes avec vigueur à la
» perte de nos ennemis communs & à
» la conservation de notre liberté. Tout
» doit vous engager à l'exécution d'un
» semblable projet. Il est sûr, par le bon
» ordre que j'ai mis à toutes choses,
» utile par l'avantage qui vous en re-
» viendra, juste à cause de l'oppression
» que vous souffrez, glorieux enfin par
» la grandeur de l'entreprise. Je pour-
» rois justifier, par les lettres qui sont
» entre mes mains, que l'Empereur a
» promis la Souveraineté de Gênes à
» André Doria; que Jannetin a voulu
» suborner par trois fois, des gens pour
» m'empoisonner; qu'il a donné or-
» dre de me massacrer avec tous ceux
» de ma maison lorsque son oncle vien-
» droit à mourir; mais la connoissance
» de ces trahisons, quoique noires &
» infâmes, n'ajouteroit rien à l'horreur
» que vous avez déja pour ces monstres.
» Il me semble que je lis dans vos
» yeux cette noble ardeur qu'inspire
» une juste vengeance. Je m'apper-

» çois que vous avez plus d'impatience
» que moi-même de faire éclater vo-
» tre ressentiment, d'assurer vos biens,
» votre repos & l'honneur de vos fa-
» milles. Allons donc, mes chers Con-
» citoyens, sauvons la réputation de
» Gênes, conservons la liberté de no-
» tre Patrie, & faisons connoître au-
» jourd'hui à toute la terre qu'il se
» trouve encore dans cette République
» des gens de bien qui savent perdre
» les Tyrans. »

Dans toute l'assemblée, il ne se trouva que deux personnes qui refuserent de tremper dans la conjuration. Le Comte ne les excita point à prendre parti; il se contenta de les enfermer, afin de leur ôter le moyen de découvrir le complot. Il se rendit ensuite dans l'appartement de sa femme, qui ne savoit rien de tout ce qui se passoit. Eléonor Cibo (c'est ainsi que s'appelloit la Comtesse de Fiesque) étoit jeune & belle, & aimoit tendrement son mari. Il lui avoit fait jusqu'alors un mystere de la conjuration. Le Comte lui expliqua, en peu de mots, ce qu'il alloit faire. Eléonor, fondant en larmes, se jette aux pieds de son époux, & le conjure, au nom de tout ce qu'il y a de plus cher, de

renoncer à une entreprise si périlleuse. Pansa, qui avoit été Gouverneur de Jean-Louis, se joignit à la Comtesse; mais Fiesque, se débarrassant de leurs bras, dit : » Madame, il n'est plus » tems, & bientôt je ne serai plus, » ou vous verrez dans Gênes toutes » choses au-dessous de vous ». Eléonor tomba évanouie, & le Comte rentra dans la salle pour faire ses dernieres dispositions. Il sortit ensuite de son Palais, partagea ses gens, & assigna à chacun son poste.

Quand on eut donné le signal *, les Conjurés exécuterent les ordres qu'ils avoient reçus. Jannetin, réveillé par le bruit, se leve à la hâte, & sans être accompagné d'autre personne que d'un Page, qui portoit un flambeau, il accourt à une des portes de la Ville, qu'il veut faire ouvrir. Les Conjurés qui le reconnoissent, le percent de mille coups. Les Domestiques d'André Doria craignant pour leur Maître, le mettent promptement à cheval. Il a le bonheur de sortir de la Ville, & se retire au Château de Masone, à quinze milles de Gênes. Le Comte de Fiesque, après

* C'étoit un coup de canon qu'on tira.

avoir placé des corps-de-garde dans les places qu'il jugeoit les plus importantes, part en diligence pour se rendre au Port. Comme il étoit sur le point d'entrer dans une galere, la planche sur laquelle il passoit se renversa, & il tomba dans la mer. L'eau étoit, à la vérité, peu profonde; mais comme il y avoit beaucoup de vase, le malheureux de Fiesque, qui étoit chargé de ses armes, ne put se débarrasser, & il se noya. L'obscurité de la nuit, jointe au bruit qui se faisoit de toute part, ôta aux gens de son parti la connoissance de cet accident, de sorte que, sans s'appercevoir de la perte qu'ils avoient faite, ils acheverent de se rendre maîtres du Port & des galeres.

Les Conjurés au nombre de deux cens, se répandirent dans les rues pour soulever le Peuple, en criant, *Fiesque & liberté*. Tous les Citoyens étoient dans une consternation affreuse. Les Nobles auroient bien voulu se rendre au Palais de la République; mais ils craignoient que, pendant leur absence, on ne pillât leurs maisons. L'Ambassadeur de Sa Majesté Impériale vouloit fuir; mais on l'obligea d'aller au Palais, où il trouva quelques Sénateurs assemblés. Les plus

braves d'entr'eux sortirent, & se firent accompagner de quelques soldats; mais ils rencontrerent les Conjurés, qui les forcerent de se retirer. Les Sénateurs résolurent d'essayer la voie de la négociation, & ils députerent quelques-uns d'entr'eux pour savoir ce qu'on prétendoit, & quel étoit le but de tout ce désordre. Sur ces entrefaites, le Sénat, ayant appris la mort du Comte de Fiesque, reprit courage, & donna ordre qu'on ralliât ceux de la Garde & du Peuple qu'on pourroit mettre en état de défense. L'ardeur des Conjurés commença à se rallentir, & plusieurs même se dissiperent au seul bruit de la mort de leur Chef. On offrit un pardon général aux rebelles, s'ils vouloient mettre bas les armes. Ils accepterent ce parti, & Jerôme de Fiesque * se retira à Montobio. Quelques-uns des principaux Conjurés se rendirent en France, où ils auroient été beaucoup mieux reçus, si leur projet eût réussi. Le corps du malheureux Comte de Fiesque fut trouvé au bout de quatre jours, & fut jetté en pleine mer par ordre d'André Doria. Celui-ci, qui avoit

* Il étoit frere du Comte de Fiesque.

abandonné Gênes avec une précipitation inexcusable, revint dans la Ville lorsque tout fut appaisé. Il se rendit au Sénat le jour suivant, & il représenta avec beaucoup de force & de véhémence, qu'on n'étoit point obligé de tenir l'accord qu'on avoit conclu avec les Rebelles, & que l'impunité d'un crime pareil seroit extrêmement préjudiciable à la République.

L'acte de pardon fut révoqué. On rasa le superbe Palais de Fiesque, & on condamna à mort les freres du Comte & les principaux de sa faction. Les moins coupables furent punis par le bannissement, & on ordonna à Jerôme de Fiesque de remettre au pouvoir de la République la forteresse de Montobio. Celui à qui on donna un pareil ordre, ne jugea pas à propos d'obéir. On assiégea la place, qui ne se rendit qu'après une longue résistance. Jerôme, Verrina, Calcagno & Assereto eurent la tête tranchée, & on porta contre Ottobon de Fiesque un Arrêt, qui faisoit défense à ce jeune Seigneur & à toute sa postérité, jusqu'à la cinquiéme génération, de s'approcher de Gênes. Ottobon s'étoit sauvé en France pour n'être pas enveloppé dans le désastre

de sa famille. Huit ans après, il fut pris par les Espagnols, qui le livrerent à André Doria. Celui-ci, dont la vengeance n'étoit pas encore satisfaite, fit périr inhumainement le malheureux Ottobon, que son nom seul rendoit criminel. Après toutes ces sanglantes exécutions, le vieux Doria conserva dans Gênes tout le crédit que méritoient sa capacité, son courage, ses exploits, & la gloire d'avoir rendu la liberté à sa patrie.



CONJURATION DES SICILIENS CONTRE LES FRANÇOIS ;

OU LES VÊPRES SICILIENNES.

CHARLES d'Anjou * étant parvenu à la Couronne de Sicile, ne fit point voir ſur le Trône les talens qui étoient néceſſaires pour s'y maintenir. Un Hiſtorien moderne ** nous le repréſente comme un Prince continent, ſobre, actif & courageux, libéral, ſplendide, franc, diſcret, grave dans ſon maintien & dans ſes diſcours, amateur & protecteur des Lettres, toutes qualités bien deſirables dans un Prince, & qui lui euſſent mérité, à juſte titre, le ſurnom de Grand, que l'Hiſtoire lui donne, ſi ces brillantes qualités n'avoient été obſcurcies par l'ambition d'acquérir & de dominer, par la colere

* Frere puîné de Louis IX, Roi de France.

** M. d'Egli, dans ſon Hiſtoire des Rois des deux Siciles.

& un penchant insurmontable à la vengeance ; enfin, par une sévérité excessive, qui dégénéra en cruauté. Plus habile dans la guerre que dans la paix, Charles d'Anjou sut conquérir & ne sut point régner. Pour s'attacher ses Généraux & ses Soldats, il leur accorda tout, les bienfaits, la licence, l'impunité, & ne fit rien pour gagner le cœur de ses Peuples. Trop persuadé de sa puissance, & enivré de ses succès, il se crut invincible jusqu'après ses défaites, & à l'abri des retours de la fortune, au milieu même de ses disgraces. Susceptible des bons comme des mauvais conseils, il étoit incapable de se déterminer dans les circonstances difficiles.

Ce Prince ignoroit l'usage de cette politique si nécessaire au gouvernement des États, qui sait, par des voies douces & insinuantes, assurer à un Souverain l'amour & l'obéissance de ses Peuples, pénétrer les desseins de ses ennemis, & les déconcerter, tirer parti du mérite & des talens de ses Sujets, pour s'en faire un appui dans les prospérités ou dans les malheurs de l'État. Sous son régne, presque tout se fit par violence, & à la pointe de l'épée : le reste fut

l'ouvrage du caprice. Livré sans réserve aux François qui l'avoient suivi, il en fit ses Généraux & ses Ministres, la plupart gens incapables de remplir les postes qu'il leur confioit, tandis qu'il négligeoit le mérite dans ses nouveaux Sujets, qui devinrent ses ennemis, & qui employerent à sa perte des talens qu'ils pouvoient consacrer à sa gloire. L'idée qu'on nous donne du Roi de Sicile, prépare le Lecteur au récit de l'affreux événement que je vais rapporter.

Charles, se voyant affermi sur le Trône, travailla d'abord à augmenter ses Finances, pour fournir à ses dépenses excessives. Il rétablit l'usage des taxes extraordinaires, dont les Siciliens avoient été surchargés sous les regnes précédens. Les nouveaux emplois furent multipliés à l'infini, & les personnes qui en étoient pourvues, accabloient le Peuple par leur dureté & leur avarice.

Charles n'écoutoit que ces indignes flatteurs qui, pour s'insinuer dans l'esprit des Rois, les empoisonnent par de détestables conseils, & leur applanissent le chemin de la tyrannie. Inaccessible à tout le reste du monde, le nouveau Roi ne pouvoit entendre les plaintes des malheureux; ou, si elles parvenoient

jusqu'à lui, ce Prince y paroissoit entierement insensible. Le Pape Clément IV lui reprocha plus d'une fois une conduite si inhumaine. » Si vous vous cachez à vos Sujets, lui écrivoit-il, en » leur fermant tout accès auprès de vous, » si vous ne les recevez avec cette affa» bilité si propre à gagner les cœurs, » & que cependant vous prétendiez leur » donner la loi, il faudra donc vous ré» soudre à tenir continuellement l'épée » hors du fourreau. Qu'un Souverain » mene une triste vie, lorsqu'il est tou» jours suspect à ses Peuples, & tou» jours en garde contre leurs entre» prises ! »

Ces sages remontrances n'eurent point d'effet. Le mal continua, & les esprits se disposerent insensiblement à la révolte. Les Siciliens espérerent trouver du soulagement à leurs maux, en changeant de Maître, & ils entreprirent de mettre la Couronne sur la tête de Contadin. Celui-ci étoit fils de Conrad *,

* Conrad étoit de la Maison de Souabe. Il étoit fils de l'Empereur Frideric II, qui fut excommunié par les Papes Honorius III, Grégoire IX & Innocent IV : Frideric fut le premier des Rois de Sicile qui joignit à ses titres celui de Roi de Jérusalem.

qui mourut en 1254, après avoir régné près de quatre ans sur la Sicile. Les différends que ces Princes eurent avec les Papes, occasionnerent la ruine de leur Maison. Conradin n'avoit que deux ans lorsque son pere mourut. Comme il n'étoit pas alors en état de prendre possession d'une Couronne dont les Papes prétendoient avoir le droit de disposer, Mainfroi *, sous prétexte de soutenir les intérêts de son neveu, prit les armes, fit la conquête des deux Siciles, & se fit couronner à Palerme, le onze d'Août 1258. Urbain IV, qui le traitoit d'Usurpateur, après avoir mis le Royaume en interdit, exposa tous les crimes qu'il imputoit à Mainfroi, &, de l'avis des Grands, déclara le Comte d'Anjou Roi de Sicile, à condition qu'il viendroit en personne délivrer l'Eglise du Tyran, & le chasser de la Sicile. Le Prince François accepta ces conditions, & vint prendre possession de la Couronne, sous le Pontificat de Clément IV. On publia une Croisade contre Mainfroi, qui, bravant les foudres de l'Eglise Romaine, travailla à se défendre contre

* Mainfroi étoit fils naturel de l'Empereur Frideric II.

un formidable concurrent. Il y eut une bataille entre les deux partis, les Troupes de Mainfroi furent défaites, & deux jours après le combat, on trouva ce Prince parmi les morts, couvert de sang & de poussiere. Quelques Historiens peignent Mainfroi avec les plus noires couleurs; mais il est certain qu'il étoit digne de régner, & qu'on ne pouvoit lui reprocher d'autre crime que son usurpation.

Sur cet exposé fort simple, on voit quelles étoient les prétentions de Conradin à la Couronne. Lorsque les Siciliens jetterent les yeux sur lui, pour l'élever sur le Trône qu'avoient occupé ses ancêtres, ce Prince étoit âgé d'environ seize ans, & vivoit à la Cour d'Othon *, Duc de Baviere, son oncle maternel. Quelques-uns des Partisans de Mainfroi, qui avoient été bannis du Royaume de Sicile, passerent en Allemagne, & firent entendre à Conradin, qu'il étoit tems de faire valoir ses justes prétentions. La plupart des Villes d'Italie lui offrirent des secours, & témoignerent un zèle fort vif pour ses intérêts. Ce jeune Prince

* Il étoit frere d'Elisabeth de Baviere, mere de Conradin.

entra dans leurs vues, prit la qualité de Roi, & se dispofa à foutenir fa démarche.

L'entreprife de Conradin fut d'abord fuivie des plus heureux fuccès, & il remporta plufieurs victoires; mais fa fortune ceffa bientôt de lui être favorable. Il fut vaincu à fon tour, & tomba au pouvoir de fon implacable ennemi. Tous ceux de fes Partifans, qui eurent le malheur d'être faits prifonniers, périrent fur l'échafaud. Cette exceffive rigueur, loin de ramener à l'obéiffance le refte de la Nobleffe, ne fervit qu'à la faire perfifter dans fa rebellion. Les Seigneurs Siciliens fe fortifierent dans leurs Châteaux, & ceux qui furent chargés de les foumettre, exercerent partout les plus terribles ravages. Charles, perfuadé de ce faux principe, que la févérité eft le feul moyen de contenir les Peuples dans le devoir, traita fes Sujets avec beaucoup d'inhumanité. Il chargea les Siciliens d'impofitions nouvelles, & les dépouilla de prefque tous leurs biens, qui devinrent la récompenfe de ceux qui l'avoient bien fervi pendant cette guerre.

Après tant de fanglantes exécutions, Charles n'eut plus d'inquiétude que du côté de Conradin. Il appréhendoit que

le nom seul de ce jeune Prince ne rallumât quelque jour le feu que l'on venoit d'éteindre. Il ordonna donc qu'on instruisît le procès du malheureux Contradin, & de Frideric d'Autriche *, qui étoit aussi prisonnier. Tous deux furent condamnés à mort. Dès qu'on leur eut prononcé leur Arrêt, on les mena dans une Chapelle tendue de noir, & on y dit la Messe pour le repos de leurs ames; on leur donna le tems de se confesser, & de-là, on les conduisit sur la place du Marché de Naples, où l'on avoit dressé un échafaud, couvert de velours cramoisi. Le Roi voulut être témoin de l'exécution. Conradin, jettant les yeux sur la multitude qui assistoit à ce triste spectacle, protesta hautement qu'il n'avoit point eu dessein d'usurper la Couronne de Sicile, mais de la recouvrer comme un bien qui lui appartenoit légitimement. » J'espere, ajouta-t-il, » que tous les Princes de la Maison de » Baviere & toute l'Allemagne vengeront un jour ma mort ». Il déclara ensuite, pour son héritier, Pierre, Roi

* Frideric étoit fils d'Herman III, Marquis de Bade, & prenoit la qualité de Duc d'Autriche. Il étoit cousin de Conradin.

d'Arragon *, & en même-tems jetta ſon gant ſur la place, en ſigne d'inveſtiture.

Frideric eut le premier la tête tranchée. Conradin, après s'être attendri aſſez long-tems à la vue du cadavre de ſon couſin, ſe mit à genoux, & reçut le coup fatal, qui termina ſes jours à l'âge de dix-ſept ans. Ce fut le dernier Prince de l'illuſtre Maiſon de Stouffen, Ducs de Souabe, qui gouvernerent l'Empire pendant plus d'un ſiécle, & qui poſſéderent le Royaume de Sicile pendant ſoixante-ſeize ans. L'exécution de ces deux Princes fut ſuivie de pluſieurs autres, & Charles fit couler bien du ſang avant que ſa vengeance fût ſatisfaite.

Elizabeth de Baviere, mere de Conradin, arriva à Naples quelques jours après la mort tragique de Conradin. Cette infortunée Princeſſe étoit partie d'Allemagne, avec une ſomme d'argent conſidérable, pour racheter ſon fils, dont elle apprit en chemin le ſort funeſte. On la vit entrer dans le Port, avec un appareil qui annonçoit ſon deuil **.

---

* Pierre d'Arragon avoit épouſé Conſtance de Souabe, fille de Mainfroi, oncle de Conradin.

** On dit que les voiles & les cordages du vaiſſeau étoient noirs.

& sa douleur. Par l'entremise de l'Archevêque de Naples, elle sollicita à la Cour, comme la seule consolation qui lui restoit, la liberté d'ériger à son fils un tombeau de marbre au lieu même de son supplice; mais le Roi lui refusa cette grace, sous prétexte que ce monument, tant qu'il subsisteroit, pourroit animer les Allemands à la vengeance. On lui permit seulement de faire transporter le corps de Conradin * dans l'Eglise des Carmes de Naples.

Charles se rendant de jour en jour plus odieux, les Siciliens entreprirent de se soustraire à une domination si tyrannique. Celui qui forma le premier ce hardi projet, fut un des principaux Seigneurs du Royaume, appellé Jean de Procide **. C'étoit un homme actif, secret, plein d'expédiens dans les occasions pressantes, d'une prudence rare & d'une expérience consommée, capable de dresser le plan d'une entreprise importante, & de la faire réussir. Fride-

---

* Conradin, comme excommunié, avoit été enterré dans la Place du Marché.

** Ainsi nommé de la petite Isle de Procide près de Naples, dont il possédoit la Seigneurie.

ric II & Mainfroi, qui connoiſſoient ſon mérite, l'honorerent toujours de leur confiance, & en tirerent de grands services. Charles ne ſut pas le ménager, & apprit, à ſes dépens, combien il eſt dangereux d'irriter un Sujet dont les talens ſupérieurs peuvent devenir préjudiciables à l'État, lorſqu'on ne ſait pas les employer utilement.

Le Roi de Sicile faiſoit alors des préparatifs pour rétablir Philippe * ſon gendre ſur le Trône de Conſtantinople, & pour ſe mettre lui-même en poſſeſſion du Royaume de Jéruſalem. Procide, inſtruit des deſſeins de ſon Maître, partit ſecrettement, & ſe rendit auprès de l'Empereur Michel Paléologue, à qui il conſeilla de ſe mettre en état de défenſe. Il lui offrit même de faire révolter la Sicile, & de ménager, en ſa faveur, les ſecours de Pierre **

---

* Philippe étoit fils & héritier de Baudoin II. de la Maiſon de France, par la branche de Courtenai. Baudouin II avoit été dépoſſédé du Trône de Conſtantinople par Michel Paléologue.

** C'étoit celui que Conradin, étant ſur l'échafaud, nomma pour ſon ſucceſſeur. Il prétendoit à la Couronne de Sicile par ſon mariage avec Conſtance, fille de Mainfroi.

Roi d'Arragon. L'Empereur suivit les conseils de Procide, le chargea de lettres qu'il lui demanda, & le fit accompagner en Sicile par ses Ambassadeurs, qui, sous prétexte d'entrer en négociation avec le Roi, vinrent pour sonder les dispositions des Peuples. Elles se trouverent telles que Paléologue pouvoit le desirer. Le mécontentement des Siciliens étoit général. Tout se faisoit avec violence ; on exigeoit les impôts, qui étoient excessifs, avec une dureté extrême. Les Officiers du Roi, presque tous François, devenus insolens par les longues prospérités de leur Maître, ne se contentoient pas d'exécuter les ordres du Prince, ils en supposoient quelquefois, pour satisfaire leurs vues particulieres. Comme il étoit défendu aux Nobles, par une Loi du Royaume *, de se marier sans le consentement du Souverain, on abusoit de cette Loi pour forcer les Siciliens à contracter des alliances mal assorties, & ceux qui refusoient d'obéir, étoient punis par l'exil ou par la prison. La galanterie des François achevoit d'aigrir les es-

* Cette loi avoit été établie pour la conservation des Fiefs.

prits d'une Nation qui est excessivement jalouse.

Accablés sous le poids de leurs maux, les Siciliens résolurent de porter leurs plaintes au Roi. Ils ne pouvoient croire que ce Prince eût connoissance de tous les mauvais traitemens qu'on leur faisoit essuyer. Le Peuple se persuade aisément, & ce n'est pas toujours sans raison que les Ministres sont les auteurs de son infortune. Il s'imagine que si le Souverain avoit connoissance de la déplorable situation de ses Sujets, il se laisseroit attendrir à la vue de leur misere, & travailleroit à la soulager. Prévenus de cette idée, les Siciliens tâcherent de s'ouvrir le chemin jusqu'aux pieds du Trône; mais Charles ne consentit à les écouter, que pour les renvoyer avec menaces. Il ne leur restoit d'autre ressource que d'implorer l'assistance du Souverain Pontife * : ils lui députerent un Evêque ** & un Moine,

* Nicolas III.

** C'étoient l'Evêque de Patti, & Jean de Marin, de l'Ordre des Freres Prêcheurs. Ce Prélat s'adressant au Pontife, lui dit d'un ton ferme, en se servant des paroles de l'Evangile : *Fils de David, ayez pitié de moi, ma fille est misérablement tourmentée par le Démon.*

qui, ayant été admis à l'Audience du Pape, lui firent un détail circonstancié des oppressions qu'essuyoient les Siciliens, & le conjurerent d'empêcher le Roi de commettre à l'avenir de pareilles injustices. Les gens de Charles chargerent les Députés au sortir de l'Audience. On arrêta le Moine, qui fut mis dans une obscure prison. Le Prélat ne s'échappa qu'en distribuant à propos quelque argent, & il revint instruire ses Compatriotes du succès de sa négociation. On apprit, quelque tems après, que le Roi étoit si indigné de la démarche des Siciliens, qu'il menaçoit de venir dans leur Pays y mettre tout à feu & à sang *.

Les choses étoient en cet état, lorsque Procide revint de la Grece. Il fit part de ses desseins à quelques-uns des principaux Seigneurs du Royaume; ils entrerent dans ses vues, & lui donnerent des lettres pour le Roi d'Arragon, qu'ils supplioient de les tirer d'esclavage, en lui promettant de le reconnoître pour leur Souverain. Procide se transporta à Rome, déguisé en Religieux, & communiqua au Pape les dispositions

* Charles faisoit sa résidence à Naples.

présentes de la Noblesse Sicilienne, & le Traité qu'il avoit conclu avec Michel Paléologue. Le Souverain Pontife, qui haïssoit Charles, & qui avoit été gagné, à ce qu'on croit, par les présens de l'Empereur, remit à Procide des Lettres par lesquelles il promettoit au Roi d'Arragon le Royaume de Sicile, s'il en faisoit la conquête. Ce Prince accepta les offres, & promit de tenter l'entreprise.

La mort de Nicolas III, qui arriva alors, pensa déconcerter le projet. Quoique Charles ignorât dans quel complot le Pontife venoit d'entrer, il vit avec plaisir le Siége de Rome vacant, parce qu'il espéroit qu'un nouveau Pape seroit plus favorable à ses vues sur Constantinople. Sa joie fut extrême, en apprenant qu'on venoit d'élever à la premiere dignité de l'Eglise le Cardinal Simon*, qui, étant Légat en France, avoit terminé la négociation qui mit Charles d'Anjou sur le Trône. Cet événement jetta le Monarque Arragonois dans l'irrésolution. Mais Procide, au retour d'un second voyage à Constantinople, vint à propos le retrouver en

* Il prit le nom de Martin IV.

Catalogne, accompagné des Ambassadeurs de Michel Paléologue, qui lui compterent, de la part de leur Maître, une somme d'argent considérable *, pour équiper une flotte, & l'assurerent que la Noblesse Sicilienne étoit toujours disposée à secouer le joug. On lui remit devant les yeux tout ce qui pouvoit exciter son ambition & réveiller son courage. » Avez-vous oublié, lui dit-
» on, les offenses que votre Maison a re-
» çues de la part des François ? N'est-ce
» pas cette Nation qui arracha la vie à
» votre illustre aïeul ** ? A la vérité, sa
» mort fut glorieuse, puisqu'il périt les
» armes à la main. Mais le sang de Con-
» radin, répandu par la main d'un infâme
» Bourreau, ne doit-il pas vous inspirer
» des sentimens de vengeance ? Quand
» vous seriez insensible à de si sanglans
» outrages, devez-vous abandonner
» les droits de votre épouse ? Le Trône
» de Sicile lui appartient ; il dépend
» de vous de joindre cette Couronne
» à celle que vous possédez déja. Tous
» les Siciliens sont dans vos intérêts ;

* Trente mille onces d'or.

** Aïeul de Pierre d'Arragon, qui fut tué à la bataille de Muret.

» ils

» ils gémissent sous le poids de la tyran-
» nie, & comptent trouver en vous un
» libérateur. Ne trompez pas leurs espé-
» rances ». Ce discours détermina Pierre d'Arragon à suivre un projet auquel il avoit été sur le point de renoncer. Il s'y engagea par serment, équipa sa flotte, & fit courir le bruit qu'il alloit faire la guerre aux Sarrasins.

Lorsqu'il faisoit ses préparatifs, Philippe le Hardi, Roi de France, lui envoya demander dans quel Pays des Sarrasins il se proposoit de porter ses armes, & lui offrit un secours de Troupes & d'argent. L'Arragonois, sans se laisser pénétrer, accepta les offres de son beau-frere *. Philippe prit ombrage de ce grand secret, & donna avis au Roi de Sicile de se tenir sur ses gardes; mais Charles, trop sûr de son courage & de sa puissance, s'inquiéta assez peu des préparatifs du Roi d'Arragon.

Cependant, Jean de Procide, caché dans la Sicile sous son habit de Moine, disposoit tout au soulevement général. Les Conjurés se rassemblerent à Palerme pour célébrer la Fête de Pâques, qui,

---

* Philippe le Hardi avoit épousé, en premieres noces, la sœur de Pierre d'Arragon.

cette année, tomboit au 29 de Mars. Il arriva alors qu'un François voulut faire violence à une femme; aussi-tôt les Siciliens prennent les armes pour venger cette insulte. Les François soutinrent leur Compatriote. Cet événement donna lieu à l'exécution du complot, & on commença ce fameux massacre si connu dans l'Histoire sous le nom de *Vêpres Siciliennes*, parce que le signal fut le son des cloches pour les Vêpres dans toute l'Isle. On fit main-basse sur les François, sans distinction d'âge, d'état, de sexe & de condition. On n'eut aucun égard ni à la parenté, ni à l'alliance, ni à l'amitié. La cruauté alla jusqu'à ouvrir le flanc des femmes des François, qui étoient grosses, pour ne pas laisser dans la Sicile le moindre reste d'une Nation odieuse. La vertu sut pourtant se faire respecter par des furieux qui ne respiroient que le sang & le carnage. On épargna un Provençal, appellé Guillaume des Porcelets, qui étoit Gouverneur de Calafatimi, & qui se signala dans cette Place par sa modération, sa douceur & son équité : on le renvoya, avec éloge, dans sa Patrie, & il fut le seul, dans le nombre d'environ huit mille hommes, qu'on trouva digne de cette distinction; tout le reste périt

par divers genres de mort. Ce ne fut pas seulement à Palerme que s'exécuta cette sanglante Tragédie, toutes les Villes du Royaume suivirent l'exemple de la Capitale, & prirent plaisir à répandre le sang des François.

Charles ne fut pas long-tems sans apprendre la nouvelle de cette horrible boucherie. On s'imagine l'effet qu'elle dut produire sur l'esprit d'un Prince aussi violent. Il fit aussi-tôt équiper la Flotte qu'il destinoit contre l'Empereur de Constantinople, & ne tarda pas à se mettre en mer pour aller assiéger Messine. Les habitans de cette Ville se voyant attaqués vivement, & craignant de ne pouvoir résister, s'adresserent au Légat du Pape, & le prierent de les réconcilier avec le Roi, à certaines conditions. Charles fut extrêmement choqué que des Sujets osassent composer avec leur Maître. Il leur fit une réponse qui leur ôtoit toute espérance d'accommodement, de sorte que les Messinois se préparerent à une vigoureuse résistance. Le Roi tint un Conseil de guerre pour savoir s'il devoit presser le siége, au risque de réduire la Ville en cendres, ou laisser aux habitans quelques jours de répit, afin que la vue des malheurs dont ils

étoient menacés, leur inspirât des sentimens conformes à leur situation, & les déterminât à accepter les conditions qu'on voudroit leur prescrire. L'affaire fut long-tems débattue. Quelques-uns des Membres du Conseil tâcherent d'exciter le Roi à la vengeance. » Sire, lui » disoient-ils, avez-vous donc oublié » l'attentat des Siciliens ? Il y va de vo» tre gloire de laver, dans le sang des » coupables, l'affront que vient de rece» voir la Nation Françoise. C'est-là l'uni» que objet de votre armement, & le » motif qui a engagé tant de braves gens » à vous suivre. Il faut profiter de la ter» reur qu'imprime aux Messinois la vue » de votre armée. Si l'on differe, ils se » rassureront peu-à-peu, & auront le » tems de pourvoir à leur défense ». D'autres, plus modérés, lui remontrerent qu'un Général, véritablement grand, ménageoit la vie des soldats, & n'ensanglantoit la victoire, que lorsqu'il ne pouvoit s'en dispenser. » Il ne se trouve, » ajoutoient-ils, aucun Citoyen dans » Messine, qui n'aime mieux périr les » armes à la main, que de voir ses biens » livrés au pillage, ses enfans égorgés, » sa femme exposée à des outrages plus » sensibles que la mort même. C'est

» une entreprise téméraire que de vouloir employer la force contre des » furieux, qui ne voient de salut que » dans leur désespoir. Combien de braves soldats faudra-t-il sacrifier pour » nous emparer de cette Ville? Et, quand » nous en serons les maîtres, pourrons-» nous nous applaudir de notre succès? » Des murs ravagés par les flammes, des » monceaux de cadavres, des rues inondées de sang, une Ville changée en » une vaste solitude; voilà l'affreux spectacle que Messine offrira à notre vue. » Si, au contraire, la fortune favorise » les Rebelles, & que nous venions à » échouer dans notre entreprise, nous » aurons, tout-à-la-fois, à pleurer nos » pertes & à rougir de notre imprudence ». Ce dernier sentiment étoit hors de saison dans les circonstances présentes. Charles n'avoit pas de tems à perdre, & il étoit pour lui de la derniere conséquence de réduire promptement les Messinois. Ce qu'il y a d'extraordinaire, c'est que ce Prince, naturellement porté à la vengeance, n'en suivit point alors les mouvemens. Le conseil le plus modéré prévalut, & le siége fut converti en blocus. Par ce moyen, les Rebelles eu-

rent le loisir de se fortifier, & d'attendre l'arrivée du Roi d'Arragon.

Ce Prince se rendit à Palerme, dont les habitans le reçurent comme leur libérateur. Il écrivit à Charles, & lui commanda fiérement de sortir de la Sicile, avec menaces de l'y contraindre, en cas de refus. Charles fit une réponse dans le même style, & lorsqu'il eut été contraint par son rival de lever le siége de Messine, il lui envoya une lettre remplie de ces injures grossieres qui ne devroient jamais être usitées parmi les Souverains.

Les invectives & les menaces de Charles n'épouvanterent pas le Roi d'Arragon, Prince ambitieux, ferme dans ses résolutions, actif & vigilant, d'un sang-froid admirable dans les succès comme dans les revers, dissimulé, habile à concerter ses projets, mais peu scrupuleux sur le choix des moyens qu'il employoit pour réussir. Ce Prince, secondé par d'habiles Généraux *, faisoit tous les jours de nouvelles conquêtes, & s'affermissoit dans ses nouveaux Etats. Le Pape, qui n'étoit pas bien-aise de voir sur le Trône

* La Flotte étoit commandée par Roger de Lauria, le plus grand homme de mer de son siécle.

de Sicile un Monarque si puissant, tâchoit, à force d'anathêmes, de s'opposer aux progrès de l'usurpateur. Le Roi d'Arragon bravoit les foudres du Vatican; il redoutoit bien davantage les Troupes que la France, la Toscane & la Lombardie envoyerent à son Rival. Si Charles eut su profiter d'un pareil secours, il ne lui auroit pas été difficile de se remettre en possession de sa Couronne; mais il fut la dupe d'un piége que lui tendit l'Arragonois. Celui-ci, craignant de ne pouvoir se maintenir contre tant de forces réunies, fit proposer à Charles de vuider leurs différends par un combat singulier, corps à corps, ou de cent Chevaliers de part & d'autre, les deux Rois compris. Charles, plus courageux que prudent, auroit cru se déshonorer en refusant la proposition. Il accepta le défi, & on choisit, pour le lieu du combat, la ville de Bourdeaux, qui appartenoit alors au Roi d'Angleterre.

Au jour marqué, Charles se rendit au champ de bataille; mais son adversaire n'y parut point *. Le dessein du Roi

* Quelques Historiens ont prétendu que le Roi d'Arragon s'étoit rendu à Bourdeaux, selon

d'Arragon ne fut jamais de se battre en duel. Il vouloit éloigner Charles de l'Italie & l'empêcher de faire usage des secours que la France lui avoit envoyés ; il y réussit. Cette conduite, à la vérité, donna quelque atteinte à sa réputation ; mais il en tira de grands avantages, puisqu'il resta possesseur du Trône qu'il venoit d'usurper. Charles fit d'inutiles efforts pour se rétablir. La mort le surprit dans le cours de sés expéditions militaires, & il ne laissa à sa postérité qu'une partie de ses Etats *, & des prétentions sur le reste. La dureté de son Gouvernement lui fit perdre la Sicile, & occasionna la révolte qui fut si funeste aux François établis dans ce Royaume.

---

les conventions, mais qu'il en étoit sorti, parce que le Roi de France lui tendoit des embûches. Ce fait n'est rien moins que certain.

* Le Royaume de Naples.



DIVERSES CONJURATIONS *EN FRANCE.*

CE vaste & florissant Royaume, qui subsiste avec éclat depuis plusieurs siécles, qui s'est rendu si formidable par le nombre & par le courage de ses habitans, qui a tant de fois résisté aux forces réunies de tant de Nations jalouses, & qui en a triomphé de la maniere la plus éclatante; la France, en un mot, a vu aussi se former dans son sein des conjurations & des révoltes qui ébranlerent cette puissante Monarchie jusques dans ses fondemens, & qui penserent en causer la ruine. Ce qu'il y a de surprenant, c'est que la Nation la plus remplie d'humanité qui fût jamais, se porta à des excès de fureur, qui étonneroient de la part d'un Peuple barbare, & parmi les François, ordinairement si soumis & si fidéles, il se trouva des monstres qui plongerent le poignard dans le sein de leurs Rois. La diversité d'opinions, sur des matieres qui intéressent vivement les hommes, donna lieu à toutes ces horreurs.

Les Dogmes de Calvin s'étoient répandus dans preſque toute la France. En vain, pour en arrêter le cours, on avoit employé les gibets, les échafauds & les bûchers. Chaque Religion a ſes Martyrs, & la perſécution n'eſt jamais un moyen ſûr pour remédier aux égaremens de l'eſprit. Le nombre des nouveaux Sectaires augmentoit tous les jours, & devint aſſez conſidérable pour faire un parti puiſſant dans l'Etat. Furieux de ſe voir continuellement traîner au ſupplice, les Calviniſtes ſongerent à ſe défendre contre ceux qu'ils regardoient comme leurs tyrans. Ce qui acheva de les irriter fut la mort d'Anne du Bourg, perſonnage recommandable par la régularité de ſes mœurs, & par l'intégrité avec laquelle il exerçoit ſa Charge de Conſeiller au Parlement de Paris. Il avoit adopté la Doctrine de Calvin, & il eut la hardieſſe de déclarer ſes ſentimens en préſence du Roi *. Comme on n'avoit puni juſqu'alors que des gens d'une naiſſance obſcure, la Cour voulut faire un exemple ſur un homme d'un rang

* Henri II, qui régnoit pour lors, & qui mourut pendant qu'on travailloit au procès de ce Magiſtrat. Anne du Bourg étoit Conſeiller-Clerc.

distingué*. Anne du Bourg fut la victime qu'on choisit pour intimider les partisans des nouvelles opinions. On lui fit son procès, & on le condamna à être pendu & brûlé. L'Arrêt fut exécuté dans la Place de Grêve, en présence d'une foule innombrable de Peuple, qui assista au supplice de cet infortuné Magistrat. Il mourut avec cette fermeté qui fait quelquefois passer un fanatique pour un héros.

La mort d'Anne du Bourg, & les fréquentes exécutions qui se faisoient, tant à Paris que dans les Provinces, animerent furieusement les Calvinistes contre la Cour. Comme ils se voyoient à tous momens en danger de perdre leurs biens, la liberté & la vie même, ils songeoient continuellement aux moyens de se délivrer d'une si affreuse situation. Il ne leur manquoit qu'un Chef; ils le trouverent dans la personne du Prince de Condé. Celui-ci étoit très-mécontent de se voir sans crédit, tandis que les Guises jouissoient de toute l'autorité. Comme il vouloit absolument jouer dans l'Etat un rôle digne de sa naissance, il résolut de ne pas souffrir plus long-tems les injustices

* Il étoit neveu d'Antoine du Bourg, qui avoit été Chancelier de France, sous François I.

dont il croyoit avoir lieu de se plaindre. Dans ce dessein, il assembla ses plus zélés partisans sur les confins de la Champagne, dans son Château de la Ferté. Il leur exposa les mauvais traitemens que lui, & le Roi de Navarre, son frere, avoient reçus de la Cour, & leur déclara qu'il étoit déterminé à prendre les armes pour se venger des affronts & des outrages qu'il avoit continuellement à essuyer.

Tous ceux qui étoient présens applaudirent à cette résolution, & parurent très-disposés à tout entreprendre pour les intérêts du Prince de Condé; mais l'Amiral de Coligni leur représenta qu'il falloit conduire avec prudence une semblable entreprise. » La France, dit-il, est remplie de gens qui ont embrassé la nouvelle Doctrine. Il y en a de tous les états & de toutes les conditions. La rigueur » dont on use à leur égard leur inspire » des sentimens de rage & de désespoir. » Il y a déja long-tems qu'ils auroient fait » des efforts pour se délivrer d'une si » cruelle oppression, s'ils avoient eu des » chefs capables de les conduire. Offrons-» leur notre secours, à présent que les cir-» constances sont favorables; en leur pro-» curant un appui, ils nous mettront nous-» mêmes en état de nous faire craindre.

» Ils seront charmés de nous servir contre » nos ennemis communs, & n'épargneront ni leurs biens ni leur sang pour » nous seconder. Par ce moyen, nous auront tout d'un coup des soldats & de » l'argent; & quand nous nous serons une » fois déclarés, nous pouvons compter » sur le secours de la Reine d'Angleterre * & des Princes Protestans d'Allemagne. La guerre que nous entreprendrons aura pour motifs des intérêts de » conscience, &, par-là, nous nous mettrons à couvert du reproche qu'on nous » fait de vouloir bouleverser le Royaume par notre ambition. Voilà de quelle » maniere il faut s'y prendre, si nous » voulons réussir. »

Ce conseil étoit très-prudent; aussi eut-il l'approbation de toute l'Assemblée **. On recommanda le secret, & on commença à prendre les mesures pour l'exécution. Le Prince de Condé, toujours im-

* Elisabeth.

** Ceux qui composoient l'Assemblée étoient le Prince de Condé, l'Amiral de Coligni, Dandelot & le Cardinal de Châtillon, frere de l'Amiral, Charles, Comte de la Rochefoucaud, François de Vendôme, Vidame de Chartres, Antoine de Croy, le Comte de Porcien, & plusieurs autres Seigneurs, attachés aux Maisons de Bourbon & de Montmorency. Le Connétable de Montmorency envoya son Secrétaire à l'Assemblée.

pétueux dans ses desseins, auroit bien voulu prendre les armes sur le champ ; mais on lui fit entendre que cette précipitation nuiroit à ses affaires, & qu'il falloit attendre un tems plus favorable. Les Conjurés profiterent de la disposition où étoient les esprits après la mort d'Anne du Bourg. Ils communiquerent leur projet à plusieurs Gentilshommes, qui paroissoient très-mécontens de se voir gênés sur l'article de la Religion ; mais ils admirent principalement dans leur confidence, un Périgourdin, nommé Jean du Barri, Seigneur de la Renaudie. C'étoit un de ces hommes hardis & entreprenans, qui, pour faire fortune, sont prêts à tout sacrifier, la probité même & l'honneur. Comme on lui connoissoit beaucoup d'intelligence, on l'envoya en Angleterre, pour encourager la Reine Elisabeth à appuyer la conspiration. Il étoit chargé de demander de l'argent à cette Princesse, & de la solliciter à faire diversion en Ecosse *.

La Renaudie ne fut que peu de jours

* François II régnoit pour lors. Il avoit épousé Marie Stuart, Reine d'Ecosse. La diversion qu'on pria Elisabeth de faire en Ecosse auroit obligé les Guises à y envoyer le peu de Troupes Françoises qui étoient sur pied ; par ce moyen, les Rebelles se seroient trouvés en état de tout entreprendre.

à Londres, & il en rapporta de bonnes espérances. Il parcourut ensuite toute la France, & assigna aux Calvinistes des chefs dans chaque Province du Royaume. Ils eurent ordre de lever secrettement le plus de soldats qu'il seroit possible, & de se trouver à Nantes, sous différens prétextes, pour concerter ensemble sur les moyens d'exécuter leur entreprise. Ils se rendirent dans cette Ville, &, après avoir fait leurs arragemens, ils partirent pour le Blesois. Ils avoient réglé entr'eux que, quand leurs soldats seroient à portée de se joindre, une troupe nombreuse de Calvinistes iroit sans armes à Blois, pour présenter au Roi une Requête, par laquelle on lui demanderoit la liberté de conscience, la permission de faire leurs prêches, & de bâtir des Temples. Comme ils s'attendoient bien qu'on n'auroit aucun égard à leurs demandes, & qu'ils essuyeroient même quelques mauvais traitemens, les soldats devoient les suivre de près, paroître en armes aux environs de la Ville, y entrer de force, tuer le Cardinal de Lorraine, avec le Duc de Guise, son frere, & ensuite contraindre le Roi de déclarer pour son Lieutenant-Général, le Prince de Condé, qui s'étoit rendu auprès de Sa Majesté, comme s'il n'avoit aucune

part à la conjuration ; & après que la chose auroit été exécutée de la sorte, le Prince, devenu maître du Gouvernement, devoit, sous prétexte de rendre la tranquillité à l'Etat, accorder aux Calvinistes tout ce qu'ils demanderoient.

Les Ducs de Guise furent avertis de ce qui se tramoit contre eux *. Comme la Ville de Blois n'étoit point fortifiée, ils prirent le parti de se retirer avec toute la Cour au Château d'Amboise **, sans témoigner aucune défiance. On fit même passer ce voyage pour une partie de plaisir. Le Duc de Guise prit ensuite des mesures pour empêcher le succès de la conspiration. Ce Seigneur, ayant été déclaré Lieutenant-Général du Royaume, ne pensa qu'à se montrer digne d'un si honorable emploi ; il mit d'abord des gens en campagne pour découvrir la marche des Conjurés, & se prépara à soutenir leur attaque. Quoiqu'il fut que le Prince de Condé étoit le Chef du complot, il lui donna la garde de la porte du Château d'Amboise ; mais il plaça dans ce même poste plusieurs Seigneurs de la

---

* Ce fut un Avocat qui découvrit le complot.

** Voilà pourquoi on appella cette Conjuration, la Conjuration d'Amboise.

Cour, qui eurent ordre d'examiner la contenance, & de veiller ſur les démarches du Prince.

Cependant les Conjurés s'avançoient vers Amboiſe. Ils étoient partagés en pluſieurs troupes, qui devoient ſe réunir lorſqu'elles ſeroient proches du Château. On leur dreſſa des embuſcades, & on les défit ſucceſſivement. La Renaudie fut tué. Coccaville *, qui étoit un des principaux Chefs, voyant la défaite de ſes camarades, s'attendant bien qu'il auroit à ſoutenir tous les efforts des ennemis, fit entendre à ſes gens qu'il falloit vaincre ou périr. Après s'être battu comme un déſeſpéré, il fut contraint de ſe jetter, avec ce qui lui reſtoit de monde, dans quelques maiſons, à deſſein de s'y défendre le plus long-tems qu'il lui ſeroit poſſible; mais le Duc de Guiſe, ne voulant pas expoſer la vie de ſes ſoldats contre des furieux, qui paroiſſoient déterminés à mourir les armes à la main, fit mettre le feu aux maiſons, & Coccaville y fut brûlé avec tous ceux qui l'avoient ſuivi. Les Calviniſtes perdirent beaucoup de monde en cette occaſion. Outre les ſoldats qui reſterent ſur le champ de ba-

* C'étoit un Gentilhomme de Picardie.

taille, il y eut plusieurs prisonniers qui furent pendus aux creneaux du Château, où noyés dans la Loire. Les principaux Chefs * laisserent leur tête sur un échafaud. Un des criminels, condamné à mort, ayant trempé ses mains dans le sang de ceux qu'on avoit décapités avant lui, demanda à Dieu qu'il voulût bien en tirer vengeance. Tel fut le succès de la fameuse Conjuration d'Amboise, qui acheva de rendre les Calvinistes odieux, & qui fit songer aux moyens de ruiner entierement leur parti. Nous verrons bientôt à quel excès se porta la Cour, pour écraser une secte qui étoit devenue extrêmement redoutable.

L'Amiral de Coligni, qui avoit dirigé le plan de la conjuration, prévoyant, sans doute, qu'il seroit difficile de la faire

* Les trois Chefs, qui furent décapités, étoient Masere, Castelnau, & Raunai. Ils déclarerent tous les trois qu'ils n'avoient jamais eu dessein d'attenter à la vie du Roi, & qu'ils n'en vouloient qu'au Duc de Guise & au Cardinal de Lorraine, son frere. La Bigne, Secrétaire de la Renaudie, qui obtint sa grace, à condition qu'il déclareroit tout, dit qu'on n'auroit pas épargné le Roi, si la conjuration avoit réussi; mais plusieurs crurent que, pour éviter la mort, il en dit plus qu'il n'en savoit.

réussir, s'étoit retiré dans sa maison de Châtillon, avant que les rebelles eussent pris les armes, & se tint aussi tranquille, que s'il n'avoit eu aucune part à cette grande entreprise. Mais la Cour paroissoit persuadée que l'Amiral & le Prince de Condé étoient les principaux auteurs de la révolte. Ce dernier ne laissoit pas que d'être inquiet sur son sort. Le jeune Roi le fit venir, & lui dit, d'un air fort ému : » Les criminels qu'on a exécutés » vous ont fort chargé dans leurs déposi-» tions. Si leurs accusations se trouvent » véritables, je vous ferai sentir ce que » c'est que de s'attaquer à son Souverain. » Sire, répondit le Prince, je supplie » Votre Majesté d'assembler à l'instant » tout ce qu'il y a de Seigneurs à la Cour, » & de faire mon procès sans délai, si je » me trouve coupable. J'accepte votre » offre, reprit le Roi, &, dès ce soir, » j'écouterai ce que vous aurez à dire pour » votre défense ».

La Reine Mere & les Guises étoient fort incertains sur la conduite qu'ils devoient tenir à l'égard du Prince de Condé. On craignoit, en lui conservant la vie, de le voir encore un jour à la tête des Factieux. Sa mort pouvoit aussi avoir des suites funestes. Elle auroit exposé la

Cour au ressentiment des Coligni, du Connétable, des autres Princes du Sang & de tous les Calvinistes du Royaume. Ces considérations déterminerent les Guises à ne pas prendre les voies de rigueur. On feignit de croire le Prince innocent, & on lui rendit la liberté. On usa pareillement de dissimulation à l'égard du Connétable, de l'Amiral & des principaux de leur parti. On leur écrivit les lettres les plus obligeantes, & on leur envoya même des ordres qu'on les pria de faire exécuter, pour rétablir le repos & la tranquillité dans les Provinces. Ils ne furent point la dupe des artifices de la Cour, & ils eurent bientôt occasion de s'appercevoir qu'on n'attendoit, pour les punir, que des circonstances plus favorables.

Les Etats du Royaume s'assemblerent à Orléans. Comme presque tous les Députés étoient Catholiques, on comptoit bien qu'ils approuveroient tout ce qu'on entreprendroit contre le Prince & ses Partisans. C'est pourquoi on tâcha d'attirer à Orléans le Roi de Navarre & le Prince son frere. Ils résolurent l'un & l'autre de se conformer aux intentions du Roi, malgré les remontrances de la Noblesse Huguenote; qui craignoit qu'on

n'attentât à la liberté, peut-être même à la vie de deux Princes sur qui elle fondoit toutes ses espérances. La Princesse de Condé conjura son époux de ne point se livrer à ses ennemis, & de périr les armes à la main, plutôt que d'aller porter sa tête sur un échafaud. Tout ce qu'on put dire aux deux Princes, pour les empêcher de se rendre à la Cour, fut inutile. Ils arriverent à Orléans, où l'on ne tarda pas à les arrêter. On fit venir ensuite des témoins de Lyon, pour déposer contre le Prince de Condé, qui avoit cherché à se rendre maître de cette Ville importante. Les Guises, qui désespéroient de conserver leur puissance, tandis qu'ils auroient un concurrent si redoutable, résolurent de se porter contre lui aux dernieres extrémités. On travailla sur-le-champ à son procès, & ce Prince vit bien qu'on cherchoit à le faire périr. La crainte de perdre la vie ne fut pas capable d'abattre sa fierté. Quelques uns de ses amis ayant obtenu la permission de lui parler en présence de ses Gardes, lui conseillerent de se réconcilier avec la Maison de Guise. Le Prince jettant sur eux un regard menaçant, leur dit : *Il n'y a que la pointe de l'épée qui puisse finir notre querelle.* Des manieres

si hautaines ne contribuerent pas peu à affermir le Duc de Guise & le Cardinal de Lorraine dans le dessein de se délivrer d'un ennemi si dangereux. On continua le procès, & le Prince fut condamné à mort. Son épouse, ayant appris cette terrible nouvelle, vint se jetter aux pieds du Roi, pour demander la grace du coupable. *Il n'y a point de pardon*, dit le jeune Monarque, *pour celui qui a voulu m'ôter la Couronne & la vie.* Je ne puis croire que le Prince de Condé eut jamais eu un pareil dessein. Les deux Guises faisoient courir ce bruit pour se mettre à couvert du reproche qu'on leur faisoit de vouloir détruire la Famille Royale, afin de s'établir sur ses ruines.

On fixa le jour de l'exécution, qui ne fut différé, qu'afin d'envelopper le Roi de Navarre dans le malheur de son frere. Les Guises disoient hautement qu'*il falloit en deux coups, & tout d'un tems, couper la tête à la rebellion & à l'héréfie*. C'en étoit fait, la France alloit être témoin d'un spectacle auquel elle n'étoit point accoutumée, si la politique de la Reine Mere, & la mort du jeune Roi, n'eussent empêché l'exécution de l'Arrêt qu'on venoit de prononcer.

Catherine de Médicis, Princesse am-

bitieuſe, s'il en fut jamais, ne voyoit qu'avec un extrême déplaiſir le Duc de Guiſe & le Cardinal de Lorraine partager avec elle la puiſſance Royale; elle ſentoit bien que les deux Princes du Sang qu'on vouloit faire périr, étoient ſeuls capables de mettre un frein à l'ambition des Guiſes. C'eſt pourquoi elle réſolut de dérober au ſupplice le Prince de Condé & le Roi de Navarre, à condition qu'ils ne lui diſputeroient pas la Régence du Royaume, en cas que le Roi vînt à mourir. Comme il étoit aiſé de voir que François II ne pouvoit pas vivre long-tems, Catherine voulut prendre ſes précautions, afin qu'on lui laiſſât l'adminiſtration des affaires pendant la minorité de ſon ſecond fils, qui alloit bientôt monter ſur le Trône. Elle s'adreſſa d'abord au Roi de Navarre, & lui fit entendre qu'il dépendoit d'elle de lui ſauver la vie; mais elle lui déclara en même tems à quelles conditions il pouvoit obtenir ſa grace. La premiere de ces conditions fut, qu'il ne lui diſputeroit point la Régence à laquelle il s'imagineroit peut-être avoir des prétentions, en qualité de premier Prince du Sang; la ſeconde, qu'il ſe raccommoderoit avec les Princes de Guiſe. Le

Roi de Navarre ne ſe montra difficile que ſur le dernier article ; mais enfin, il conſentit à tout, & auſſi-tôt on fit appeller le Duc & le Cardinal, qui embraſſerent le Roi de Navarre avec cette cordialité apparente dont on ſait couvrir à la Cour les plus vifs reſſentimens.

François II mourut, & Charles IX ſon frere, qui n'avoit que dix ans, monta ſur le trône dans des circonſtances qui ne lui promettoient pas un regne plus tranquille que celui de ſon prédéceſſeur. Catherine de Médicis fut déclarée Régente, & le Roi de Navarre, Lieutenant-Général du Royaume. Il ne fut plus queſtion alors d'exécuter l'Arrêt rendu contre le Prince de Condé. On le fit ſortir de priſon ; mais à condition qu'il ſe retireroit à la Ferté en Picardie, avec des Gardes qu'on lui donna ſeulement pour la forme, juſqu'à ce qu'il eût été déclaré innocent des crimes dont il avoit été chargé ; & cela ſe fit peu de jours après. Ce Prince, plus animé que jamais contre les Guiſes, auteurs de l'Arrêt de mort rendu contre lui *, ne reſpiroit que la vengeance. Il ne fut pas longtems ſans ſe mettre à la tête des Calviniſtes, & il entreprit de ſe rendre maître

* Par un Arrêt du Conſeil & du Parlement.

d'Orléans,

d'Orléans, pour en faire sa Place d'armes. A quelques lieues de cette Ville, il parut effrayé des suites funestes qu'entraîne ordinairement la guerre civile. Il témoigna ses inquiétudes à l'Amiral, qui lui dit; *Il n'est plus tems de délibérer. Je le vois bien*, reprit le Prince, en jettant un soupir, *nous sommes si fort enfoncés dans l'eau, qu'il en faut boire ou se noyer.* Il continua sa marche, & s'empara d'Orléans.

Un coup de si grand éclat fut regardé comme la déclaration de la guerre. Les Huguenots, irrités de ce qui leur étoit arrivé à Vassy *, ne garderent plus de mesures. Ils coururent aux armes dans presque toutes les Provinces, & se rendirent maîtres de plusieurs Villes ** en l'espace de

* Vassy, petite Ville de Champagne, où les soldats du Duc de Guise tuerent une soixantaine de Huguenots. C'est ce qu'on appella *le massacre de Vassy.*

** Voici le nom des Villes dont les Huguenots s'emparerent : Blois, Tours, Poitiers, Angers, le Pont-de-Cé, Beaugency, Châlons-sur-Saône, Mâcon, la Rochelle, Rouen, Pont-Audemer, Dieppe, le Havre de Grace, Bourges, Montauban, Castres, Montpellier, Nîmes, Castelnaudari, Pézénas, Beziers, Agen, la Forteresse de Maguelonne, Aigues-Mortes, Orange, Pierre-Latte, Mornas, Lyon, Grenoble, Montelimar, Romans, Sisteron, Gap, Tournon, Valence.

quelques semaines. Ce ne fut pas seulement la Populace Huguenote & les simples Gentilshommes qui se déclarerent pour le Prince de Condé, mais encore plusieurs Seigneurs des plus considérables de la Cour & qui avoient eu commandement dans les armées. Le Roi de Navarre, qui ne quittoit point la Cour, se contentoit d'intercéder en faveur des Calvinistes, & de présenter leurs Requêtes; mais il ne prenoit point les armes pour appuyer leurs prétentions. C'étoit un Prince d'un bon naturel, mais sans génie. Il avoit plus de courage que d'ambition. Toujours irrésolu, il ne sut jamais prendre son parti, & il donnoit facilement dans tous les piéges qu'on lui tendoit. Son frere, avec des qualités plus brillantes, fut beaucoup plus mauvais citoyen.

Le Prince de Condé, ne se croyant pas en état de résister au Roi, voulut appeller à son secours les Protestans d'Allemagne; mais l'Amiral s'y opposa, ne voulant point qu'on pût reprocher à ceux de la Religion d'avoir employé contre leur patrie des troupes étrangeres, comme s'il eût été moins odieux d'armer, les uns contre les autres, les citoyens d'une même nation. Il fallut donc que le Prince se con-

tentât des Calvinistes François, qui composoient une armée assez nombreuse. La Cour envoya ordre aux Rebelles de mettre bas les armes, de rendre les Places dont ils s'étoient emparés, & de se retirer chacun à leurs maisons. Tout l'effet que ces ordres produisirent, fut que les Huguenots s'obligerent, par un nouveau serment, à ne point rompre leur association, & à reconnoître le Prince de Condé pour leur Chef, dans le dessein, disoient ils, de se délivrer de leurs persécuteurs, & de sauver le Roi, la Reine & l'Etat. Les Rebelles les plus décidés ne manquent pas de prétextes pour autoriser leurs démarches.

Il y eut entre les deux partis des négociations qui auroient été suivies d'un accommodement, si le Prince de Condé eût voulu sacrifier son ambition à ses devoirs. Mais il avoit pris goût au commandement, & faisoit peu de cas des vertus paisibles. Le feu de la guerre civile fut donc allumé dans presque toutes les parties de la France. Les Royalistes enleverent plusieurs des Places qui étoient sur les bords de la Loire & aux environs. Ils étoient beaucoup supérieurs en forces au Prince de Condé, qui n'avoit que des troupes nouvellement levées & peu aguerries, au

lieu que l'armée Royale étoit composée en grande partie des vieilles bandes & de la Maison du Roi. Le Prince de Condé sentit bien qu'il ne pourroit pas tenir longtems sans le secours des Puissances étrangeres. Il s'adressa à la Reine d'Angleterre, qui s'engagea à secourir les Rebelles, à condition qu'ils lui livreroient le Havre de Grace. L'esprit de révolte n'avoit pas encore étouffé dans tous les cœurs les sentimens d'amour pour la Patrie; car il y eut plusieurs Gentilshommes qui abandonnerent le parti du Prince de Condé, quand ils virent qu'on introduisoit en France les plus mortels ennemis de notre Nation.

La Cour, qui craignoit que les Anglois ne missent le pied dans Rouen, Capitale d'une Province dont ils avoient été si longtems les maîtres, & dont on avoit eu tant de peine à les chasser, se détermina à faire le siége de cette Ville importante. Quelque diligence qu'eussent fait les Royalistes, ils ne purent empêcher les Anglois d'entrer dans la Place, qui, avec un pareil renfort, se trouva en état de faire une vigoureuse défense. Le Roi de Navarre, qui, depuis son accommodement avec la Cour, étoit toujours demeuré fidele à son Roi, se trouva au siége de Rouen, où il reçut une blessure dont il mourut.

Soit par politiqne ou par conviction, il avoit adopté, avant que de mourir, la Religion de son Souverain. La Ville fut prise d'assaut, & on exécuta quelques-uns des habitans qui parurent les plus coupables.

La guerre continuoit toujours, & on donna, dans les plaines de Dreux, une bataille qui fut très-sanglante. La victoire se déclara pour les Royalistes, & le Prince de Condé fut fait prisonnier. Le Duc de Savoye, l'Empereur & le Roi d'Espagne cherchoient à profiter des troubles qui désoloient la France, & faisoient revivre des prétentions réelles ou chimériques. Ce dernier*, sur-tout, faisoit jouer les ressorts d'une lâche politique, pour entretenir nos divisions, dont il espéroit tirer de grands avantages.

Comme le parti des Rebelles étoit dans la consternation, par la prise de leur Chef & par les pertes qu'ils venoient d'essuyer, on voulut profiter de ces circonstances pour leur enlever la Ville d'Orléans. Le Duc de Guise assiégea cette Place : il s'étoit déjà rendu maître d'un des fauxbourgs, lorsqu'un Gentilhomme d'Angoumois, nommé Poltrot, qui, depuis plusieurs jours, épioit l'occasion de le tuer,

* Philippe II.

lui tira un coup de piſtolet, dont il lui caſſa l'épaule. L'aſſaſſin prit auſſi-tôt la fuite ; mais ce malheureux, après avoir couru toute la nuit, ſe croyant fort éloigné du camp, entra dans une grange qui étoit tout proche. On ignoroit qu'il fût l'auteur de l'aſſaſſinat : ſon air effrayé le trahit. On l'arrêta ſur un ſimple ſoupçon, & il avoua ſon crime.

La bleſſure du Duc ne fut pas jugée mortelle ; mais les balles, qui étoient empoiſonnées, la rendirent incurable, & lui cauſerent la mort. Comme il avoit toujours montré beaucoup de grandeur d'ame, il ſoutint ſon caractere dans les derniers momens de ſa vie, & pardonna généreuſement à ſon meurtrier. Ce Prince eut toutes les vertus qui attirent l'admiration & l'amour des Peuples. On n'eut d'autres défauts à lui reprocher que ſon ambition ; mais il n'employa jamais, pour la ſatisfaire, les moyens qui ſont incompatibles avec l'honneur. Quoique la Religion des Courtiſans ſoit un peu ſuſpecte, il paroît que le Duc de Guiſe étoit ſincerement attaché à l'Egliſe Romaine. Auſſi fut-il mortellement haï des Calviniſtes, qui attenterent plus d'une fois à ſes jours. Pendant le ſiége de Rouen, on mena devant lui un homme qui avoit eu deſſein de l'aſ-

sassiner. *Quel motif*, lui dit le Duc, *vous a excité à commettre une action semblable? C'est*, répondit l'assassin; *le zéle de ma Religion, dont vous êtes l'ennemi mortel*. » Eh!
» bien, reprit le Duc, si votre Religion
» vous apprend à tuer celui qui ne vous a
» jamais offensé, la mienne m'ordonne
» de pardonner à mes plus cruels ennemis.
» Allez, je vous renvoie en liberté. Ju-
» gez par ma conduite, & par la vôtre, la-
» quelle des deux Religions est la meil-
» leure. » François de Guise laissa en mourant un fils qui, pour le malheur de la France, égala son pere par le courage, & le surpassa en ambition.

On fit le procès à Poltrot, qui fut condamné à mort & tiré à quatre chevaux. Il chargea beaucoup l'Amiral & quelques autres Calvinistes, déclarant que c'étoit à leur sollicitation qu'il avoit commis cet assassinat. Coligni se tint extrêmement offensé d'une semblable déposition, & prit la plume pour la réfuter. Malgré tous ses efforts, il ne put venir à bout de détruire des soupçons qui lui étoient si désavantageux, & qui occasionnerent dans la suite la plus sanglante des Tragédies.

Après la mort du Duc de Guise, il y eut entre les deux partis une tréve qui fut bientôt suivie d'une paix générale. On

vit même les Catholiques & les Calvinistes se réunir pour chasser les Anglois de la Normandie. La Garnison du Havre de Grace étant repassée en Angleterre, y porta la peste, qui, dans la seule Ville de Londres, emporta plus de vingt mille hommes.

Le repos que la réconciliation des deux partis venoit de procurer à la France, ne fut pas de longue durée. Les Huguenots reprirent les armes, ayant toujours à leur tête le Prince de Condé & l'Amiral de Coligni. Ces deux Chefs de la rebellion résolurent d'enlever le Roi, espérant que, s'ils étoient une fois maîtres de sa personne, son autorité passeroit entre leurs mains. La Cour, ayant découvert ce projet, se retira promptement à Meaux. Il fut question alors de s'opposer aux entreprises des Rebelles. Le Connétable prit des mesures pour les chasser de la plaine S. Denis où ils étoient campés. Cela donna lieu à une bataille qui fut sanglante, & après laquelle, chaque parti s'attribua l'honneur de la victoire. Il est cependant certain que les Royalistes eurent l'avantage; mais ils perdirent leur Général Anne de Montmorenci, guerrier plus habile qu'heureux *. On ne jugea pas à pro-

* Il avoit servi sous cinq Rois, Louis XII,

pos de nommer un autre Connétable; mais pour ôter toute prétention à cette dignité importante, on fit le Duc d'Anjou Lieutenant-Général du Royaume *, & on le mit à la tête des Troupes.

La Reine Mere eut encore recours à la négociation, pour faire rentrer le Prince de Condé dans le devoir. Ce moyen n'ayant pas réussi, il fallut employer la force. On le joignit sur les bords de la Charente auprès de Jarnac, & on lui livra bataille. Il combattit avec sa valeur ordinaire; mais ayant été renversé de cheval, & ne pouvant se relever, à cause d'une blessure qu'il avoit reçue à la jambe, il fut pris, & le Baron de Montesquiou lui cassa la tête d'un coup de pistolet. Ce fut ainsi que mourut, à l'âge de trente-neuf ans, Louis de Bourbon, Prince de Condé, que l'Histoire mettroit au rang des plus grands Héros,

François I, Henri II, François II & Charles IX. Il s'étoit trouvé à huit batailles, à celles de Ravennes, de Marignan, de la Bicoque, de Pavie, de Renti, de S. Quentin, de Dreux, de S. Denis. Il avoit commandé en Chef dans les trois dernieres.

* Ce Prince fut d'abord Roi de Pologne, & après la mort de Charles IX, son frere, il parvint à la Couronne de France, sous le nom de Henri III. Il n'avoit que dix-sept ans, lorsqu'il fut fait Lieutenant-Général du Royaume.

s'il eût été plus fidele à son Souverain. Sa mort jetta les Calvinistes dans la plus grande consternation; mais la Reine de Navarre tâcha de les rassurer, en offrant de mettre à leur tête le Prince de Bearn son fils, qui, après avoir été instruit à l'école de l'adversité, devint le plus grand & le meilleur des Rois qu'ait jamais eu la France. Les Calvinistes le reconnurent pour leur Chef, & firent serment de ne point l'abandonner jusqu'à ce qu'ils eussent obtenu une paix sûre & honorable. Ils avoient encore un autre appui dans la personne de Henri de Condé, fils de celui qui étoit mort si malheureusement à la bataille de Jarnac. Comme les deux jeunes Princes n'avoient pas encore assez d'expérience, ils se laissoient conduire par l'Amiral de Coligni, qui continua toujours la guerre, & qui eut le chagrin de perdre une bataille près de Moncontour, où son armée fut entierement défaite par le Duc d'Anjou.

Quoique les Rebelles eussent essuyé plusieurs pertes, on leur accorda la paix à des conditions aussi avantageuses, que s'ils eussent été toujours vainqueurs. Les plus éclairés d'entr'eux ne pensoient pas que cette paix pût être durable *. Les graces

* On appella cette paix, *la paix boiteuse &*

qu'ils obtinrent de la Cour leur parurent suspectes ; mais ils ne voyoient pas à quoi aboutiroient tous les manéges d'une détestable politique. Ils étoient bien résolus de se tenir sur leurs gardes, & se rendirent à la Rochelle * pour délibérer sur les moyens de ne point se laisser surprendre. Malgré toutes leurs précautions, ils donnerent dans le piége que leur tendit la Cour, & ils éprouverent d'une maniere bien funeste qu'on ne doit jamais se fier à un ennemi qui a intérêt de nous perdre. Ce fut presque au milieu des réjouissances d'un mariage **, qu'on forma l'affreux projet de massacrer tous les Calvinistes qui se trouvoient à Paris & dans les Provinces. Voici quelle fut la premiere scène de cette sanglante Tragédie. Tandis que l'Amiral de Coligni, qui venoit de voir jouer le Roi à la paulme, s'en retournoit à sa maison, marchant fort lentement,

---

mal-assise, parce qu'elle avoit été conclue au nom du Roi par les Sieurs de Biron & de Mesmes, dont le premier étoit boiteux, & l'autre portoit le nom de sa Seigneurie de Mal-assise.

* On accorda, par le Traité de paix, quatre Places de sûreté aux Huguenots, savoir, la Rochelle, la Charité, Montauban & Coignac.

** Le mariage du Prince de Bearn, qui avoit pris le nom de Roi de Navarre, avec Marguerite de France, sœur du Roi Charles IX.

parcequ'il lisoir uneRequête qu'on venoit de lui présenter, on lui tira d'une fenêtre un coup d'arquebuse qui lui emporta un doigt de la main droite, & qui le blessa au coude du bras gauche. S'étant arrêté, il dit: *Voilà le fruit de ma réconciliation avec le Duc de Guise.* Aussi-tôt les gens de sa suite coururent à la maison d'où le coup étoit parti, & enfoncerent les portes; mais l'assassin, qui étoit un Gentilhomme appellé Maurevel, avoit déjà pris la fuite. Le Roi ayant appris ces nouvelles, jura qu'il puniroit l'auteur d'un tel attentat. Il se retira au Louvre, donna ordre d'arrêter le Duc de Guise *, alla visiter l'Amiral, & lui promit de le venger.

Les Calvinistes, voyant ce qui venoit d'arriver à leur plus ferme appui, s'emporterent en de grandes menaces. Pardaillan, entr'autres, assistant au souper de la Reine, parla avec beaucoup de hardiesse, & laissa entrevoir qu'on pourroit bien ne pas attendre que le Roi fit justice des coupables. Ces emportemens des Calvinistes, leurs Assemblées publiques & particulieres, le tumulte que causoit dans tout Paris l'aventure de l'Amiral, déterminerent la Reine Mere à exécuter le

* Il fut contraint de se cacher.

projet qu'elle méditoit peut-être depuis long tems. Cette Princesse alla trouver le Roi, & lui dit : « Sire, il n'est plus » tems de délibérer, puisqu'il s'agit de » votre Couronne, de votre vie, & du » salut de la Maison Royale. Les Hugue- » nots ne respirent que la vengeance, & si » vous n'y mettez ordre promptement, » Paris va devenir un champ de bataille » & un théâtre d'horreurs. Le Peuple ne » manquera pas de prendre le parti des » Calvinistes, & si ceux-ci ont l'avan- » tage, vous serez leur premiere victime. » Il faut les prévenir, & ne différer que » jusqu'à la nuit suivante l'exécution qui » peut seule assurer votre repos & celui » de tout le Royaume. »

Ce discours épouvanta tellement le Roi, qu'il assembla sur-le-champ un Conseil composé des plus grands ennemis des Huguenots. La résolution fut prise de se défaire de l'Amiral, & des principaux Chefs de leur parti. On mit en délibération si on envelopperoit dans ce massacre le Roi de Navarre, le Prince de Condé & les Maréchaux de Montmorenci & de Damville. Tavannes s'y opposa fortement, aussi-bien que le Duc de Nevers, & tous conclurent à les sauver. Il ne s'agissoit plus que d'exécuter le projet qu'on venoit de former

contre les Huguenots. On en confia la conduite au Duc de Guiſe, qui fut au comble de la joie de pouvoir venger la mort de ſon pere ſur l'Amiral, qu'il ſoupçonna toujours d'en être l'auteur. Auſſi-tôt qu'il fut chargé de cette affreuſe commiſſion, il donna ordre au Prévôt des Marchands qu'on mît les Bourgeois ſous les armes; qu'on leur fît prendre une marque * pour ſe reconnoître; qu'au ſon du tocſin ** on allumât des flambeaux aux fenêtres, & qu'enſuite on allât enfoncer les maiſons des Seigneurs, des Gentilshommes & des ſoldats Huguenots, & qu'on fît main-baſſe ſur eux ſans quartier. Les Ducs de Montpenſier & de Nevers, avec pluſieurs autres Seigneurs dont on étoit sûr, demeurerent en armes auprès du Roi, & les Gardes furent rangés dans la Cour du Louvre & devant la porte. Tout cela fut exécuté avec une promptitude & un ſecret, que la haine des Catholiques contre les Huguenots pouvoit ſeule faire obſerver.

Un peu avant minuit, le Duc de Guiſe, accompagné de quelques Seigneurs & de

* Une manche blanche à l'habit, & une croix de même couleur au chapeau.

** On devoit ſonner le tocſin à la cloche de l'Horloge du Palais.

plusieurs soldats, marcha vers l'Hôtel de l'Amiral, fit enfoncer la porte de la basse-cour: aussi-tôt les satellites du Duc monterent à l'appartement de l'Amiral. Celui-ci dit à un appellé la Besme *, qui entra le premier, & qui étoit armé d'un large épieu: *Jeune homme, tu devrois respecter mes cheveux blancs; mais fais ce que tu voudras; tu ne m'abrégeras la vie que de fort peu de jours.* L'assassin ne répondit à ces paroles que par le coup qu'il lui porta dans la poitrine. En même tems ceux qui suivoient la Besme, percerent l'Amiral de plusieurs coups de poignards, & l'ayant achevé, le jetterent par les fenêtres. Le Duc de Guise, le voyant mort à ses pieds, sut se contenir, & ne laissa point appercevoir la joie que lui causoit la vue d'un pareil objet. Il continua de donner ses ordres pour faire périr tous les Huguenots qui se trouverent dans la même maison & aux environs. Plusieurs Seigneurs & Gentilshommes ** furent massacrés sans qu'il

* C'étoit un Allemand, Domestique du Duc de Guise. Il étoit accompagné d'Achille Petrucci, Siennois; de Sarlabous, Mestre de Camp, & de quelques autres meurtriers.

** Teligni, gendre de l'Amiral; Guerchi, Lieutenant d'une Compagnie de Gens d'armes; Rouvrai, le Marquis de Renel, la Force, Son-

en échappât un seul, excepté le plus jeune des fils de Monsieur de la Force *.

---

bise, la Châteigneraye, Piles, Pontbreton, Pluviaut, Lavardin, Baudiné, Pardaillan, Francœur & plusieurs autres.

* Monsieur de la Force fut mené avec ses deux fils au bout de la rue des petits-Champs. On donna d'abord plusieurs coups de poignard au fils aîné, qui s'écria: *Ah! mon pere! Ah! mon Dieu! je suis mort.* Dans le même moment, le pere tomba percé de coups sur le corps de son fils. Le plus jeune, couvert de leur sang, mais qui, par un miracle étonnant, n'avoit reçu aucun coup, eut la prudence de s'écrier aussi, *je suis mort.* Il se laissa tomber entre son pere & son frere, dont il reçut les derniers soupirs. Les meurtriers, les croyant tous morts, s'en allerent, en disant: *Les voilà bien tous trois* Quelques malheureux vinrent ensuite dépouiller les corps: il restoit un bas de toile au jeune de la Force. Un Marqueur du jeu de paulme du Verdelet voulut avoir ce bas de toile; en le tirant, il s'amusa à considérer le corps de ce jeune enfant. *Hélas! dit-il, c'est bien dommage: celui-ci n'est qu'un enfant; que pouvoit-il avoir fait?* Ces paroles de compassion obligerent le petit la Force à lever doucement la tête, & à lui dire tout bas: *Je ne suis pas encore mort.* Ce pauvre homme lui répondit: *Ne bougez, mon enfant, ayez patience.* Sur le soir, il le vint chercher, & lui dit: *Levez-vous, ils n'y sont plus*, & lui mit sur les épaules un mauvais manteau. Comme il le conduisoit, quelqu'un des bourreaux lui demanda: *Qui est ce jeune garçon? C'est*, lui répondit l'autre, *mon neveu qui s'est enivré.* Voyez

Un pareil carnage se faisoit dans le Louvre, sous les yeux même du Souverain. On poursuivoit les proscrits jusques dans les appartemens des Princes & des Princesses *. Les escaliers & les galeries

---

comme il s'est accommodé! Je m'en vais bien lui donner le fouet. Enfin le pauvre Marqueur le mena chez lui, & lui demanda 30 écus pour sa récompense. De-là, le jeune la Force se fit conduire, déguisé en gueux, jusqu'à l'Arsénal, chez M. de Biron son parent, Grand-Maître de l'Artillerie. On le cacha quelque tems dans la chambre des filles. Sur le bruit que la Cour le faisoit chercher pour s'en défaire, on le fit sauver en habit de Page, sous le nom de Beaupuy. Cet enfant échappé au massacre de la S. Barthelemi, est le fameux Maréchal de la Force, qui, depuis, se fit une si grande réputation, & qui a vécu jusqu'à l'âge de 84 ans. J'ai tiré cette Note de la Préface qui est à la tête du Poëme de la Henriade.

* Un Huguenot nommé Téjan, ayant le bras percé de deux coups, se sauva dans la chambre de la Reine de Navarre : poursuivi par quatre Archers, il sauta sur le lit de cette Princesse, lui criant de lui sauver la vie. Elle qui ne savoit rien de ce qui se passoit, sortit du lit toute effrayée, & se jetta dans la ruelle où Téjan se jetta aussi. Nancey, Capitaine des Gardes, arriva dans l'instant, chassa les Archers, & accorda la vie à Téjan. Un autre Huguenot nommé Bourse, poursuivi par des soldats, fut percé d'un coup de hallebarde, & tomba mort aux pieds de cette Princesse. Ce spectacle la fit évanouir. Lorsqu'on l'eut fait revenir, Miossans, premier Gentilhomme du

étoient couverts de cadavres, & préſentoient le plus affreux des ſpectacles. Le Louvre n'étoit pas le ſeul endroit où ſe paſſoient ces horreurs. Auſſi-tôt qu'on eut donné le ſignal à l'Horloge du Palais & au clocher de St.-Germain-l'Auxerrois, les Bourgeois armés, & les ſoldats dont on avoit rempli tous les Quartiers de Paris, faiſoient par-tout de terribles exécutions. Le Duc de Nevers & Tavannes, ſuivis des troupes qu'ils avoient aſſemblées, couroient dans toutes les rues, criant que les Calviniſtes avoient conſpiré contre leur Souverain & contre toute la Maiſon Royale. La fureur des meurtriers n'avoit pas beſoin d'être excitée par ces nouveaux motifs. Ils maſſacroient impitoyablement leurs ennemis, ſans diſtinction de ſexe, d'âge & de condition. Chacun ſe ſervit d'une occaſion ſi favorable pour venger ſes querelles particulieres, & il y eut plus d'un Catholique enveloppé dans le malheur des Huguenots. Pendant cette funeſte nuit, & le jour de Saint-Barthelemi, deux mille

Roi, & Armagnac, premier Valet-de-Chambre de Charles, vinrent ſe jetter aux genoux de la Reine de Navarre, la conjurant d'intercéder pour eux. Elle courut, en chemiſe, dans la chambre du Roi, pour demander la grace de ces malheureux, & elle l'obtint.

personnes furent égorgées. Le matin on vit la riviere toute couverte de corps morts. Une infinité de gens prenoient la fuite pour se dérober à cette horrible boucherie. Charles IX, oubliant qu'un Roi doit être le pere de ses Sujets, en devint lui-même le bourreau. Il tiroit sur ces malheureux avec de longues arquebuses, qu'on lui chargeoit les unes après les autres, & crioit de toute sa force : *Tuez, tuez*. Il se comporta encore d'une maniere bien indigne à l'égard de Coligni : car, après que la Populace eut traîné par les rues le corps de cet Amiral, & qu'ensuite elle l'eut pendu au gibet de Montfaucon, il se transporta dans ce lieu, pour contempler un si triste objet; & comme quelques gens de sa suite se bouchoient le nez à cause de la mauvaise odeur du cadavre, il se moqua d'eux, & leur dit : *L'odeur d'un ennemi mort, est toujours agréable.*

Après toutes ces sanglantes exécutions, Charles fit venir dans son cabinet, le Roi de Navarre & le Prince de Condé. Jettant sur eux des regards terribles, il leur parla en ces termes : » Je viens de me venger de mes plus cruels ennemis; j'aurois » pu vous traiter comme eux, puisque » c'est sous votre autorité qu'ils m'ont fait » la guerre. La tendresse que j'ai pour les

» Princes de mon Sang, l'emporte sur ma
» justice. Je vous pardonne, à condition
» que vous reprendrez la Religion des
» Rois nos ancêtres, & que vous renon-
» cerez à une secte dont les fureurs ont
» mis tout mon Royaume en combustion.
» Sans cela, je ne puis vous sauver, & le
» Peuple ne vous épargnera pas plus que
» le moindre de mes Sujets. »

Le Roi de Navarre témoigna beaucoup de soumission aux volontés du Roi ; mais le Prince de Condé répondit fierement, que la crainte de la mort ne l'obligeroit jamais à trahir sa Religion. Le Roi, outré de colere, le traita d'opiniâtre, de séditieux, de rebelle, & le chassa de sa présence, avec menaces de le faire mourir, si, dans trois jours, il ne changeoit de sentimens. Il fut ensuite question de savoir si le Roi avoueroit le massacre de la St.-Barthelemi, ou si on l'attribueroit au ressentiment de la Maison de Guise. On prit le premier parti, & Charles IX se chargea d'un fait si odieux. Ce Prince alla au Parlement tenir son lit de Justice, & y exposa les motifs qui l'avoient déterminé à prendre des voies si violentes. » Ce n'a
» été que malgré moi, dit-il, que j'en
» suis venu à de pareilles extrémités ; mais
» je sais que nos ennemis avoient formé

» une nouvelle conspiration contre la Mai-
» son Royale. Leur dessein étoit de met-
» tre la Couronne sur la tête du Prince de
» Condé, pour faire triompher l'héréſie
» dans tout le Royaume. J'ai arrêté leurs
» complots, & j'ai préservé l'Etat des
» malheurs dont il étoit menacé. »

Christophe de Thou, premier Président, loua, à cette occasion, la prudence du Roi, qui, dans une rencontre si importante, avoit mis très-utilement en pratique cette fameuse maxime de Louis XI, *Qui ne sait pas dissimuler, ne sait pas régner*. Etoit-ce au Chef du Parlement de Paris à faire l'éloge d'une action qui portoit une si furieuse atteinte à la réputation du Roi? On travailla ensuite au procès du malheureux Coligni & de ses complices. Quand on eut fait les informations, on prononça un Arrêt par lequel l'Amiral fut déclaré criminel de Lèze-Majesté, perturbateur du repos public, Chef de la conspiration contre le Roi & l'Etat; & il fut ordonné que son corps ou son effigie seroit traînée sur la claie*, par le Bourreau, ensuite

* L'Arrêt fut exécuté sur une effigie de paille, à la bouche de laquelle on affecta de mettre un cure-dent, parce que l'Amiral y en avoit presque toujours un : d'où vint une espèce de proverbe en France, *Dieu nous garde du Cure-dent de l'Am-*

attaché à une potence à la Place de Grève, & de-là porté à Montfaucon, que sa maison seroit rasée, & que tous les ans on feroit une Procession générale dans Paris, pour remercier Dieu de la découverte de cette conspiration. L'Arrêt du Parlement fut envoyé dans presque toutes les Cours étrangeres, où le massacre de la St.-Barthelemi ne pouvoit produire que de très-méchans effets. Mais cette précaution étoit-elle suffisante pour disculper un Roi qui venoit de se porter à de tels excès contre son Peuple ? Charles ne se contenta pas d'inonder sa Capitale de sang, il envoya des Couriers dans presque toutes les Provinces, pour ordonner aux Gouverneurs & aux Commandans de faire main-basse sur tous les Huguenots. Ces ordres cruels ne furent que trop bien exécutés. Il se trouva cependant de vrais citoyens, qui refuserent de tremper leurs mains dans le sang de leurs compatriotes, & qui crurent servir le Roi, en lui désobéissant.

Il n'est pas bien décidé si cet horrible massacre avoit été résolu long-tems avant l'exécution, ou s'il ne fut occasionné que

---

miral & de la Patenôtre du Connétable : parce que le premier, en se curant les dents, & l'autre, en disant son Chapelet, donnoient quelquefois des ordres très-séveres.

par l'imprudence des Huguenots & par les menaces qu'ils firent après la blessure de l'Amiral ; les sentimens sont partagés là-dessus. Quoiqu'il en soit, il est certain que, depuis l'établissement de la Monarchie, on n'avoit vu aucun de nos Rois recourir à de pareils moyens, pour réprimer les attentats de leurs Sujets. Ce fut principalement par les conseils de Catherine de Médicis, que Charles IX se porta à cet excès de cruauté. Les artifices qu'on employa pour attirer les Huguenots dans le piége qu'on leur tendit, firent bien voir qu'une si odieuse intrigue ne pouvoit avoir été conduite que par une Princesse Italienne.

Le Roi de Navarre & le Prince de Condé, qui s'étoient vus sur le point de périr, jugerent à propos, pour mettre leurs jours en sûreté, de se conformer aux intentions du Roi. Ils abjurerent donc la Religion qu'ils avoient professée jusqu'alors. On crut que cette conversion forcée ôteroit aux Calvinistes les moyens de se relever du furieux coup qui les avoit abattus. Les espérances de la Cour furent vaines, & la France se trouva replongée, peu-à-peu, dans les plus terribles malheurs.

Charles IX étant mort sans laisser d'enfans, la Couronne passa sur la tête de son frere, qui étoit pour lors Roi de Pologne,

& qui vint prendre possession de ses nouveaux États. Les grandes qualités que ce Prince avoit fait paroître avant que d'être Roi, disparurent aussi-tôt qu'il fut monté sur le Trône.

Ce n'étoit plus ce Duc d'Anjou, qui, dès l'enfance, marchoit à grands pas dans la carrière des Héros, & qui s'étoit fait une réputation si éclatante, que tous les suffrages d'une Nation belliqueuse se réunirent en sa faveur, lorsqu'elle voulut choisir un Souverain. Henri III, (c'est le nom de ce nouveau Monarque) devint, tout-à-coup, un Prince timide, foible, irrésolu, indolent, prodigue, débauché & superstitieux. L'amour & l'estime que les François avoient eue pour lui d'abord, se changea bientôt en haine & en mépris. Cette disposition des Peuples à l'égard de leur Souverain, nous prépare aux tristes événemens dont je vais faire le récit.

A peine Henri III fut-il arrivé en France, qu'il commença à faire la guerre aux Huguenots; mais ce fut avec assez peu de succès. On étoit déjà si mécontent de son regne, qu'on forma contre lui une conspiration. Le projet des Conjurés étoit de faire périr le Roi, & de mettre le Duc d'Alençon sur le Trône. Ce détestable complot ayant été découvert, Henri III se

se trouva fort embarrassé sur la maniere dont il se comporteroit à l'égard du jeune Prince, à qui les Rebelles destinoient la Couronne. Il le fit venir en sa présence, & lui dit, d'un ton menaçant : « Vous » avez conspiré contre la vie de votre frere & de votre Souverain. J'en suis bien » informé, & vous méritez la mort. » Le Duc d'Alençon se jetta aux pieds du Roi, confessa qu'on lui avoit proposé cet horrible attentat; mais il soutint qu'il n'y avoit jamais donné son consentement. Le Roi, après lui avoir reproché sa mauvaise conduite, lui pardonna, en déclarant que ce seroit pour la derniere fois. On ne chercha point à faire arrêter les autres Conjurés; on crut qu'il étoit plus à propos de les laisser prendre la fuite & se sauver hors du Royaume. C'est ce qui arriva, lorsqu'ils sçurent que la Conspiration étoit découverte.

Le Duc d'Alençon, qui sembloit ne plus penser qu'à mériter, par sa conduite, les bonnes graces de son frere, s'échappa de la Cour lorsqu'on y pensoit le moins, & prit la route de Dreux, avec une grosse escorte. Une infinité de mécontens allerent aussitôt le joindre, & formerent un corps de Troupes assez considérable. les Allemands vinrent au secours des rebelles,

qu'ils mirent en état de réſiſter à leur Souverain. Henri ne ſavoit comment s'y prendre, pour diſſiper l'orage qui étoit prêt à fondre ſur lui. Ses folles largeſſes avoient épuiſé le tréſor Royal, de ſorte qu'il étoit très-difficile, faute d'argent, de mettre une armée en campagne. On vint cependant à bout d'en aſſembler une de treize mille hommes, dont on donna le commandement au Duc de Guiſe. Celui-ci trouva le moyen d'envelopper une partie des Rebelles *, & il en auroit fait un furieux carnage, ſans un coup de piſtolet qu'il reçut à la joue gauche, au-deſſous de l'œil. Cette bleſſure, qui empêcha le Duc de pourſuivre les ennemis, ſe trouva moins dangereuſe qu'on ne l'avoit cru d'abord. La cicatrice qui reſta au viſage de ce Général, lui fit donner le ſurnom de Balafré **,

* Ils avoient à leur tête le Prince de Condé.

** A Eu, petite Ville de Normandie, on voit dans l'Egliſe des Jéſuites deux Mauſolées, avec la figure du Duc & de la Ducheſſe de Guiſe, en marbre blanc. Dans le bloc de marbre dont on s'eſt ſervi pour faire la ſtatue de la Ducheſſe, il s'eſt trouvé une veine bleue, directement à la joue gauche. Si le Sculpteur avoit pu le prévoir, il ſe ſeroit ſervi de ce bloc pour faire la ſtatue du Duc. La veine bleue, qui étoit dans cette partie du marbre, auroit repréſenté la balafre du Duc de Guiſe, & cela auroit produit un effet admirable. Le haſard en a décidé autrement.

dont il ne s'offensoit pas. Il y eut, entre les deux partis, une treve de six mois, qui fut suivie d'un Traité de Paix, par lequel on accorda aux Huguenots le libre exercice de leur Religion, des Charges dans la Magistrature, des Places de sûreté dans le Royaume * & plusieurs autres avantages.

L'Edit de Pacification, qui fut publié à ce sujet, chagrina très-fort les Catholiques, qui craignoient de voir le Calvinisme s'établir en France sur les ruines de l'Eglise Romaine. La frayeur qu'ils eurent de voir l'ancienne Religion anéantie, donna lieu à cette confédération, qu'on appella la *Ligue*, & qui causa un embrasement universel dans tout le Royaume. Les Confédérés s'engagerent, par serment, d'exposer leurs biens & leurs vies, pour la défense de la Religion Romaine. Sous prétexte de servir le Roi & l'État, ils se comporterent en véritables Rebelles, puisqu'il n'est jamais permis aux Sujets de former de pareilles Associations, sans le consentement du Souverain. Ce qu'il y eut de plus odieux dans

* Aigues-Mortes & Beaucaire, Périgueux & le Mas de Verdun, en Guyenne, Nions & Serres, Ville & Château en Dauphiné, Yssoire en Auvergne & Seine-le-grand-Tour & tout son circuit, en Provence.

leur conduite, c'est qu'ils engagerent les Espagnols à entrer dans la sainte Ligue, comme ils l'appelloient alors. Philippe II, qui trouvoit son intérêt à entretenir les divisions de la France, n'eut garde de refuser des secours aux confédérés. Son prétendu zèle pour la Religion servoit à couvrir les manœuvres de sa détestable politique. On verra le rôle odieux qu'il joua pendant tout le tems de nos guerres civiles.

Henri III, qui voyoit deux partis puissans dans son Royaume, & qui n'avoit pas la force de les réprimer, sentit bien qu'il lui faudroit se déclarer pour l'un ou pour l'autre. Ce fut dans l'Assemblée des Etats-Généraux, qui se tenoit à Blois, que le Roi se décida en faveur de la Ligue. Par cette démarche il fit connoître aux Huguenots qu'il n'avoit pas dessein de les ménager, ni de faire observer le dernier Edit de Pacification. Il n'en falloit pas davantage pour les engager à prendre les armes; aussi la France se vit encore en proie aux fureurs d'une guerre civile.

La Ligue ne commença à éclater qu'après la mort du Duc d'Alençon *. Ce Prince, après avoir tenté inutilement

* Il avoit pris le titre de Duc d'Anjou, quelque tems après l'élévation de son frere sur le Trône.

d'épouser la Reine d'Angleterre *, & de se procurer une Souveraineté dans les Pays-bas, mourut à Château-Thierri, & fut extrêmement regretté, malgré son peu de mérite. On prévoyoit que sa mort alloit plonger le Royaume dans un abîme de malheurs. Il étoit l'héritier présomptif de la Couronne, parce que Henri III n'avoit point de fils, & la succession regardoit par conséquent le Roi de Navarre, qui, depuis quelques années, s'étoit éloigné de la Cour, en déclarant que la profession qu'il avoit faite de la Religion Catholique, depuis le massacre de la St-Barthelemi, n'étoit qu'un effet de la contrainte & de la violence qu'on lui fit alors, & qu'il embrassoit de nouveau la Religion dans laquelle il avoit été élevé par la Reine sa mère. Les Ligueurs eurent par-là un beau prétexte pour autoriser leurs démarches; ils firent connoître, dès-lors, qu'ils ne reconnoîtroient jamais pour leur Souverain, un Prince qui ne manqueroit pas un jour de placer l'hérésie sur le Trône. Le zèle dont ils paroissoient animés pour les intérêts de la religion, attira dans leur Parti tous ceux qui se piquoient d'être bons Ca-

* La Reine Elisabeth, qui n'eut jamais dessein de se marier, & qui promit cependant à différens Princes de les épouser.

tholiques. Ils ne s'imaginoient pas mériter le titre odieux de rebelles, en s'associant pour frustrer un Prince de ses droits légitimes ; comme si cette Religion, dont ils embrassoient la défense, ne leur eût pas prescrit d'être fideles à leurs Souverains quels qu'ils puissent être.

Dans l'intervalle de sept à huit années que la Ligue demeura dans l'inaction, le Duc de Guise, qui en étoit le Chef, mit à profit tout ce qui pouvoit servir à son dessein, & sur-tout le mépris où Henri III étoit tombé par sa conduite. Le Duc assembla ses principaux Partisans proche de Nancy *, & leur représenta la triste situation du Royaume, les désordres du Gouvernement abandonné à la discrétion des Favoris, le malheur des Peuples réduits au désespoir par des impositions exorbitantes, les contributions énormes qu'on exigeoit du Clergé, le peu d'égards qu'on avoit pour la plus haute Noblesse. » Je suis né François, ajouta-t-il, &c.

* Le Duc de Mayenne, frere du Duc de Guise, le Cardinal de Guise, le Duc de Nevers, le Baron de Senecçay, Rosne, Menneville, Mandreville & quelques autres. Le Duc de Lorraine se rendit aussi à cette Assemblée. Le Duc Casimir y envoya un homme de sa part, & le Roi d'Espagne y eut ses Agens secrets.

» tenant par tant d'endroits à la Maison de
» France, je ne puis envisager qu'avec
» douleur le déplorable état de ma Pa-
» trie. Le mal est si pressant, qu'il faut
» y apporter un prompt remede. L'Asso-
» ciaton faite depuis huit ans, est le seul
» qu'on puisse employer. On n'a que trop
» tardé à s'en servir ; un plus long retar-
» dement le rendroit inutile.

On ne délibéra pas long-tems sur le fond de l'affaire, parce que la plupart de ceux qui composoient l'Assemblée avoit déja pris leur parti. Les Ministres d'Espagne, qui étoient charmés de voir la France en combustion, offrirent tout l'or des Indes, pour faire réussir le projet des Ligueurs. Cette Assemblée fut suivie d'une autre, qui se tint à Joinville, dans laquelle on résolut de reconnoître le Cardinal de Bourbon pour Roi de France, supposé que Henri III mourût sans enfans; de recevoir dans le Royaume le Concile de Trente, & de faire rendre Cambrai aux Espagnols, à condition qu'ils fourniroient cinquante mille écus d'or tous les mois, pour faire la guerre aux Huguenots.

La révolte étant résolue, on envoya ordre à tous ceux qui avoient signé la Ligue, de se tenir prêts à prendre les armes. On prescrivit ensuite aux gens d'église les

moyens dont ils devoient se servir pour mettre les esprits en mouvement. Ils ne s'acquitterent que trop bien de la commission dont ils furent chargés. Les Prédicateurs dans les Chaires, les Curés dans leurs Prônes, les Professeurs dans leurs Ecoles, se répandoient en invectives contre la Cour, & n'épargnoient pas la personne du Roi. Henri, sensible à ces outrages, & voyant que les Ligueurs commençoient à prendre les armes, assembla son Conseil pour délibérer sur les moyens de prévenir le soulevement. Le résultat de la délibération fut que le Roi feroit publier une Déclaration, par laquelle il défendoit toutes sortes de Ligues & d'Associations dans son Royaume, & regardoit comme criminel de Lèze-Majesté, quiconque en seroit auteur ou complice. Cette Déclaration embarrassa fort peu les Ligueurs. Ils firent sous main leurs préparatifs, & tâcherent d'engager le Pape Grégoire XIII dans leur Parti. Le Cardinal de Pellevé*, Jacques de la Rue, Chanoine de Notre-Dame de Paris, le Pere Matthieu, Jésuite**, qu'on appelloit le Courier de la

* Nicolas de Pellevé étoit d'une famille Noble de Normandie. Il étoit tout dévoué à la Maison de Lorraine, parce qu'il lui devoit sa fortune.

** Le Pere Matthieu, Lorrain de naissance, fut

Ligue, se donnoient de grands mouvemens pour gagner les Cardinaux. Ceux-ci conseillerent au Pape de ne rien précipiter, & de ne se déclarer pour les Ligueurs, que lorsqu'on seroit bien sûr que leur Parti étoit le plus fort. Le Pape approuva cependant l'Association faite contre les Hérétiques, & déclara que la guerre contre les Huguenots étoit juste & légitime, & qu'il étoit permis, non-seulement de les poursuivre à toute outrance, mais encore ceux qui les favoriseroient ou qui leur donneroient du secours, fussent-ils même de *qualité royale*. Grégoire ne voulut jamais donner cette décision par écrit. Ce refus inquiéta le Duc de Nevers, qui ne pouvoit se déterminer à prendre les armes contre son Souverain, à moins que le Pape n'approuvât cette démarche. Le Confesseur du Duc leva tous ses scrupules, & lui fit entendre qu'il ne pouvoit rien faire de plus louable que d'embrasser le parti des Ligueurs.

Le Duc de Guise, se voyant si bien appuyé à Rome, & comptant sur le secours des Espagnols, qui le pressoient de se déclarer ouvertement, assembla enfin ses

---

employé par les Ligueurs en diverses négociations, sur-tout à Rome. Ses fréquens voyages lui firent donner le nom de Courier de la Ligue.

Troupes, & ſe diſpoſa à exécuter les projets que lui ſuggéroit ſon ambition. Mais, avant que de rien entreprendre, le Cardinal de Bourbon * publia une eſpece de manifeſte, contenant les motifs de la priſe des armes par les Princes & les Seigneurs de la Ligue. Ce Cardinal étoit un prince d'un génie médiocre, facile à gouverner par ceux qui avoient pris quelque aſcendant ſur ſon eſprit; tel, en un mot, qu'il le falloit pour ſeconder les projets du Duc de Guiſe. Celui-ci repréſenta au vieux Prélat ** que la ſucceſſion au Trône le regardoit inconteſtablement, puiſque le Roi de Navarre en étoit exclus par ſa qualité d'hérétique, & qu'il ne devoit donc pas balancer un inſtant à ſe déclarer Chef de la Ligue. Le Cardinal ſe laiſſa ſéduire, & commença à prendre le titre de premier Prince du Sang. Il publia une Déclaration, dans laquelle il expoſoit les déſordres du Gouvernement, le péril dont la Religion étoit menacée, les reſſources qu'il avoit pour remédier aux malheurs

* Ce Cardinal étoit frere d'Antoine de Bourbon, Roi de Navarre, qui fut tué au ſiége de Rouen, & de Louis, Prince de Condé, que le Baron de Monteſquieu tua à la bataille de Jarnac.

** Il étoit pour lors âgé de ſoixante-deux ans.

du Royaume * ; enfin, il s'adressoit à la Reine Mere, & la conjuroit de le seconder dans ses louables desseins. Cette déclaration augmenta le nombre des Ligueurs.

Le Roi de Navarre ne sçavoit quel parti prendre pour dissiper l'orage qui étoit prêt à fondre sur sa tête. On lui conseilloit de soutenir ses droits les armes à la main. Comme sa qualité d'hérétique le rendoit déja assez odieux, il ne vouloit pas qu'on eût encore à lui reprocher d'être l'auteur de la guerre civile. Le seul moyen qui lui restoit pour déconcerter les projets de ses ennemis, étoit de changer de Religion; mais un cœur droit ne fait jamais une pareille démarche par des motifs d'intérêt, lors même qu'il s'agit de la plus brillante fortune. Une si noble façon de penser est fort rare à la Cour; aussi Roquelaure, voyant un Ministre qui engageoit le Roi de Navarre à persister dans sa croyance, lui dit brusquement : *Crois-tu qu'une paire de*

* Il donna une liste de ceux qui entreroient dans l'association. On y voyoit les Princes de la Maison d'Autriche en Allemagne, le Roi d'Espagne, les Archevêques de Cologne & de Mayence, les Ducs de Savoye, de Ferrare, de Cleves & de Parme, le Grand-Maître de Malte, la Seigneurie de Venise, les Républiques de Gênes & de Lucques, le Duc de Florence & le Prince d'Ecosse.

Pseaumes à la Huguenote puisse entrer en concurrence avec une Couronne? Tout ce que purent dire les Courtisans, ne fut pas capable d'ébranler le Roi de Navarre. Il aima mieux s'exposer au péril de perdre un bien pour l'acquisition duquel on a coutume de tout sacrifier, que d'abjurer une Religion qu'il croyoit alors la meilleure & la plus sûre. Ce Prince, quoique résolu à ne pas commencer la guerre, ne négligeoit pas cependant ses intérêts, & travailloit à se précautionner contre les entreprises des Ligueurs. Il envoya un de ses Partisans en diverses Cours étrangeres *, pour solliciter les secours dont il comptoit avoir besoin. Ce fut alors que les Prêtres & les Moines commencerent à crier, dans leurs Prônes & Sermons, qu'il y avoit une conspiration générale des Princes Protestans contre les Catholiques. Aussi-tôt les Ligueurs prirent les armes; ils étoient commandés par le Duc de Guise, qui, pour soutenir la Religion Romaine, ne s'embarrassoit pas de détruire la puissance Royale. C'étoit un de ces hommes que leurs qualités supérieures rendent propres à jouer le premier rôle

* En Dannemarck, en Angleterre, & chez plusieurs Princes Protestans d'Allemagne.

dans un Etat Monarchique ou Républicain, & qui, faute d'occuper le rang pour lequel la nature sembloit les avoir formés, sont capables de se porter à toutes sortes d'excès, pour réparer cette espece d'injustice. Le Duc de Guise, placé sur le Trône, eut été un grand Roi; né pour obéir, ce fut un Sujet très-dangereux. Valeur, intrépidité, étendue de génie, fermeté, prudence, activité, toutes ces vertus héroïques formoient son caractere. Sa bonne mine, son air noble, ses manieres engageantes, lui concilioient tous les cœurs; de sorte qu'il étoit, tout-à-la fois, l'idole du Peuple & des Soldats. Des qualités si brillantes devoient-elles être si funestes à la Patrie? Dès que le Duc de Guise se vit à la tête d'une armée, il se mit en campagne, & s'empara de plusieurs places. Je n'entrerai point dans le détail de toutes ces opérations militaires; il me suffira de rapporter ce qui arriva de plus remarquable pendant ces tems de troubles & de division.

Henri III continuoit de se déshonorer sur le Trône, par sa foiblesse & son indolence. Avec un peu de fermeté & de courage il seroit venu à bout, dans les commencemens, de réprimer la Faction qui portoit un coup si mortel à l'autorité

ſouhaiter que ces diſpures de Religion n'euſſent produit que des libelles. Mais avant que ces troubles fuſſent terminés, il en devoit coûter la vie à des milliers d'hommes.

Le Duc de Guiſe, ſe voyant en état de parler & d'agir en maître, ne penſa plus qu'à contraindre Henri III à prendre les armes contre les Calviniſtes. Ceux-ci ſongerent à ſe défendre, & les hoſtilités commencerent de part & d'autre, avec cet acharnement & cette fureur qui caractériſent les guerres de Religion. Comme on ſavoit que Henri III ne s'étoit déclaré que malgré lui, en faveur de la Ligue, & qu'il entretenoit des correſpondances ſecrettes avec le Roi de Navarre, les Seize *, (c'eſt ainſi qu'on appelloit les membres d'une Ligue particuliere, qui s'étoit formée à Paris,) publierent un Mémoire ſéditieux, dans lequel on accuſoit le Roi

* C'étoient des Bourgeois de Paris, qui s'étoient aſſociés pour mettre la Capitale dans les intérêts de la Ligue générale. Ils choiſirent ſix d'entr'eux auxquels ils diſtribuerent les ſeize quartiers de la Ville, pour y gagner des partiſans; y ſemer les bruits utiles à la Faction, & y porter les ordres de leur Conſeil. C'eſt du nombre des quartiers de Paris, & non pas de celui des perſonnes, que cette aſſociation fut depuis appellée la Ligue des Seize.

de vouloir ruiner la Religion Catholique, & introduire dans le Royaume des Troupes étrangeres, pour y mettre tout à feu & à sang. Les Factieux, après avoir fait connoître le sujet de leurs allarmes, déclaroient qu'ils étoient déterminés à tout entreprendre pour la conservation de leurs biens, de leurs vies & de leur Religion. Voilà jusqu'où des sujets poussoient l'audace à l'égard de leur Souverain.

Tandis que le trouble & le désordre régnoient dans la Capitale, les Provinces ne jouissoient pas d'un sort plus heureux. On étoit occupé de part & d'autre à prendre des Places, & à se livrer de petits combats. Les armées des deux Partis se joignirent auprès de Coutras, & il fallut en venir aux mains. Le Roi de Navarre, avant la bataille, se tournant vers les Princes de Condé & de Soissons, leur dit en les quittant, pour aller prendre son poste : *Souvenez-vous que vous êtes du Sang de Bourbon, &, vive Dieu, je vous ferai voir que je suis votre aîné. Et nous*, lui répondirent-ils, *nous vous montrerons que vous avez de bons cadets.* L'armée Catholique étoit commandée par le Duc de Joyeuse, qui montra moins d'habileté que de courage. On ne peut pas dire la même chose du Roi de Navarre. Ce Prince fit paroître

toute la conduite d'un grand Capitaine, & s'exposa dans le plus chaud de la mêlée, comme un simple soldat. Aussi emporta-t-il une victoire complette. Plus de quatre mille Catholiques resterent sur le champ de bataille, & leur Général fut du nombre des morts *. Le Roi de Navarre se comporta très-généreusement à l'égard des vaincus, & donna des preuves de cette bonté d'ame qui le rendit dans la suite si cher à ses Sujets. Il avoit encore bien des disgraces à essuyer, avant de pouvoir rendre les François heureux.

Les Calvinistes du Royaume, formidables par eux-mêmes, le seroient devenus bien davantage avec le secours des Etrangers. Aussi le Duc de Guise fit-il tous ses efforts pour chasser les Allemands, qui commençoient à inonder la France. Il en vint à bout, & les obligea de retourner dans leur pays. Le service qu'il rendit au Parti Catholique, fut extraordinairement exalté par ses Partisans. Toutes les Chaires retentissoient des éloges qu'on

* Le Duc de Joyeuse fut tué d'un coup de pistolet, après la perte de la bataille, lorsqu'il se retiroit seul vers son artillerie. Son frere, qui s'appelloit Saint Sauveur, perdit aussi la vie à la bataille de Coutras.

donnoit au Chef de la Ligue *, tandis qu'on vomissoit contre le Roi les plus furieuses invectives. La Sorbonne même se laissa corrompre, & publia des décisions contraires aux maximes fondamentales du Gouvernement **. On proposa aussi d'établir ce fameux Tribunal ***, qui retient les Peuples dans la Religion, par la crainte des châtimens, & qui fait plus d'hypocrites que de vrais Chrétiens. Enfin, dans une Assemblée que les principaux Ligueurs tinrent à Nancy, on dressa un Mémoire dont tous les articles étoient préjudiciables à l'autorité Souveraine; on voulut forcer le Roi à y souscrire, & à dégrader, lui-même, la Majesté Royale. Henri III feignit de ne pas trop désapprouver cet écrit audacieux, & promit de poursuivre les Huguenots à toute outrance.

* Les plus emportés de tous les Prédicateurs étoient Prévôt, Curé de S. Severin, & Boucher, Curé de S. Benoît. Le Docteur Poncet s'étoit aussi signalé par ses discours séditieux; mais il ne vivoit plus depuis quelque tems.

** Il fut décidé par la Sorbonne qu'on pouvoit ôter le Gouvernement aux Princes qu'on ne trouvoit pas tels qu'il falloit, comme l'administration au Tuteur qu'on avoit pour suspect.

*** On proposa dans l'Assemblée de Nancy d'établir le Tribunal de l'Inquisition, au moins dans les principales Villes du Royaume.

Le Duc de Guise vint à Paris, & y fut reçu au milieu des acclamations. Il se rendit au Louvre, alla saluer le Roi, & ne parla que de son attachement au service de Sa Majesté. Henri III, sachant que son plus mortel ennemi devoit paroître en sa présence, eut envie de le faire poignarder. Quelques Seigneurs à qui il laissa entrevoir son dessein, lui représenterent qu'il y avoit trop de danger à prendre un parti si violent; que toute la Cour, & Sa Majesté la premiere, seroient les victimes d'une Populace furieuse, qui ne respecteroit rien, lorsqu'il s'agiroit de venger la mort d'un homme dont il étoit idolâtre. Ces considérations déterminerent le Roi à essuyer l'insulte que vint lui faire le Duc de Guise *, sous prétexte de l'assurer de son respect & de justifier sa conduite.

Le Duc de Guise resta à Paris, & continua d'y braver son Souverain. Ce fut inutilement que la Reine mere voulut l'engager à en sortir. Il se trouvoit trop bien au milieu d'une Ville dont les habitans étoient entiérement dévoués à ses intérêts.

* Le Duc de Guise étoit venu au Louvre sans escorte. On dit que se voyant si fort engagé, sa fermeté l'abandonna pour un moment, & qu'on le vit pâlir. Il promit bien en sortant du Louvre de n'y plus revenir que bien accompagné.

Comme les Parisiens lui donnoient tous les jours de nouvelles preuves de leur affection, & paroissoient disposés à tout entreprendre pour son service, il étoit à craindre qu'il ne tramât quelques desseins contre la personne du Roi. La Cour en conçut des soupçons qui déterminerent Henri III à quitter promptement sa Capitale. Ce Prince se retira à Chartres, où les Parisiens vinrent quelque tems après le trouver, pour lui demander pardon de la conduite qu'ils avoient tenue à son égard. La maniere dont on s'y prit pour le fléchir, attendrit le Peuple jusqu'aux larmes, & fit rire les Courtisans. Une Procession de Capucins *, qui se déchiroient les épaules à coups de discipline, devoit naturellement produire ces différens effets.

* Il partit de Paris une Procession de Capucins pour aller à Chartres. Ces Religieux portoient à la main divers instrumens de la Passion, & un d'eux avoit une grande croix sur les épaules, & représentoit notre Seigneur allant au Calvaire. Le Capucin qui portoit la Croix, étoit Henri de Joyeuse, frere du Duc de ce nom, qui avoit été tué à la bataille de Coutras. Henri de Joyeuse, avant que d'entrer chez les Capucins, avoit été un des Mignons du Roi. Il n'étoit encore que Novice dans le tems dont nous parlons, & portoit le nom de frere Ange. Ce fut un des plus ardens Ligueurs.

Le Parlement députa auſſi quelques-uns de ſes Membres, qui témoignerent au Roi la douleur que leur avoit cauſé l'affaire des barricades *. Ils ſupplioient Sa Majeſté de revenir à Paris, pour y rétablir l'ordre & la tranquillité, proteſtant qu'ils contribueroient de tout leur pouvoir à faire rentrer le Peuple dans l'obéiſſance qu'ils devoient à leur Souverain. Henri III reçut les Députés du Parlement avec bonté. Il leur ordonna de continuer les fonctions de leurs Charges & de perſévérer dans leur devoir ; » Les Pariſiens, ajouta-t-il, ſe ſont » rendus coupables envers moi. Le re- » pentir qu'ils témoignent de leur faute, » me détermine à leur en accorder le » pardon ; mais, s'il leur arrive jamais » de manquer à la fidélité qu'ils me doi- » vent, je me vengerai d'une maniere

* Le Roi, ayant voulu introduire des Suiſſes dans Paris & les joindre aux Gardes-Françoiſes, pour ſe rendre maître des principaux poſtes, contenir les Bourgeois par ce moyen, les Factieux firent des barricades avec des tonneaux, ils tendirent les chaînes dans les principales rues, & enfermerent les Troupes du Roi, qui ſe trouverent expoſées aux mouſquetades, & aux pavés dont on les accabloit par les fenêtres. C'eſt ce qu'on appella *la journée des barricades*. La premiere de ces barricades fut faite par une troupe d'Ecoliers.

» terrible sur eux & leur postérité. La
» splendeur & la richesse de leur Ville
» dépend de ma présence, de la rési-
» dence des Tribunaux & des Ecoles
» qui y sont établis, en transportant
» ailleurs les bienfaits dont mes Prédé-
» cesseurs les ont comblés, je ferois de
» Paris un vaste désert. Que les habi-
» tans de cette Ville ne me forcent pas
» désormais à leur faire sentir le poids
» de mon indignation & de ma colere. »

Ces menaces intimiderent les Pari-
siens. Le Duc de Guise, qui s'en apper-
çut, jugea à propos de se réconcilier
avec son maître, & se flatta d'obtenir
un Traité avantageux pour lui & pour
sa faction. En effet, le Roi ne se mon-
tra difficile sur aucun des articles que
le Duc eut l'audace d'exiger. Il paroît
que Henri avoit déja formé le dessein
de se défaire d'un Sujet odieux, & que,
pour réussir, il eut recours à l'artifice,
n'étant pas en état d'employer la force.
L'événement que nous allons rapporter,
donne lieu à cette conjecture. On tint
à Blois une Assemblée des Etats Géné-
raux. Le Duc de Guise s'étoit donné beau-
coup de mouvement pour faire élire des
Députés de son Parti. Tous ces Ligueurs,
animés de l'esprit d'indépendance & de
révolte, vouloient proscrire la forme

ancienne des Etats, & réduire leur Souverain sur le même pied que les Rois de Pologne & d'Angleterre. Le Duc de Guise étoit le principal auteur de toutes ces intrigues. Comme il donnoit à chaque instant de nouveaux sujets de mortification à son maître, Henri se détermina enfin à faire périr un homme qui travailloit sans relâche à lui ravir les plus beaux droits de sa Couronne. Quand le Roi fut bien affermi dans ce dessein, il songea aux moyens de l'exécuter. Comme il ne s'agissoit point de suivre les regles ordinaires de la Justice, il falloit trouver un homme qui voulût bien pousser la complaisance pour son Roi, jusqu'à être l'exécuteur de ses vengeances. Le Roi s'adressa à Crillon, Mestre de Camp du Régiment des Gardes, & lui proposa d'assassiner le Duc de Guise. » Sire, » répondit Crillon, vous connoissez mon » zèle & mon dévouement à votre ser» vice; mais l'office de bourreau ne con» vient point à un homme tel que moi; » s'il n'est question que de faire mettre » l'épée à la main au Duc de Guise, j'ose » vous promettre qu'en me faisant tuer » moi-même, je viendrai à bout de lui » arracher la vie. Cette noblesse de sen» timens ne déplut point au Roi; il cher» cha un homme moins délicat sur l'hon-

neur, & le trouva dans la personne de Loignac, premier Gentilhomme de la Chambre. On lui donna des gens pour le seconder. Le Roi les assembla tous dans son cabinet, & leur dit : » Mon » salut & celui de la France est entre » vos mains. Je compte vous être rede» vable, en ce jour, de la vie & de la » Couronne. Mais vous pouvez être sûrs » que ma reconnoissance égalera le ser» vice que vous allez me rendre. Ar» mez-vous de ces poignards, & servez» vous-en pour percer le cœur du plus » coupable de tous les hommes. Les » Loix divines & humaines me permet» tent de le punir; mais comme je ne » peux employer contre lui les voies or» dinaires de la justice, je vous autorise, » par ma puissance Royale, à lui donner » la mort qu'il mérite depuis si long» tems ».

Après qu'ils eurent tous assuré le Roi de la disposition où ils étoient de se sacrifier pour lui, il les plaça dans un cabinet pour y attendre leur victime, & se retira ensuite dans un autre endroit avec quelques Seigneurs de sa Cour. Malgré toutes les précautions qu'avoit pris le Roi pour tenir son dessein caché, le Duc de Guise en eut quelques avis. Ses parti-

sans lui conseilloient de pourvoir à sa sûreté. Il répondit toujours comme un homme qui s'imaginoit n'avoir rien à craindre. Il montra plus de prudence que de courage en cette occasion. Enfin, le moment fatal arriva. Quand tout fut prêt pour l'exécution, on vint dire au Duc que le Roi vouloit lui parler. Il se rendit au Château, & lorsqu'il fut proche de l'endroit où les assassins étoient postés, ils se jetterent sur lui, & le percerent de plusieurs coups de poignard. Le Roi, après cette expédition, sortit de son cabinet, & ayant fait jetter un tapis sur le cadavre, il rentra dans sa chambre, & dit aux Seigneurs de sa Cour: » Je suis maintenant Roi, & je viens de me délivrer » du seul homme qui mettoit obstacle » à mes desseins. Que ses partisans apprennent, par cet exemple, à quoi s'exposent les factieux qui oseront désormais entreprendre sur mon autorité » Royale ». Ce ton de maître fit trembler tous les Ligueurs. Henri III descendit ensuite chez la Reine mere, qui étoit malade, & à qui il rendit compte de ce qui venoit de se passer. On dit que cette Princesse, sans blâmer ni approuver l'action de son fils, lui demanda seulement s'il en avoit prévu les suites: Oui, Madame,

répondit le Roi, & j'ai pourvu à tout. Je souhaite, reprit-elle, que cet événement tourne à votre avantage. Il paroît, par cette conversation, que tout s'étoit fait à l'insu de la Reine mere. Cependant quelques Historiens assurent que cette affaire avoit été concertée avec Catherine de Médicis. Le cáractère de cette Princesse rend leur opinion assez vraisemblable.

Le Cardinal de Guise, qui avoit été enfermé dans le Château un instant après la mort du Duc son frere, s'abandonna aux plaintes, aux menaces & aux emportemens. Ce fougueux Prélat avoit outragé son maître en plus d'une rencontre. Henri ne pouvoit, sur-tout, lui pardonner certains traits de satyre, que les Souverains n'ont pas communément la force de mépriser. Il résolut donc de faire aussi mourir le Cardinal de Guise. Le Guast, Capitaine aux Gardes, qui fut chargé de l'exécution, alla chercher ce Prélat dans le galetas où il avoit passé la nuit avec l'Archevèque de Lyon, & le conduisit jusqu'à une Galerie obscure, où quelques soldats le massacrerent à coups de hallebardes. Son corps & celui de son frere furent mis dans de la chaux vive, pour être promptement consumés. Les os fu-



une des plus habiles & des plus méchantes Reines qui ayent été assises sur le Trône de France.

La mort d'un homme tel que le Duc de Guise dût causer une joie bien vive aux Huguenots. Ils avoient perdu, depuis quelques années, un de leurs défenseurs dans la personne de Henri de Condé * ; mais il leur restoit le Roi de Navarre, qu'ils regardoient, avec raison, comme leur plus solide appui. Ils avoient besoin d'un Prince aussi brave, pour se soutenir contre les Ligueurs, dont l'audace augmentoit tous les jours. Ces derniers ne furent point abattus par la perte qu'ils venoient de faire. Ils avoient à leur tête un Chef aussi vaillant, mais beaucoup moins impétueux que le Duc de Guise. Sous la conduite de ce prudent Général, ils se flattoient de rendre leur parti triomphant. Henri III contribua, par son indolence, à rallumer les feux de la rebel-

* Henri de Condé étoit fils du fameux Louis Bourbon de Condé, qui fut tué à la bataille de Jarnac. Henri fut empoisonné à S. Jean d'Angéli. On n'a jamais su qui lui donna le poison. Il n'avoit que trente-cinq ans lorsqu'il mourut. Ce Prince avoit du courage ; mais sa jalousie contre le Roi de Navarre l'empêcha de servir son parti aussi utilement qu'il eût pu faire.

lion. Au lieu de marcher droit à sa Capitale, & de profiter de la consternation où étoient les Parisiens après la mort du Duc de Guise, il resta dans la Ville de Blois & s'amusa à publier des Déclarations & des Manifestes. Les Ligueurs, ayant eu ainsi le tems de respirer, dévinrent plus furieux que jamais. Tous les habitans de Paris, soulevés par la cabale des Seize, prirent les armes, se saisirent des postes les plus importans de la Ville, & placerent des corps-de-garde de tous côtés. On vit alors les Prédicateurs se répandre en invectives contre la Cour, prodiguer les plus grands éloges au Duc de Guise, & exciter les Peuples à venger la mort de ce prétendu Martyr de la Religion Romaine. On trouvoit dans tous les carrefours, des placards injurieux, des satyres sanglantes contre la personne de Henri III, qu'on traitoit d'hérétique, d'excommunié, & qu'on se contentoit d'appeller Henri de Valois, sans lui donner le titre de Roi. On consulta la Sorbonne pour savoir si les François, dans les circonstances où ils se trouvoient pour lors, n'étoient pas dispensés du serment de fidélité qu'ils avoient fait à leur Souverain. Il fut décidé que cela se pouvoit faire en conscience, & cet étrange Dé-

cret fut signé par soixante-dix Docteurs.

Tandis que la Sorbonne se déshonoroit par ces décisions, le Parlement soutenoit avec vigueur les droits de l'autorité Royale. La fermeté que témoigna cette illustre compagnie l'exposa aux plus indignes traitemens. Plusieurs Présidens & Conseillers furent conduits à la Bastille, sous prétexte qu'ils trahissoient les Parisiens. Bussi-le-Clerc *, un des plus ardens Factieux, les fit arrêter, & les mena en prison au travers d'une foule de Peuple qui les chargeoit d'injures. Il choisit ensuite un certain nombre de Magistrats parmi ceux qui avoient peut-être témoigné moins d'attachement au Roi, & forma un nouveau Parlement. Il dut paroître bien extraordinaire de voir un homme qui exerçoit un des plus bas emplois de la Robe, composer à son gré le premier Tribunal de la Justice.

La révolte de la Capitale & d'un grand nombre de Provinces réduisit le Roi à d'étranges extrémités. Il étoit également haï des Catholiques & des Huguenots.

* Ce Bussi-le-Clerc étoit un Procureur au Parlement, & fut un des Chefs de la Ligue des Seize. Le Duc de Guise le fit Gouverneur de la Bastille.

Les premiers le regardoient comme un hérétique, les ſeconds comme un perſécuteur. Il falloit cependant ſe déclarer pour les uns ou pour les autres. Il aima mieux recourir aux Huguenots, parce qu'il ſavoit bien que le Roi de Navarre le recevroit à bras ouverts, autant par inclination que par intérêt. Ces deux Princes entrerent en négociation, & conclurent un accommodement, malgré les manœuvres de Moroſini, Légat du Pape. Le Roi de Navarre s'engagea à ſervir le Roi de France, moyennant certaines conditions avantageuſes au parti des Calviniſtes. L'entrevue des deux Rois ſe fit au Pleſſis, près de Tours, avec une ſatisfaction réciproque. La démarche de Henri III irrita furieuſement les Ligueurs, & leur fournit un prétexte de continuer la guerre civile. On ſe mit en campagne de part & d'autre. Les Royaliſtes eurent preſque toujours l'avantage. Après s'être rendus maîtres des Places voiſines de Paris, ils vinrent mettre le ſiége devant la Capitale. Ce fut alors qu'on éprouva d'une maniere bien terrible juſqu'où peuvent aller les excès du fanatiſme. Un jeune Dominicain, nommé Jacques Clément, eſprit foible & ſuperſtitieux, animé contre Henri III,

par les invectives continuelles des Prédicateurs, entreprit d'assassiner le Roi, & prit des mesures pour exécuter cet affreux projet. Il obtint, sous je ne sais quel prétexte, une lettre de créance du Premier Président * qui étoit à la Bastille. Muni d'un passe-port du Comte de Brione, il sort de Paris, se rend à Saint-Cloud, demande à parler au Roi, est admis à l'audience, présente sa lettre au Prince, témoigne qu'il a quelque chose à lui communiquer en secret, oblige par-là les Seigneurs qui étoient présens à s'éloigner de quelques pas, tire un couteau de sa manche, & l'enfonce dans le ventre du Roi. Ce Prince jette un grand cri, retire lui-même le couteau qui étoit resté dans la plaie, & en blessa l'assassin au-dessus de l'œil. Les Gardes accourent au bruit, assomment le meurtrier, le jettent par les fenêtres.

Le Roi de Navarre, qui étoit pour lors à Meudon, ayant appris ce qui venoit d'arriver, se rendit promptement à Saint-

* Monsieur de Harlai. On ne sait si la lettre de créance qu'obtint Jacques Clément étoit supposée. Il y a beaucoup d'apparence; mais elle étoit si bien contrefaite, qu'elle trompa même le Procureur-Général à qui elle fut remise.

Cloud. Voyant le Roi dans un si triste état, il se jette à ses genoux, & fond en larmes, sans pouvoir proférer une seule parole. Henri III le fait lever, l'embrasse tendrement & lui dit : » Vous voyez » ma situation ; si Dieu dispose de moi, » je vous laisse la Couronne de France » comme à mon légitime successeur ; » mais vous ne la posséderez jamais tran- » quillement, si vous ne rentrez dans la » Religion Catholique. Je vous exhorte » à prendre ce parti. C'est le meilleur » conseil que je puisse vous donner ». Henri III. fit ensuite approcher les Princes & les Seigneurs qui se trouvoient dans sa chambre, & leur recommanda, supposé qu'il vînt à mourir, de reconnoître le Roi de Navarre pour leur Souverain. Lorsque l'infortuné Henri sut que sa mort étoit prochaine, il s'y prépara sérieusement, & témoigna, jusqu'au dernier soupir, de grands sentimens de piété. Nous verrons, dans le Volume suivant, les traverses que son successeur eut à essuyer pour s'assurer la possession du Trône qu'on vouloit lui disputer. Cette suite d'Histoire nous fournira encore des événemens tragiques.

Fin du Tome troisieme.

TABLE
DES CONJURATIONS
Contenues dans ce troisieme Volume.

Fin de la Table du Tome troisieme.





